

Les oeuvres complètes de Marcel Schwob (1867-1905). Lettres à sa famille

Schwob, Marcel (1867-1905). Auteur du texte. Les oeuvres complètes de Marcel Schwob (1867-1905). Lettres à sa famille. 1927-1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

4754
LES ŒUVRES COMPLÈTES
de

Marcel Schwob



(1867-1905)

Chroniques

(Inédit)



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Œuvres Complètes
de
Marcel Schwob

Éditions de la Bibliothèque de la Pléiade

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

*10 exemplaires sur Japon numérotés
de 2375 à 2384 à 10*

*50 exemplaires sur Hollande numérotés
de 11 à 60*

*200 exemplaires sur Arches numérotés
de 61 à 260*

*1240 exemplaires sur Vergé numérotés
de 261 à 1.500*

*Plus 50 exemplaires de Chapelle, sur
vergé Muller lettrés de A à Z, de a à z*

N° du présent exemplaire: 1420

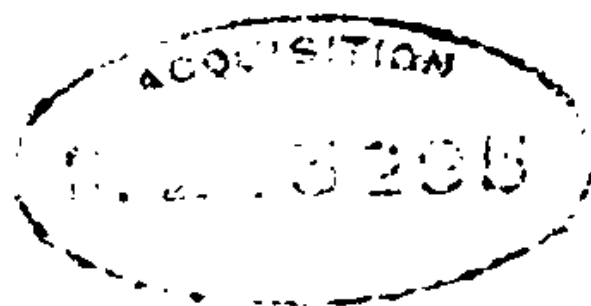
LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Marcel Schwob



(1867-1905)



Chroniques

(Inédit)



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

8° 2

1867-1905

Chroniques

Anatole France

Anatole France vient de reprendre en volume un conte philosophique, *Thaïs*, que nous avons lu déjà en 1889. Vous vous souvenez de Sylvestre Bonnard, ce savant doux, tranquille et bon qui enlève un jour la jeune fille dont il est le tuteur; c'est un crime envers la société et c'est une nouvelle vie qui s'ouvre devant le vieil érudit. Il est sage, ce philosophe qui a passé une existence calme au milieu des livres, et il donne sa pupille à un charmant garçon qui est aussi un peu son élève.

Aujourd'hui le vieillard est un moine de la Thébaïde, pieux et fanatique; la pupille qu'il va ravir est une courtisane d'Alexandrie, Thaïs; il la remet à Jésus-Christ sur les bords du désert, dans une petite cellule près des palmiers, où elle adorera le Seigneur après avoir pleuré ses péchés. Puis la sagesse de ce vieux moine, qui a contemplé Dieu depuis des

années, en se macérant, l'abandonne; il a un retour de fanatisme qui l'entraîne vers la vie; il se souvient que Thaïs était belle, que beaucoup l'ont possédée, que lui seul ne l'a pas aimée. Il s'élance vers le couvent, plein d'un amour nouveau : il est trop tard; Thaïs va mourir — et lui, Paphnuce, chez qui l'orgueil a remplacé le fanatisme et l'amour terrestre, chassé l'amour divin, voit fuir devant lui les vierges sacrées, pleines d'épouvante : il ressemble à un vampire. “ Il était devenu si hideux qu'en passant sa main sur son visage il sentit sa laideur ”.

C'est que Paphnuce était un croyant, non pas un sage; il avait tout l'élan que la foi entraîne, non pas la douce sérénité d'un esprit qui comprend les choses. Il plongeait jusqu'au fond des sentiments inconnus, au lieu d'aimer à les voir éclore chez les autres, sa pitié, si personnelle à son Dieu, est une pitié égoïste — ce n'est pas la vraie charité, qui s'étend sur tous les êtres, qui les comprend tous dans un même amour, qui se délecte à la vue du bonheur qu'elle a fait et qu'elle ne saurait éprouver.

Je pense que Sylvestre Bonnard, s'il eût trouvé, par extraordinaire, l'histoire de Thaïs copiée par un grammairien d'Alexandrie, eût blâmé doucement le zèle de Paphnuce; sa tendresse exquise lui eût fait verser une larme sur la malheureuse Thaïs, si cruellement punie d'avoir beaucoup aimé; puis, regardant une jeune femme qui range près de lui ses papiers sur la table, il l'eût baisée au front en lui disant : “ Mon enfant, je viens de trouver une étrange histoire; il faut croire que les anciens n'avaient pas toujours raison ”. Et peut-être que le mari, après avoir lu l'histoire de Thaïs, aurait compris tout à fait la belle histoire de Sylvestre Bonnard; et

il aurait serré dans ses bras le bon vieux savant, un peu ironique parfois, un peu sceptique, mais que sa morale de savant a mieux guidé dans sa vie que la foi n'a éclairé le moine de la Thébaidé.

Voilà quelle est, je crois, la moralité que Sylvestre Bonnard aurait pu tirer du conte de *Thaïs*, et comme Sylvestre Bonnard ressemble étrangement à Anatole France, il est possible qu'Anatole France n'ait pas voulu nous dire autre chose. Les impressions persistent longtemps chez ce maître ès-lettres; on l'a bien vu, en lisant le *Livre de mon ami*; et il s'est fait une idée de la vie qu'il traduit de différentes façons. On aimerait à ce qu'un autre voulût bien nous l'expliquer complètement; car il y a des côtés d'ironie, peut-être superficielle, dans cet homme qui a de douces convictions. Personne ne saurait mieux le faire qu'un des amis d'Anatole France, qui a fait jaillir un Flaubert nouveau — et combien triste — de sa *Correspondance*, et qu'on soupçonne de jouer les ours à la *Revue Bleue*.

Mais on a déjà entrepris la tâche. M. Paul Desjardins, qui va nous donner quelques jours les *Contemporains mêlés*, a commencé une série de portraits dont quelques-uns ne sont pas, à vrai dire, fort ressemblants. Une moitié de Paris a été assez surprise en lisant que M. Jules Lemaître avait “ une jolie tête de Celte blond ”. L'autre moitié s'est écriée : “ Mon Dieu, comme ce M. Lemaître doit être joli garçon ! ” Hier, c'était le tour de M. Anatole France, à qui on a dit en termes galants, qu'il avait une maladie semblable à celle des huîtres et qui le portait à sécréter des perles.

La comparaison est boiteuse, mais M. Paul Desjardins n'a pas résisté à la maladie et à la perle. La

maladie de M. Anatole France, c'est la maladie du style, et la perle, c'est naturellement Thaïs. Songez que cette maladie remonte à Chateaubriand, qu'elle est héréditaire — en littérature — et qu'elle finit à Chambige, en passant par Flaubert, par George Sand et par Catulle Mendès. Je ne sais qui s'est occupé de la sélection dans les parcs aux huitres littéraires, mais il paraît avoir bien mal entendu sa besogne, en mêlant ainsi tant de races qui toutes ont la même maladie et produisent les mêmes perles. J'avais cru jusqu'ici que George Sand n'avait pas subi les "affaires du style"; elle s'est plu, du moins, à l'écrire à Flaubert; mais, sans doute, elle faisait ses maladies sans le savoir.

Voulez-vous un exemple de cette maladie, un bon exemple? Tenez (c'est M. Desjardins qui parle), écoutez, dans la *Thaïs* d'Anatole France cette jolie chose: "Paphnuce craignait de rencontrer des enfants jouant aux osselets devant la maison de leur père, ou de voir, au bord des citernes, des femmes en chemises bleues, plutôt que jaunes ou rayées" Pour rien — parce que c'est plus beau ainsi, et qu'il faut chanter ces mots, non les discuter.

Je puis répondre à M. Desjardins sans chanter la phrase d'Anatole France, même sur un air de Massenet (puisque celui-là aussi est malade). Les femmes égyptiennes dans *Thaïs* ont une chemise, *bleue* parce qu'elles en ont toujours porté en Egypte, et qu'elles en portent encore; ces chemises sont *bleues*, et, comme c'est un fait, il n'est point besoin de les imaginer *jaunes* ou *rayées*. Si j'écrivais: "M. Desjardins porte un habit *noir*", on pourrait m'accuser de mettre *noir* pour l'amour du style. Pourquoi noir? Parce que l'habit de M. Desjardins est noir. Voilà

une critique bien extraordinaire. M. Paul Desjardins (pourquoi Desjardins ?) nous décrit ce procédé comme la “ première phase, innocente et charmante, de la maladie du style ”.

Cette maladie des “ pauvres coquillages marins ”, comme il serait drôle d’en voir souffrir M. Paul Desjardins lui-même ? Peut-être qu’on s’en serait aperçu; mais l’effet de la maladie ne paraît pas s’être encore produit, et jusqu’ici, c’est le seul diagnostic. Ouvrez un livre de M. Paul Desjardins : *Esquisses et Impressions* ; vous y trouverez une étude, dont le titre est *Dévote*, et dans cette étude la phrase qui suit : “ Plus loin, de toutes petites vieilles femmes en capeline et en bonnet tuyauté, avec des châles en pointe, couleur de cendre ”. Est-ce que toutes les vieilles femmes portent des châles couleur de cendre ? J’en ai vu pour ma part, qui en avaient de laine bleue ou brune, voire rouge. *Couleur de cendre* est donc mis là pour l’amour du style; tandis que véritablement toutes les femmes *fellahs* portent des chemises bleues. Ainsi vous voyez que M. Paul Desjardins est dans la première phase, celle qui est “ innocente et charmante ”. Attendons les perles.

Un autre nous parlera donc un jour d’Anatole France. Il nous montrera que l’art pour l’art n’est pas sa plus haute préoccupation, et que ses livres ne vous laissent pas dans le vide. Qu’il ait mis du style dans *Les Deipnosophistes*, je le veux bien; mais il ne les a pas choisis pour cela. Il a voulu dire son mot dans la révolution morale qui se prépare. Déjà il avait pris position — une position modeste, mais ferme, — en publiant la lettre d’un élève d’une grande école; il avait répudié le sensualisme religieux, en se retirant dans l’agnosticisme d’un savant

littéraire. Il a tenu bon encore, devant *Le Disciple*, et il a eu le courage de montrer que les doctrines y étaient odieusement travesties ! Deux fois M. Brunetière, champion du pessimisme, s'est élancé contre lui ; deux fois Anatole France a repoussé ses attaques.

Il avait esquissé son idée de la vie dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard* ; l'idée, certes, est d'un épicurien ou d'un stoïcien ; il tient déjà les *templa serena* dont parle Lucrèce, mais sa douce contemplation sait se tourner vers les hommes et agir courageusement pour les aider. Voici que dans *Thaïs* il nous montre la folie des mystiques ; n'y voyez pas qu'une histoire magnifiquement écrite, avec une érudition claire et simple, une exquise délicatesse de sentiment ; c'est un conte philosophique qui retentit des hauteurs où le sage pleure sur les "cœurs aveugles" des hommes :

Tantum religio potuit suadere malorum !

(*L'Événement*, 8 novembre 1890).

Ferdinand Brunetière

Théophile Gautier avait coutume de dire : “ Quand je rentre chez moi, je n'accroche pas mon violon ”. Il était aussi fier d'étaler largement son esprit merveilleux, sa vaste faculté de métaphores devant ses filles et ses commensaux, que d'exécuter son concerto pour le public. M. Brunetière, qui joue ordinairement du violon chez lui, a bien voulu produire un morceau à la *Revue Bleue*.

Ceci devait arriver. On a eu le courage de porter la main sur *Les Provinciales*, de les discuter, d'en étudier la doctrine profonde. C'est un mathématicien qui a violé le temple, silencieux depuis que M. Havet en est sorti, recueilli pour attendre l'entrée de M. Auguste Molinier. On a laissé entendre que le dogme de Pascal était plus amer et plus décourageant que la morale des Jésuites, avec toutes ses compromissions; on a parlé de citations incomplètes ou

tronquées; et bien que l'*Augustinus* de Janssen ait été condamné sur les cinq propositions résumées de Nicolas Cornet, on a paru dire qu'un mathématicien aurait dû montrer plus de droiture qu'un docteur en théologie.

La réponse a été prompte. M. Brunetière s'est affirmé janséniste. Il n'est pas contre la morale des jésuites, principalement; il n'est pas surtout l'ennemi des compromissions. Il est pour le rétablissement de la doctrine pure du christianisme; il croit à l'hérésie de Pélasge. C'est saint Augustin qui a raison lorsqu'il affirme la toute-puissance de Dieu sur les actions humaines, l'inanité des efforts de la volonté. L'homme n'est pas libre, puisque le péché originel l'a asservi au mal; la rédemption n'a pas racheté les fautes de l'humanité à venir, et le repentir ne suffit pas à nous délivrer; il faut être en état de grâce : Dieu veuille nous y mettre — et si nous y sommes, Dieu veuille nous y maintenir.

Lisez cette note singulière, elle vous éclairera sur le chemin parcouru dans ces vingt dernières années. " Pascal, a dit M. Havet, est un génie du même ordre que Démosthène... mais Démosthène ne parlait pas de théologie ". Et M. Brunetière continue : " M. Havet, s'il était encore *du monde* ne serait-il pas étonné qu'on lui dît que c'est justement là le tort de Démosthène; et sa grande infériorité par rapport à Pascal et à Bossuet ? C'est cependant la vérité ".

Oui, sans doute, M. Havet serait étonné — et j'espère que tout cœur vraiment français le sera aussi. On a peut-être abusé de la " fibre patriotique ", mais je ne puis hésiter entre la valeur morale d'un homme qui défendait sa patrie et de l'autre qui sou-

tenait le pur dogme de la grâce. “ Superstition de l’antiquité ! ” s’écrie M. Brunetière. Plût au ciel que la jeunesse fût superstitieuse de celle-là, et qu’on ne l’eût pas accoutumée à la pernicieuse superstition des Schopenhauer et des Léopardi, pour l’amener ensuite à se retrouver dans le pessimisme de Pascal, et lui montrer le dogme janséniste comme voie de salut ! Les hommes comme Démosthène font une grande nation. Ils instruisent leurs semblables par une morale pratique et politique, tous les jours appliquée. Démosthène n’est point coupable pour être venu trop tard.

Mais Pascal est coupable pour l’usage qu’on en fait. On nous propose en exemple l’infortune d’une intelligence mal équilibrée, la sombre fin d’un homme qui avait aimé la vie et qu’un terrible accident jeta dans la retraite, le fanatisme d’un génie illuminé qui portait sur lui une amulette en mémoire de ses extases. Il faut voir le monde mauvais, parce que Pascal le voyait ainsi ; il faut souffrir comme lui et se tourmenter du péché héréditaire qui nous est imposé ; il faut soumettre notre intelligence à l’ascétisme et arriver à l’extase ; peut-être trouverons-nous ce Feu, cette Joie, ces Pleurs de joie qui ont porté Pascal au ciel dans une nuit de bonheur.

Est-ce ainsi qu’on nous présentera la vraie foi vers laquelle on nous ramène ? Ces gens, bien qu’adversaires de la morale des jésuites, sont trop habiles. Ils ont cherché d’abord une véritable renaissance du xvii^e siècle, sur lequel Renan jetait déjà, vers 1848, un superbe anathème ; ils ont vu clairement que l’hypocrisie, le grand ton, la politesse et le *monde* du grand siècle étaient propres à asservir le *snobisme* contemporain. Puis, comme des grands

seigneurs qui ne craignent pas de s'encanailler, ils ont affecté de se rendre compte de notre milieu et de nos aspirations; ils ont fait une descente d'égoût dans le naturalisme et ils ont examiné nos maladies morales avec un face-à-main. Le pessimisme a paru les intéresser; ils ont fait un sort à M. Paul Bourget dans leur monde; ils lui ont délicatement indiqué la nuance de foi dont il convenait de teindre son étude des passions, d'après Spinoza. Enfin le *morbis litterarius* étant suffisamment déclaré, la *Sonate à Kreutzer* ayant marqué le point extrême qu'il ne fallait pourtant pas dépasser, ils sont remontés sur leur estrade, et voici qu'ils déploient leur drapeau.

Schopenhauer a raison, écrivait M. Brunetière; Leopardi parle fort bien; M. Bourget est un esprit distingué. Le monde est mauvais, il n'en faut point douter. La nature nous entraîne vers le mal : vous voyez bien que les naturalistes ne peuvent vous présenter que des horreurs, et que les analystes vous déchirent l'âme de mille souffrances. Pourquoi y a-t-il du mal dans le monde ? Cette solution, que personne ne peut vous donner aujourd'hui, et dont votre guérison dépend, nous allons vous la faire trouver; venez avec nous vers le xvii^e siècle, venez lire Pascal, que vous connaissez trop peu; n'étudiez pas *L'Augustinus* — c'est trop scolastique — ni la *Fréquente Communion*, — c'est d'une théologie inaccessible pour vous, — mais lisez *Les Provinciales* pour "toucher le lien du jansénisme avec la vie réelle". Alors vous serez éclairés; vous comprendrez que saint Augustin seul, a été un véritable chrétien; vous saurez que tout le mal, qui est dans le monde, vient du péché originel; vous verrez qu'il faut se soumettre avec résignation à la grâce divine.

Que cette évolution est adroite et bien menée ! J'admire vraiment, tout en criant " au secours ! " Notez que M. Brunetière se met avec le plus grand nombre, contre les Jésuites ; il a pour lui les rieurs et la galerie. Il jette dans la gueule du public, qui l'ouvre toute grande, les *amatoria præcepta* du père Sanchez, qui, s'il faut en croire Diderot, y excellait jusqu'au bout des ongles, *ad unguem* ; c'est avec discrétion, à la vérité — il y a en note le mot de *luxure*, avec des réticences — on ne se risquerait pas à citer les textes, comme Paul Bert. Mais M. Brunetière cite Escobar, et il le rend ridicule sur la rupture du jeûne, en exposant toutes les compromissions. Qui oserait défendre la casuistique jésuite — et combien ce tremplin est solide pour s'élancer vers la doctrine de Pascal ! D'ordinaire on méprise Voltaire et Diderot, dans l'entourage de M. Brunetière ; mais il est loisible, pour la bonne cause, de reprendre leurs arguments, pourvu qu'on le fasse sans esprit.

Défendre la casuistique ! Songez qu'on en sera peut-être réduit là pour se sauver d'une réaction janséniste ! Est-il possible, et où sommes-nous ? La théorie reparait sous une apparence plus implacable que jamais, jetant ses racines dans la maladie du pessimisme, épanouissant ses fleurs dans le paradis mystique de la grâce. Quel abîme, de 1789 à 1889. C'est que M. Homais a passé entre Voltaire et Brunetière ; et si jamais la bourgeoisie devient janséniste après qu'elle avait mis si longtemps à être voltairienne, un autre M. Homais tuera le jansénisme ; et n'en doutez pas — le second sera beaucoup plus drôle que le premier, et il aura l'avantage d'être tragique.

Il sera *snob*, et anglomane ; il raffolera de la fré-

quentation des grandes dames et acceptera de se faire reconduire par elles, en voiture, avec quelques gémissements; souvent, devant la cheminée, se passant la main sur le front, il se plaindra “ d’avoir mal à l’âme ”, et il dira qu’il faut une foi pour le peuple afin de l’empêcher d’expérimenter en psychologie. Il pleurera sur le mal moral, fera parade du pessimisme, et exhibera mystérieusement quelque nouveau dogme de résignation. Le portrait pourrait être celui d’un romancier — avec le temps ce sera la caricature de Homais II.

Et que deviendront les hommes d’action, sous la nouvelle religion? Mieux vaudrait les voir assujettis à une puissance réelle, comme celle des Jésuites, que de les imaginer quand ils s’éteindront sous la main de je ne sais quel fatalisme mystérieux. Les pères jésuites, au moins, en assumant pour eux la volonté et la responsabilité des actions, voulaient gouverner le monde; que fera le pauvre être qui passera sa vie à attendre et à espérer la grâce? Nulle science qui lui soit permise; nul plaisir qui ne risque de contenir un péché; mais un morne et douloureux pessimisme, et au bout une vie future qui n’est pas certaine, qui dépend du calcul des probabilités, et qui pourrait, même si elle existe, n’avoir point obtenu la grâce de Dieu.

Ce point de la certitude d’une vie future a été omis dans l’article de M. F. Brunetière. Je sais que l’autorité de saint Augustin suffit pour l’assurer : en théologie, c’est l’écriture qui décide — ce n’est pas le fait, comme dans l’histoire, ni la raison, comme dans la science. Mais Pascal, qu’il nous faut croire, a douté de cette vie future : il s’est vu obligé de la calculer, pour y faire croire Mïton, qui était joueur

enragé et ne comprenait les raisonnements que sur le tapis vert. Quelle singulière application d'un raisonnement mathématique à un dogme qui doit être facilement entendu de tous ? Est-ce bien pour Miton que Pascal raisonnait, — n'a-t-il point quelquefois douté de sa foi ? Qui sait ? Il est dangereux de le proposer en exemple et M. Brunetière, qui sait ses lettres du xvii^e siècle, aurait dû se rappeler quelques lignes étranges qu'on lit dans les *Pensées* :

“ On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce sont des orgues, à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne feront pas d'accords sur celles-là. Il faut savoir où sont les tuyaux ”.

Vous vous souvenez que Hamlet offre une flûte à Guildenstern et lui dit : “ *Will you play upon this pipe ? — Milord I cannot* ” répond Guildenstern — et Hamlet reprend : — Eh bien, voyez quel objet méprisable vous faites de moi. Vous voudriez me toucher, sembler connaître mes trous, arracher le cœur de mon mystère, me faire résonner de l'extrême basse à la note la plus haute. Il y a beaucoup d'harmonie, un son charmant dans ce petit instrument (*in this little organ*) et vous ne pouvez le faire parler, Sang-Dieu ! croyez-vous jouer sur moi plus facilement que sur une flûte ?... *You cannot upon me*.

Shakespeare et Pascal s'étaient bien défendus. Mais un jour M. Paul Bourget a joué de la flûte sur Hamlet et M. Brunetière, qui est maintenant homme d'Eglise, a voulu jouer de l'orgue sur Pascal.

(*L'Evénement*, 18 novembre 1890).

Paul Bourget

Je serais surpris de rencontrer le mot *darwinisme* dans les œuvres de Darwin, le mot *boulangisme* sous la plume du général; ce seraient de curieux indices psychologiques, dénotant un extraordinaire mélange de *self confidence* et d'*inconscience*. Voilà pourquoi j'ai été frappé de trouver souvent le mot *snobisme* dans la *Physiologie de l'Amour moderne*. Il est vrai que M. Paul Bourget aime l'Angleterre et les mots anglais; et sans doute il n'y a pas d'autre explication à cet étrange phénomène. Mais il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois. Qu'est-ce que c'est qu'un *snob*?

Si c'est Thackeray qui a lancé le mot dans le *Livre des Snobs*, il y a longtemps qu'il existait à Londres, dans la Cité, et, comme tous les mots qui ont beaucoup servi, il présente des nuances intraduisibles. Le *snob* ne fait que ce qui est bien *porté*, parle comme

on *doit* parler dans le monde, lit ce qu'on a *coutume* d'y lire, méprise ce qu'il *faut* mépriser, nomme les gens *qu'il est convenable* de nommer, a les maîtresses qu'il est *bien séant* d'avouer. Sa conversation a juste la nuance du dédain de bonne compagnie qu'on lui a enseigné, et suivant les personnes, il dira d'une femme : " Je dîne souvent chez M^{me} d'A... " — " C'est une bien chère amie ". — " Heu !... je couchotte avec elle ". Si vous voulez avoir au moral l'idée exacte d'un *snob*, lisez *The Newcomes*, de Thackeray et admirez l'inimitable Barnes; au physique J. Forain, qui est seul à connaître l'anatomie d'un pardessus-sac, l'a représenté pour la joie des âges futurs.

Gustave Flaubert, que l'on vient de fêter comme il était juste de fêter l'un des créateurs de l'esprit moderne, s'est senti envahir sur la fin de sa vie. Il n'admirait rien tant que Don Quichotte — sans doute parce qu'il éprouvait l'éternelle satisfaction d'un artiste supérieur au temps où il vit, et qui frémit de voir déteindre sur lui un monde qui lui répugne. *L'Education sentimentale* est l'admirable histoire de Bouvard ou de Pécuchet qui souffre d'être Bouvard ou Pécuchet et qui retrouve dans tout ce qu'il produit Bouvard et Pécuchet. Les mots mêmes du bourgeois qui le hante se pressent sous sa plume; il parle de " turpitude " comme Prud'homme dans le dialogue de *La Grisette et de l'Etudiant*, et les douleurs du style sont le laborieux enfantement d'un idéal toujours entrevu, toujours voilé par le *Panmuflisme moderne*. Panmuflisme ! c'est le mot de Flaubert. L'ère du panmuflisme, c'est le temps qu'il nous annonce dans sa correspondance, et voici que ce panmuflisme nous est arrivé, retour d'Angleterre, avec les *snobs*.

Vous vous souvenez de la fin de *L'Education sentimentale* et de l'amère réflexion de Frédéric et de Deslauriers, qui regrettent leur première aventure de jeunesse. Elle n'était pas différente, cette aventure, de la loi générale que Paul Bourget nous énonce dans sa *Physiologie*. Il paraît que les jeunes gens commencent tous par là. "C'est ce que nous avons eu de meilleur", dit Frédéric. — "Oui, reprend Deslauriers en rêvant, c'est ce que nous avons eu de meilleur". Imaginez que Frédéric soit devenu grand homme de lettres et qu'il aille un soir trouver la Turque qui a des succursales à Paris. Il tire sa décoration de sa poche, l'attache à sa boutonnière et dit à Deslauriers en montant l'escalier : "Vois-tu, mon cher, il faut se faire respecter partout". Ceci est le mot du *snob* qui va chercher de nouveau avec *respectability*, ce qu'il a eu de meilleur. Prenez maintenant le René de *Mensonges*, un pauvre garçon qui a commencé comme tous les autres objets de la *Physiologie* par des aventures de fenêtre ou de trottoir. Il est aimé de M^{me} Moraines; le *snobisme* l'envahit; elle le reçoit; elle ouvre devant lui ses armoires où il y a beaucoup de chemises de batiste et des pantalons délicatement enrubannés. René est surpris; jamais il n'a rien vu de pareil — et son admiration pour le linge de M^{me} Moraines ne connaît plus de bornes. Quand elle viendra chez lui, elle mettra ses chemises les plus fines, ses plus jolis pantalons et une robe d'un tissu extraordinaire qui, si on la roulait en boule, pourrait tenir dans la main. Soyez tranquilles; s'il aime encore, René n'aimera que des femmes qui ont du linge.

Considérez enfin un jeune homme de talent, qui a eu des commencements difficiles, mais à qui sa

préparation à l'Ecole normale a laissé quelques loisirs pour prendre une teinte plus sérieuse de philosophie. Il a étudié le livre de Taine, les monographies de M. Ribot; il a fait, en classe, trois leçons sur *L'Ethique* de Spinoza, qui ont reçu les éloges de son professeur. Comme René, il a l'âme éprise d'idéal, mais il croit à la psychologie physiologique. Le développement des passions l'intéresse; il commence par l'étudier en littérature dans Stendhal, dans Balzac. Il note ses observations et les réduit en formules spinozistes.

Puis le voici lancé dans le monde. Il éprouve d'abord quelques étonnements, peut-être comme René; il passe au moral et s'aperçoit que dans la grande société il faut croire, si l'on veut réussir. Il est "compliqué, souvent partagé entre la poésie et la sensualité, pénétré pourtant de christianisme jusqu'aux moelles, souffrant de ne pas croire davantage, et toujours épris d'idéal". Il essaiera donc d'étudier la physiologie des passions (c'est l'œuvre du sensualiste) puis il en souffrira comme poète et comme chrétien. Ce sera un agréable mélange de vice et de vertu. Il se servira du panmufisme qui exaspéra Flaubert.

Mais il y a des traits qui le peinent. On lui a dit qu'il "professait sur l'amour les idées d'un bourgeois du Marais". C'est un mot qu'il n'a pas pardonné à un écrivain de talent supérieur, qui d'ailleurs ne l'a pas dit, mais qui n'apprécie certes pas l'amour de cette façon. Le mot est cruel; toutefois, si le bourgeois du Marais eût été remplacé par un vidame du faubourg Saint-Germain, croyez que la blessure eût été moins cruelle. On ne préjuge pas des sentiments de délicatesse du vidame : ils peuvent

être au niveau de ceux du bourgeois, mais ils auraient l'incontestable supériorité d'appartenir à un homme de bon ton et le cœur humain change, pour certains esprits, avec le titre et la livrée.

L'autre trait avait été décoché par Emile Augier. On peut bien le dire, puisqu'il est en toutes lettres dans la *Physiologie de l'Amour*. C'est le "mot que le célèbre auteur dramatique Emile A... dit sur mon excellent camarade Paul B..."; s'écria le vieux Gaulois, "mais savez-vous ce que c'est que ce garçon? C'est un cochon triste!" "Un cochon triste..." répétait B... avec le naïf désespoir d'un écrivain chaste dans sa vie et hardi dans ses livres, comme il arrive d'ordinaire. "Pourquoi n'a-t-il pas répondu à M. A... que c'est déjà bien joli d'en être encore un!..." me dit Casal quand je lui racontai cette anecdote. Mais les mots sont les mots, et on n'en est pas moins triste".

Voilà précisément la clef du succès de M. Paul Bourget, de savoir être triste. C'est le sacrifice au panmuflisme moderne, au dernier des dieux, au pessimisme. Son amour est le même que tous les autres — peut-être aussi cochon que beaucoup d'autres, mais infiniment plus triste.

"Une femme passionnément éprise, dit M. Bourget, peut seule pardonner une familiarité physique devant témoins. Encore est-elle toujours un peu blessée".

J'ai lu quelque part dans *La Vie des Dames galantes* de Brantôme l'histoire d'un seigneur couché avec sa femme, et qui eut la mauvaise idée, un matin, de découvrir son lit à son petit lever. La femme fut vexée d'avoir montré qu'elle aimait bien son mari et le fit incontinent cocu. Je n'épilogue pas sur l'anecdote de Brantôme; elle est *cochonne*, sans aucun

doute, mais les trois lignes de M. Bourget, pour être écrites en style scientifico-juridique le sont-elles moins ? Et que nous apprennent-elles de plus que la vilaine mise en action de Brantôme ?

Il y a eu, au xv^e siècle, un homme d'infiniment d'esprit, dont on ignore le nom et qui a écrit les *Quinze joies du mariage*. Cet homme connaissait les femmes de son temps aussi bien que M. Paul Bourget peut connaître celles du nôtre ; il était aussi misogyne que l'auteur de *Mensonges* ; il écrivait dans une langue merveilleuse, qui extasiait Rabelais ; je crois qu'il a dit dans le mariage à peu près tout ce que M. Bourget a dit hors du mariage, avec autant de crudité dans le fond, souvent avec plus de décence dans les détails. Pourquoi M. Bourget dit-il " l'amour moderne ? " a-t-on demandé ici même. C'est parce que l'amour ancien avait été magistralement décrit par beaucoup de maîtres ; mais le seul qui convint au *snobisme* et au pessimisme contemporains était l'amour du cochon triste.

(*L'Événement*, 28 novembre 1890).

Buffalo Bill

Au temps où l'homme rouge régnait encore dans les plaines, où les vieilles villes américaines, noires et montueuses, frissonnaient chaque soir, attendant à minuit le *war-whoop* des sauvages, l'incendie hurleur, les danses féroces autour de brasiers humains, les brandissements furieux des *scalps* sanglants, les bébés arrachés au sein et froissés contre les murs, il se leva dans les campagnes de l'Amérique une armée silencieuse de pionniers de la civilisation, qui firent des clairières dans les arbres avec des coups de hache, et des éclaircies parmi les hommes avec des coups d'eau-de feu. Alors les Hommes Rouges ne voulaient pas être civilisés; ils se retiraient lentement devant les envahisseurs, — ils émigraient dans le centre affaiblis, décimés, mais poussant parfois de tumultueuses sorties, mais fiers, indomptés, solennels et railleurs.

Il y eut alors aussi des poètes pour chanter l'épopée de l'Homme Rouge. Fenimore Cooper saisit la plume et décrivit somptueusement les souffrances de la race opprimée. Longfellow fit parler le grand sage Hiawatha, dans des strophes inoubliables, pleines de mélancolie grandiose : le prophète fume la pipe avec les guerriers, quoiqu'il soit Messie — et de la fumée odorante, de l'encens qui monte au-dessus de la cassolette, naissent les images futures, noyées dans le brouillard; on voit les Hommes Blancs qui s'avancent, porteurs des présents funestes de la civilisation, un nouveau monde qui se lève au-dessus de l'horizon, des hommes qui ont une peau étrange et d'autres dieux. Et puis Hiawatha parle à son peuple, et le calme — il annonce les temps futurs. Les guerriers baissent la tête, attristés; quand ils la relèvent, Hiawatha, le dernier Prophète Rouge, a disparu dans la gloire mystérieuse du couchant; peut-être est-il allé rejoindre les âmes des ancêtres dans les Chasses Fortunées.

Le Tueur de Daims qui est, comme Buffalo Bill, le Roi du Rifle, arrive parmi les Indiens, pionnier conquérant, avec des squatters qu'il guide parmi les forêts infestées. Il lutte avec les Hommes Rouges corps à corps, pied à pied, devient héros populaire et personnage de poèmes, redouté et respecté. Les Indiens l'admirent et recherchent son approbation; il combat contre eux comme un homme contre des hommes, non comme un chasseur contre des animaux. Puis les guerres s'apaisent lentement; les escarmouches s'espacent — la civilisation s'étend — l'Homme Rouge s'enfuit. Et le Pionnier qui vieillit suit les sauvages et vit sur leurs frontières — il souffre de la désolation à laquelle il a travaillé de ses

propres mains ; il recule avec eux province à province, forêt à forêt, taillis à taillis, pas à pas ; et il n'y a pas de tableau plus sublime que l'agonie du vieux Pionnier, pleurant sur la race qu'il a détruite, pleurant la mort, la ruine, envahi par la pitié.

Voici que l'Homme Rouge se révolte de nouveau contre la civilisation, et après combien de hontes ! On l'a traîné dans des voitures foraines, on en a inondé les cirques ; Barnum a monté des *sham fights*, Buffalo Bill l'a promené par l'Europe — et c'est le cornac de l'Homme Rouge qu'on envoie le combattre. Buffalo Bill qui a failli faire danser sa troupe de Sioux à la chasse à courre de la duchesse d'Uzès, va éteindre l'insurrection du Dakotah ! Vraiment, si le colonel Cody a pu rappeler, parfois, à quelques attardés de romans début de siècle, le héros de Cooper, infailible à la carabine rayée, combien il en diffère aujourd'hui ! Est-ce qu'on ne dirait pas qu'il a lâché quelques sauvages apprivoisés dans le Minnesotah comme il lâchait ici des mustangs dressés à être sauvages ? Ce chapeau de feutre, cette barbiche de banquier, ces coups de carabine à plomb sur des boules de plâtre, cette sainte bénédiction implorée du pape Léon XIII, pour une horde d'Indiens, sont-ce là des traits de général d'armée, de protecteur de provinces assaillies ?

C'est que l'Indien contre lequel on envoie Buffalo Bill est bien aujourd'hui, aux yeux du gouvernement américain, aux yeux du public, l'animal curieux qu'on est venu nous exhiber — on a voulu confier le traitement à un homme expert. Les Yankees ne croient plus aux Indiens. Ils sont persuadés que les rares Hommes Rouges qui restent sont une simple décoration de paysage. Ou du moins ils affectent, par

humbug, d'en être convaincus. Mark Twain raconte qu'en explorant les chutes du Niagara il rencontra des Indiens isolés qui fabriquaient des mocassins, des bibelots, des objets de bois sculpté. Plein de la commisération de Cooper et de Longfellow, il s'approcha d'une timide Indienne et lui dit : " Fille de Minnesotah, toi qui viens du pays des Eaux Riantes, là où volent les Shu-shu-gah "... — L'Indienne le regarde d'un air hébété et lui demande avec un accent étrange pourquoi il la tutoie. — Bon, se dit Mark Twain, celle-là est de mauvaise humeur — je vais trouver mieux.

Il rencontre plus loin un jeune homme bien musclé qui ajoure des billes de bois. " O joie, s'écrie Mark Twain — enfin je contemple le vénérable fils du Nuage-Qui-Passe, toi que le Manitou a envoyé avec un présent d'oiseaux siffleurs... " — " Avez-vous fini vos bêtises ? " demande le jeune homme, avec un accent plus coloré.

Mark Twain commence à être surpris. Et comme il trouve un vieil Homme Rouge, bienveillant, décorativement accroupi près des chutes, et en train d'enfiler des perles de mocassin, il le saisit par le bras, et s'écrie : " O vieillard, guerrier valeureux des Ojibways, dont les fils vont en file, armés de *tomahawks*, sur le sentier de guerre, d'où est votre tribu ? "

" De Chaint-Flour ", répond le vieillard en se dégageant et avec un accent tout à fait coloré.

Mark Twain a déclaré qu'il n'interrogerait plus de figurants indiens. Les vrais se sont civilisés et ont donné des déceptions inverses. Avant 1862 demeurait à Saint-Paul, dans le Minnesotah un monsieur distingué qui se nommait T. D. L. Jour Esq.

On savait qu'il était d'origine indienne — mais on le voyait dans le meilleur monde. Quand l'insurrection des Sioux éclata, ce monsieur prit l'habitude de faire une promenade tous les matins en dog-cart; il revenait le soir avec une valise, sur l'impériale de la diligence. Les Sioux commettaient des atrocités. Cette révolte de 1862 fut terrible, à peine effacée par le souvenir de l'affreuse campagne de 1876 où Sitting Bull massacra, le 26 juin, le général Custer et ses troupes. On parlait surtout du chef des Sioux, Trou-dans-le-Jour, qui se signalait par d'abominables cruautés. Il paraissait tout à fait sauvage, fantastiquement décoré de plumes, et gesticulant en tête des danses. — Un soir, les employés de l'octroi, à Saint-Paul, eurent l'idée de faire ouvrir le sac de nuit du monsieur très distingué. T. D. L. Jour Esq., qui rentrait sur l'impériale de la diligence. Ils reculèrent d'horreur : le sac de nuit était plein de scalps sanglants, fraîchement arrachés.

Quoi qu'il en soit, les Sioux qui étaient 14.000 dans le Dakotah en 1876, ont dû diminuer depuis quatorze ans et l'expédition dont Buffalo Bill prend la tête est une expédition de carton — comme ce que Buffalo-Bill nous a montré à Paris. J'aime à croire qu'il retrouvera dans la danse de guerre des Ogallala et des Cheyennes quelques-uns des aimables sujets qui sautillaient accroupis, route de la Révolte, avec deux doigts levés de chaque côté de la figure. Peut-être qu'il nous ramènera triomphalement à travers le Vieux-Continent les deux tribus entières enrôlées dans sa troupe. Je ne serais pas surpris que Barnum eût déjà fait des propositions à Sitting Bull. Mais je suis persuadé que le grand chef sioux Buffle-Assis doit éprouver une sympathie beaucoup plus

forte pour son dompteur naturel, Buffalo Bill, ou Bibi-des-Buffles.

Voilà où en est la race des Hommes Rouges dans le Nouveau Monde. Et si nous jetons un regard dans l'avenir, nous pouvons le prévoir à peu près semblable pour les Hommes Noirs de l'Ancien Monde. L'Afrique, où peut-être est née la civilisation la plus ancienne, s'ouvre aux Européens comme un continent inexploré, plein de forêts vierges, d'animaux féroces, de nuit humide sous des lianes, d'hommes extraordinaires et inconnus. Le cœur de l'Afrique a ses Cortès et ses Pizarre, comme en a eu le continent américain. Les Stanley et les Jameson, farouches aventuriers, assoiffés d'or mais aussi assoiffés d'étrange, et ayant, derrière, de vastes entreprises commerciales, devant, un terrain assuré à conquérir, pas d'Eldorado incertain à chercher, abattent autour d'eux la chair humaine pour se frayer un chemin. La vie d'un nègre ne paraît pas valoir à leurs yeux six mouchoirs de pacotille. Malgré l'admirable guerre de la Sécession, nous voyons la viande noire retomber à vil prix, après qu'elle a été estimée à l'égal de l'âme d'un blanc. C'est le travail d'extermination qui commence. Les Visages Pâles feront refluer les Peaux Noires jusqu'au centre. Tous les Européens groupés se partageront leur pays et les feront lentement mourir en leur arrachant miette à miette leur patrie. Et si maintenant un nouveau Cooper se levait, il pourrait chanter encore l'épopée du Pionnier qui recule avec les Hommes Noirs ; tandis que plus tard, beaucoup plus tard, on enverra peut-être contre des révoltés du lac Tchad un nouveau Buffalo Bill.

(*L'Événement*, 4 décembre 1890).

Un ami de Littré

Littré, un nom qui doit avoir un son étrange pour les oreilles des jeunes gens trépidants ; un nom qui ne leur rappelle ni tub, ni entraînement, ni chemises empesées à Londres, ni *five o'clock*, ni analyse, ni psychologie ; un nom qui évoque la science, le désintéressement, la simplicité et la grandeur morales, le respect des hommes et de soi-même ; le nom d'un positiviste, qui a repoussé toutes les religions, qui a accompli tous ses devoirs depuis le soutien de la famille, si dur pour le savant qui travaille de longue haleine, depuis l'œuvre glorieuse faite à l'honneur de la patrie française, depuis la guerre à la superstition qui a créé tant de malheurs sociaux, jusqu'à une recherche de la vérité exercée comme un sacerdoce, sainte au point de passer avant la reconnaissance et l'amitié les plus chères.

Le jour où Littré rompit avec Auguste Comte,

au nom de la raison violée, où il respecta plus l'intelligence que l'homme, son meilleur ami, il donna peut-être l'une des plus grandes preuves de courage moral qui se puisse donner. Et il paya sa dette de reconnaissance lorsqu'il écrivit en 1861, au moment où il travaillait *seize heures* par jour à son dictionnaire, une vie d'Auguste Comte que sa veuve le suppliait de raconter. Il se mit héroïquement à l'œuvre. " Pendant un an il consacra trois heures de sa nuit à payer cette dette. L'impression dura un an et le gros volume *A. Comte et la Philosophie positive* parut en 1863. Ce tour de force représentait mille à douze cents heures de travail nocturne, de recueillement et d'énergique concentration intellectuelle ”.

C'est tout cela qu'un disciple, un ami de Littré, M. Edouard de Pompery, vient de rappeler au public en publiant *La Morale naturelle*. Lui aussi, il paye au maître sa dette de reconnaissance — et cela à l'âge de soixante-seize ans. Car, si je ne m'abuse, M. de Pompery doit entrer dans sa soixante-dix-septième année, magnifique vieillard bâti à chaux et à sable, droit, puissant, l'œil clair, le masque imposant. Il est de cette forte génération que nous donnèrent les fils des encyclopédistes et les hommes des guerres révolutionnaires, gens de pensée et d'action, idéologues et politiques, qui faisaient des mathématiques de la philosophie et de l'orientalisme en créant une société nouvelle et des hommes nouveaux. Autour d'Enfantin et de Fourier, autour d'Auguste Comte, les enfants de ces hommes-là se groupèrent, étant doués de toutes les qualités de l'intelligence, de toutes les forces pour l'activité : ils gardèrent vis-à-vis de leurs maîtres une indépendance complète, ayant conservé du XVIII^e siècle une manière saine

de douter ; si bien que M. de Pompery, par exemple, s'est libéré au point de juger Fourier, après avoir été éveillé par lui, ou d'abandonner sur différents points Littré, presque un camarade d'études. Littré n'avait-il pas donné l'exemple ? La vérité n'est pas l'apanage d'un homme, et aucun culte, pas même celui de l'humanité, ne doit fermer les yeux de la raison.

M. Renan vient d'éprouver durement la peine d'un abandon trop complet à ces larges idées. Je ne veux pas entrer dans un débat qui n'est point clos ; M. de Goncourt ne parlera que dans la préface de son *Journal* ; il n'est d'ailleurs accusé que d'avoir eu tort de dire et de n'avoir pas compris. Les paroles ne sont pas niées et M. de Goncourt les a enregistrées avec la sérénité et l'impersonnalité qui lui sont habituelles. Il nous a rapporté jadis le même récit d'une vieille dame qui, avec ses compagnes de couvent, pétait dans des bouteilles pleines pour en iriser l'eau. La conversation de M. Renan n'a pas de commentaire ; je crois que M. de Goncourt a apprécié en quelques mots cette dernière anecdote. Elle est donc sans doute exacte cette conversation, le point que je ne puis examiner est celui-ci, devait-on la dire ? Mais devait-on la tenir ?

Certes, l'amour de l'humanité est plus grand que le patriotisme ; l'altruisme est préférable à l'égoïsme. Toutefois M. de Pompery, j'en suis sûr, jugerait que l'homme, en temps de guerre, a les instincts individuels de sa patrie, plutôt que les instincts de son espèce ; ces termes-là ne peuvent se concilier qu'à un point extrêmement élevé. La guerre est une manifestation de la vie, comme la mort ; il est bon de vouloir la supprimer, comme Descartes avait raison

de songer à reculer les limites de la vie humaine. Mais la guerre est un fait positif, où il faut prendre parti sans se bercer de mots ; elle est une nécessité atroce, *dura lex, sed lex*. Le philosophe est mal venu à parler dans ces moments ; s'il est horrible de chanter comme M. de Moltke les bienfaits de la guerre, il est triste d'infirmier le patriotisme. Croire à l'amour de l'humanité, aux dépens de l'idée de la patrie, au milieu d'un siège, c'est rêver une entité religieuse, peut-être pire que l'autre qu'on venait d'abattre.

Je ne sais si j'ai raison ; car je peux, comme M. de Goncourt, n'avoir pas compris, puisque je vois à travers son *Journal*. Réservons donc cela ; mais ses paroles restent. Je voudrais en tirer une morale.

M. Renan nous avait accoutumé à une forme sceptique qui couvrait de sérieuses convictions. Voilà pourquoi ces fortes croyances, brusquement apparues, étonnent et rebutent. Aristote n'aurait pas plus surpris son public de l'après-midi en lui lisant une de ses leçons secrètes et abstruses du matin. Le public, accoutumé à des phrases gracieuses, à d'élégantes images, à des mythes riants, serait resté bouche bée devant de notules brèves, obscures, sévères. Le scepticisme de M. Renan est l'habit que met sa philosophie pour aller dans le monde. L'habit ne fait pas le moine ; mais tout le monde ne pense pas aux proverbes.

Il aurait été plus sage (peut-on parler de sagesse à M. Renan ?) de ne pas tant montrer son scepticisme, mais de s'en servir et d'en faire sa méthode. Personne n'a été, à cet égard, plus honnête que Littré. Le jour où il a douté d'Auguste Comte, il l'a quitté, plutôt positiviste que fétichiste. Le scepti-

cisme ne lui a servi qu'à fortifier l'œuvre de sa raison. L'incertitude continuelle de la pensée et de la phrase nous a donné M. Maurice Barrès, et une génération d'admirateurs qui doutent comme les jeunes gens de M. de Vogué croient, sans trop savoir pourquoi. L'œuvre de Littré, la pensée solide, la phrase nette n'ont pas encore formé d'élèves ; sans doute leur temps viendra aussi. ¶

Voici un vieux disciple de Littré qui vient de parler. Il a gardé de son maître une admiration si forte qu'elle touche à la religion ; il nous raconte sa journée de travail et sa mort comme Xénophon et Platon nous ont raconté les conversations et la mort de Socrate. Mais M. de Pompery a gardé aussi toute son indépendance d'esprit ; il discute les idées de son maître sur la morale ; il les examine avec un raisonnement douteux, il les trouve trop étroites et il développe les siennes.

“ L'homme étant un être sociable, dit-il, pourvu des facultés nécessaires à sa double destinée, il est bien certain que pour lui le bien sera tout ce qui sert à la conservation de l'individu et de l'espèce, et à l'accroissement de l'existence de tous deux. Tout ce qui est utile à nous et à autrui, voilà le bien ; ce qui est nuisible à l'un ou à l'autre, voilà le mal. La vertu consiste à être bon pour autrui et pour soi-même ”.

Vous voyez que M. de Pompery part d'une considération positive de l'humanité, que sa morale est utilitaire ; mais combien élevée, combien confiante dans sa conclusion ! Il n'est pas sceptique, sitôt qu'il a déblayé les bases de la vérité ; douteux jusqu'au positivisme, voilà tout.

Littré aura-t-il d'autres disciples ! Entendrons-nous une voix nouvelle retentir entre les railleries

des sceptiques et l'acte de foi des croyants ? Il ne faut pas désespérer, tant que la science ne désespérera pas d'elle-même. La plus petite pierre ajoutée au moindre édifice scientifique fait plus pour la raison et le bonheur que le plus joli trait de M. Barrès ou l'élan le plus religieux du premier jeune homme de M. de Vogué. Quand le règne des phrases et du mysticisme sera passé, nous verrons se lever une génération d'ardents moissonneurs qui viendront faucher les récoltes que la Science leur prépare, et qui empileront leurs gerbes jusqu'au ciel.

(*L'Événement*, 11 décembre 1890).

La Belle Gabrielle

L'affaire Gouffé avait lassé la curiosité publique. D'abord on avait conjecturé trop longtemps. La farce s'en était mêlée. Un huissier. Où est l'huissier ? Cherchez l'huissier ! Le cadavre de Millery avait paru une plaisanterie ; Eyraud et Gabrielle Bompard, aussi invisibles que Gouffé, la dernière ressource d'une justice aux abois.

Gabrielle Bompard revient par un coup de scène de tragédie, et la face des choses est changée. M. Francis Magnard quitte la politique pour déclarer avec conviction que ce retour justifie le roman russe. Vous ne croyez pas au remords ? Vous ne croyez pas aux poussées inconscientes de l'âme humaine ? Voici Gabrielle Bompard qui vient de se livrer aux juges ; voici le châtiment que la criminelle va s'infliger elle-même. Et vous douteriez de Dostvewsky ? Vous douteriez de l'étudiant Rodion ?

Pour une fois que le dilettante du scepticisme avait prêché, savez-vous qu'il n'avait pas vu juste ? Il y a eu beaucoup d'explications littéraires et pseudo-médicales pour le retour de Gabrielle ; il y en a même eu de financières. Mais le roman russe n'a pas été repris par personne. Le remords, dès les premiers jours, n'a pas semblé peser bien lourd dans la petite personne de Gabrielle Bompard. " Elle a pris une voiture, et elle s'est fait conduire chez le préfet, voilà tout ".

Gabrielle revenue, la chasse à l'homme commence. On poursuit Eyraud à travers le nouveau continent. On le suit de fille en fille, de maison de débauche en maison de débauche ; lui-même échappe. Soudais et Houlier sont sur les dents. Eyraud veut négocier des fripes à la Havane ; il est pris et l'âme de Paris se rue de nouveau vers lui. Le paquebot est assailli à Saint-Nazaire et on voit un homme chauve, ordinaire, qui fume des cigarettes — les journalistes l'exaspèrent — il leur reproche en style amphigourique leur *conduite indelicat* et les menace de leur cracher à la figure.

L'instruction se met à l'œuvre. On aperçoit si fréquemment la frimousse de Gabrielle aux portières de chemins de fer, elle est si inépuisable de sourires jetés aux reporters qu'une nouvelle détente se produit. D'ailleurs Eyraud est véritablement *uninteresting*. Il n'y a rien de nouveau à tirer de cet homme-là. Il n'a pas d'*habitudes* comme les grands assassins. C'est un criminel à mœurs simples ; il a tué et emballé Gouffé, traversé l'Amérique, comme Bonvalot à franchi le Pamir, d'une manière paisible, sans se presser, comme les gens qui font leurs petites affaires.

Puis le procès — et ici, devant le public choisi de M. le président Robert, Eyraud et Gabrielle apparaissent tout différents de ce qu'on les croyait. Dans cette brume épaisse de la Cour d'assises, à la lueur incertaine des bouts de chandelle que les chroniqueurs judiciaires sont forcés d'allumer, leurs figures falotes se dessinent avec une singulière énergie.

Un homme d'affaires, tranquille, ironique, modeste, respectueux de son passé, surpris de l'extraordinaire nervosité de son président ; voilà quel est l'aspect d'Eyraud.

Gabrielle Bompard, sous un masque d'indifférence, dissimule une angoisse profonde. Il faut comprendre l'idée de cette fille : elle ne sera sauvée, croit-elle, que parce qu'elle est venue se livrer. Que l'on ait pendu Gouffé, qu'on l'ait étranglé, mis dans le sac par les pieds ou par la tête, jeté sur un talus ou dans le Rhône — tout cela lui est bien indifférent et l'on n'en fera pas clac de son ongle.

Elle variera là-dessus tant que vous voudrez et elle inventera plus de scènes pour le meurtre que vous n'en pourrez décrire. Mais ne dites pas qu'elle a été arrêtée par la police ; ne dites pas qu'on l'a ramenée par force : elle est venue chez le préfet, en voiture, pour tout lui raconter — et elle voit bien que l'indulgence du jury est au bout de ces aveux. Niez “ tout ce que vous voudrez, mais pas ça ”. Quand Eyraud lui a porté ce coup droit, elle a eu une crise de nerfs. On a crié à la simulation. Rien de pareil. Elle était accrochée à un bout de bois : on lui arrache son épave. “ Michel, hurlait-elle, tu me tues, tu me tues ! ”

Cette conviction imprimée dans l'esprit du jury, Gabrielle dit pour le reste : “ Ça m'est égal.

— Comme vous y mettez de l'acharnement ! — Mais oui ! mais oui, laissez-moi donc tranquille. — Mon Dieu ! que ce président est donc méchant ; il ne veut pas me comprendre ». Tout cela joliment gémi, avec des moues enfantines, des mines ennuyées de malade élégante à qui on voudrait faire prendre une mauvaise médecine.

Je ne sais pas si Gabrielle Bompard a été hypnotisée : mais le jury qui l'a déclarée à demi responsable sur sa conduite en assises, aurait dû rendre le même verdict pour Eyraud. Ils poursuivent tous les deux un but identique, l'un avec des moyens masculins, l'autre avec des moyens féminins. Eyraud raisonne posément, avec logique, sans s'émouvoir. On dirait d'un notaire accusé de faux, qui avoue avoir emporté les dépôts des clients, mais qui nie avoir fait la noce avec. Il saisit les points essentiels de son affaire beaucoup plus vite que les juges. C'est lui qui rappelle le président à l'ordre, et le prie d'arriver *au fait*. Qu'importent ses antécédents, son linge sale, les menues peccadilles ? Tout cela est " bien pâle à côté du crime ", et c'est du crime qu'il s'agit, et ce crime il l'avoue. Ceci ne diffère pas au fond des plaintes de Gabrielle, quand le président la " *tourmente* " ; l'attitude psychologique est semblable mais elle s'exprime différemment.

Le point essentiel est de savoir si Gouffé a été pendu ou étranglé. Eyraud, n'en doute pas. Il pose des questions aux médecins, avec la même curiosité scientifique qu'un des jurés. " Croyez-vous que la cordelière ne puisse pas produire des fractures symétriques du thyroïde ? Admettez-vous qu'un homme de ma taille et de ma vigueur puisse, seul, étrangler un autre homme ? Il n'y aurait donc qu'à souffler :

dessus ? ” — Et ensuite, interrogeant le Dr Lacassagne : “ Pensez-vous qu’un homme seul ait pu plier et ficeler Gouffé ? ” Avant-hier enfin, la discussion du sac, qui dénote une présence d’esprit très remarquable. Si Gouffé a été pendu, il est entré dans le sac par les pieds. S’il a été étranglé, il y est entré par la tête. Eyraud a mûrement réfléchi à l’importance de cette question. Aussi, voyez quelle assurance : “ Je vous affirme que la tête était à l’entrée du sac ”. Il a de bonnes raisons pour le savoir.

Il est détaché des biens de ce monde, apparemment, comme Gabrielle. On peut faire de lui ce qu’on voudra, il l’a dit, il le répétera. Il est bon pour la guillotine. Mais il ne lâchera pas sur la discussion de la cordelière. Il maintiendra jusqu’au bout que Gouffé a été pendu, comme Gabrielle soutiendra jusqu’à la fin qu’elle est venue se livrer à M. Goron.

Ces deux êtres qui affectent l’indifférence sur d’autres points, sont inflexibles sur ceux-là. Eyraud ne peut échapper à la mort que si Gabrielle est sa complice ; le jury sera indulgent pour Gabrielle, s’il est persuadé qu’elle est venue se dénoncer. Voilà tout ce qu’ils voient, chacun de leur côté, dans le crime ; le reste est “ bien pâle ” pour eux, en comparaison de cela.

Sans doute, ils sont inconscients l’un et l’autre à un degré extrême. Le soir du crime ils ont bien dîné, et ils étaient ivres de champagne. Ce n’était pas une griserie pour s’étourdir : ils ont agi trop vite et trop exactement pour être sortis vacillants du restaurant de la place de la Madeleine. Ils ont bu, parce qu’ils étaient gais.

A Lyon, ils ont couché à côté de la malle sanglante, où on entendait des hoquets liquides et les gargouille-

ments du cadavre. Cela les a réveillés, non troublés. Le sang fuyait entre les jointures de la malle ; l'homme qui la montait a eu son tablier taché ; Gabrielle " l'a fait remarquer à Eyraud, qui ne s'en est pas inquiété " Eyraud monte dans l'étude de Gouffé, se trompe de chapeau, et revient à Marseille pour prendre le sien. Il n'est pas ramené vers Paris par la passion qu'éprouvent les meurtriers de revoir le lieu du crime. Arrivé à Marseille, au moment de s'embarquer, il se dit : " Sapristi, c'est ennuyeux, j'ai pris le chapeau de Gouffé, voilà qui peut être une mauvaise affaire ". Et il repart, Gabrielle coud un sac, dispose le porte-mousqueton, achète une cordelière " parce qu'elle a trouvé ça plus gentil ".

Elle n'a pas été enlevée par M. Garanger : c'est bien elle " qui est partie avec ". Elle n'a pas appelé au secours quand Eyraud a étranglé Gouffé : il fallait descendre dans la rue. " J'aurais bien voulu vous y voir ", dit-elle au président.

Et maintenant quelqu'un voudrait-il expliquer *pourquoi* cet homme et cette femme ont tué Gouffé, et quel intérêt ils y avaient ? Pourquoi Eyraud, qui a pris le temps d'enflammer dix allumettes, n'a pas emporté quatorze mille francs qui étaient sous sa main ; pourquoi il n'a pas volé ces billets de banque quand il est venu reprendre son chapeau ; pourquoi il ne " charge " personne, quand il paraît avoir dû être le dernier à profiter de la mort de l'huissier ? La justice pense-t-elle que l'affaire Gouffé soit élucidée maintenant qu'Eyraud et Gabrielle sont condamnés.

Il y a de singuliers personnages qui côtoient ce drame. L'un, d'abord fortement maltraité par les rapports de police, est remonté subitement dans l'estime publique : on a pu croire à une tactique de

M. Goron. On a dit bien haut que c'était un pauvre homme naïf ; sa déposition récente ne montre qu'une haute prudence. L'autre a été plus directement impliqué ; c'est au moins lui qui aurait renseigné Eyraud sur la fortune de Gouffé. Quelques comparses sont plus obscurs. Eyraud n'en accuse aucun ; il a abandonné son homme blond. Pourquoi ? Et quelle étrange fureur passionne cet homme pour faire condamner la " belle Gabrielle " ? Ce n'est pas une haine née d'amour : trop de filles publiques ont passé entre elle et lui. Eyraud est, avant tout, un homme d'affaires ; c'était dans les affaires de l'huissier qu'il fallait chercher ; la justice s'est égarée en s'acharnant sur la belle Gabrielle, et, même après le double verdict, il y a encore des secrets à tirer de la malle à Gouffé.

P.-S. — Je reçois de M^{lle} Clémence Royer une lettre fort intéressante au sujet de la chronique que j'ai consacrée ici à un ami de Littré. M^{lle} Royer revendique une formule de la loi morale qui serait la conclusion de son livre, *Le Bien et la loi morale*, et que M. de Pompery aurait présenté d'une manière identique. Je ne puis trancher cette querelle. Mais la question de priorité reste réservée. Les essais de M. de Pompery avaient déjà été publiés, quelques-uns il y a dix ans : seule, leur réunion en volume est nouvelle. D'ailleurs, M^{lle} Royer part d'un système de métaphysique ; M. de Pompery qui est positiviste, repousse toute ontologie : on peut se rencontrer en morale, comme ailleurs — surtout lorsqu'on a semé dans le monde, ainsi que M^{lle} Clémence Royer, une multitude de pensées originales et fécondes.

(*L'Événement*, 22 décembre 1890).

Le Plébiscite Jonquières

Deux cent-dix oui et quatre-vingt-sept non. Dix voix sont restées indécises, et ne seraient pas encore mûres — pour la présidence de la République, où il faut prendre parti en matière de grâce. Nous ne savons pas encore quelles sont les réflexions qui motivent ces votes : ici on délibère après le scrutin. Mais, dès à présent, deux cent-dix lectrices de Chincholle intercèdent auprès de M. Carnot pour la grâce de M^{me} de Jonquières. Sur trois cent-sept votantes, une majorité aussi compacte ferait crouler tous les ministères. Les magistrats jouent vraiment de malheur. Le président des assises de Paris n'a condamné Gabrielle Bompard qu'à vingt ans ; le président des assises de Draguignan a condamné M^{me} de Jonquières à deux ans. Il fallait acquitter M^{me} de Jonquières et couper la tête à Gabrielle. Voilà le verdict d'un jury de femmes.

Il est regrettable qu'un journal du matin n'ait pas eu l'heureuse inspiration de faire plébisciter la condamnation dans l'affaire Eyraud. Nous aurions eu le sujet d'une comparaison instructive. L'initiative personnelle peut y suppléer : Colomba a fort ingénieusement analysé les raisons féminines qui entraînaient sa décision — et, malgré sa barbe et son lorgnon, Colomba est une ultra-délicate qui peut-être ne fait que se déguiser en homme de temps en temps. Je voudrais même la voir apporter parfois à la tribune de la Chambre ce raisonnement tactile des antennes du cœur ; elle épargne ses discussions dans les colonnes de journaux, et il serait si utile d'entendre, parmi les hommes politiques, la parole qui exprimerait ce que les femmes éprouvent !

Utile ! oui, je le pense — et ceux qui ont déploré les “ emballements ” à la suite d'un homme, l'admiration irraisonnée, l'oubli de toutes les trahisons, de tous les mensonges, pour un geste de bravoure physique, l'entraînement irresponsable et l'excessive mobilité des affirmations parlementaires le penseront aussi. Il serait nécessaire d'exposer à la tribune le raisonnement des femmes, afin d'empêcher beaucoup d'hommes de raisonner comme elles en mettant à nu devant eux la sensualité de leur jugement ; il serait utile de leur éviter la honte des chutes, des fautes dont les femmes comme M^{me} de Jonquières savent stériliser les fruits, mais qui, en politique, mènent à des issues inévitables.

Voilà un plébiscite vraiment significatif. Deux cent-dix femmes ont le courage d'écrire à un journal qu'elles grâcieraient M^{me} de Jonquières : et j'ai vu des lettres adressées par des mains féminines à des rédacteurs judiciaires, pleines d'injures et de menaces,

parce qu'ils ne demandaient pas la tête de la belle Gabrielle. " Oui, disent-elles, on excuse M^{me} de Jonquières parce qu'on peut comprendre une pareille action, s'il s'agit de sauver son amant et son amour ; mais Gabrielle est plus coupable qu'Eyraud. C'est elle qui l'a entraîné au crime, c'est elle qui, par sa perversité, a attiré Gouffé ". Ce ne sont pas des raisons de jalousie qui les poussent, pour la plupart ; car, du huitième de monde où on pourrait encore envier les " faveurs " dont Gabrielle a pu profiter à Saint-Lazare, jusqu'au monde des classes dirigeantes où ces considérations ne valent plus, les jugements sont les mêmes ; et les rares pitoyables s'écrient : " Il fallait gracier Gabrielle, parce qu'elle est de notre sexe ".

C'est le fond du procès. M^{me} de Jonquières a droit à la grâce, parce qu'elle est femme et qu'elle a agi dans un domaine propre aux femmes. La pitié, l'amour féminins, s'ils sont plus profonds souvent que l'amour ou la pitié des hommes, sont des affections plus bornées, moins générales. Les mères, dans leur sentiment exquis, éprouvent tout ce que souffrent les autres mères, Cornélie, Volumnie, celle de la ballade de la Glu ; et il en est qui ne trouvent pas, après tout, M^{me} Cardinal si ridicule — car elle est vraiment mère, en somme, M^{me} Cardinal. Mais elles ne comprendront ni Manlius, ni Virginus ; il n'y a pour elles que des enfants prodiges et elles sont toujours prêtes à tuer le veau gras. Les épouses admettent Lucrece non Brutus ; les sœurs Camille, non Horace. Et les sentiments dont elles ne sont pas capables, elles les déclarent faux ou dangereux — ce qui les pousse, un certain levain de cruauté fermentant

chez quelques-unes, à être féroces pour ce qui les dépasse.

Les hommes, pour éprouver les mêmes passions, ne les ont pas si vives ni douloureuses. Ils ont l'amour et ils ont la pitié, non seulement de leur famille, mais de leur patrie, mais de l'humanité *Bella matribus detesta* : elles en souffrent affreusement, elles ne comprennent pas la guerre. Le droit des gens, c'est le droit des fils à vivre, et à se laisser aimer longtemps. Le droit criminel, c'est le droit des femmes de garder leurs amants, aux dépens d'un être qui n'est pas encore. Que leur parlez-vous de la société, des lois, de l'Etat, du peuple ? Elles sont femmes, entendez-vous ? Il faut leur laisser le haut du trottoir, les places assises dans les voitures publiques et la proie amoureuse qu'elles ont prise en chasse. Elles ne savent que le but et ne voient pas les moyens. De là des dévoûments extraordinaires, des martyres, des passions, des croix portées pendant la vie entière avec les yeux fixés vers quelque lointain resplendissant ; elles ne disent pas : " Et moi, suis-je sur un lit de roses ? " elles ne comprennent pas leurs douleurs ; elles ne comparent pas leurs actions, mais les résultats. L'une a gardé son mari ; celle-ci son fils, celle-là son amant. Marion Delorme s'est souillée pour sauver Didier ; cette vieille se laisse arracher le cœur, pour que son fils le porte à sa maîtresse : le fils court, tombe.

Et le cœur disait en roulant :

T'es-tu fait mal, mon enfant ?

Cette belle créole, indolente, éprise, risque sa santé, son honneur, sa vie pour garder celui qu'elle

aime. Qu'importent les moyens — pourvu qu'elles aient ce qu'elles veulent. Elles sont des Machiavel cousues de fil blanc : mais leurs yeux sont si éblouissants qu'on ne voit pas les fils. Elles n'ont pas de remords, si leur désir est satisfait. La femme du dernier drame d'Ibsen a brûlé le manuscrit du rival de son mari, un manuscrit qui doit être la consécration de sa gloire. Ce rival a aimé cette femme ; elle se venge de lui et l'empêche de déposséder son mari. L'action est honteuse, vile : “ Qu'importe, dit-elle, puisque tu vas garder ta place ? ”

Ne cherchez pas ici la femme fin-de-siècle, celle que Maupassant a représentée avec un rare bonheur dans une langue nouvelle, qui ne veut pas laisser gâter sa taille, qui veut rester la reine des salons, la seule, la choyée, n'appartenant à personne, désirée par tous. Elles sont nombreuses, certes, et Gyp nous en montre tous les jours de pareilles. Mais il n'y aurait pas cette étrange unanimité. Vous pouvez ne pas prédire le jugement des hommes. Vous pouvez prévoir, avec de rares exceptions, ce que les femmes penseront. Pour faire de la chimie psychologique, vous pouvez connaître le but qu'elles poursuivent. Rassurez-vous et ne secouez pas la tête : vous vous laisserez toujours prendre à leurs moyens.

Mais si vous donnez à rendre un verdict, simple, net, sur un fait général, qui mérite d'être jugé dans sa généralité, à un jury de femmes, vous pouvez prononcer la sentence avant d'entendre le chef du jury. Le crime a-t-il été commis dans un but pour lequel tous les moyens leur sont bons ? Elles acquittent. Si elles ne comprennent pas, elles condamnent.

(*L'Événement*, 22 janvier 1891).

Les Assassins

La bande sur laquelle M. Goron vient de mettre la main, à Asnières, est un modèle d'association criminelle. On se croirait revenu aux beaux jours de l'affaire de la rue du Temple, qui inspira à Eugène Sue *Les Mystères de Paris*. La veuve Berlant, du boulevard Voltaire, n'a rien à envier à l'heureuse mère de Fifi Vollard, Alias Tortillard. Je ne crois pas qu'il y ait eu progrès, depuis lors — sinon que les assassins de la bande Soufflard étaient des hommes faits, de trente à quarante ans, tandis que les assassins de la bande Berlant n'ont pas encore la vingtaine. Mais s'il y a décadence dans les mœurs publiques, ce n'est pas là qu'elle se fait sentir. Il n'y a pas plus de cynisme, aujourd'hui, qu'il y a cinquante ans : les enfants, au lieu de passer la jambe aux victimes pour aider "l'escarpe" mettent eux-mêmes le couteau à la main, voilà tout.

C'est sur cette singulière persistance dans les mœurs du crime que je voudrais appeler l'attention. Les assassins de Courbevoie appartiennent à la vieille tradition, qui a fait école. Doré, qui a préparé l'affaire, était garçon boucher. Je me hâte de dire qu'il y a de bons et de mauvais bouchers. Mais les mauvais ne sauraient être pires. Depuis plus d'un siècle, les abattoirs fournissent de riches moissons à la guillotine. Le bas peuple de la boucherie donne son contingent à l'armée du crime et à l'escorte du bourreau. Les bouchers, qui côtoient les classes dangereuses, ont pris leur langue spéciale et l'ont même transformée à leur usage. La dernière chanson d'Aristide Bruant est le monologue d'une "gonzesse d'loucherbème": elle a si bien adopté les mœurs de son amant, qu'elle promet à une crâneuse *son vingt-deux dans la peau*.

L'habitude de saigner, l'horrible promiscuité des couteaux larges et des bêtes égorgées, la vie nocturne des abattoirs, la ténébreuse vision des rats qui viennent dépouiller des restants de squelettes, toute cette odyssée du meurtre des animaux qui fit une nuit l'admiration de Balzac, donne l'inconscience à l'assassin et le sang-froid à l'aide de M. Deibler. Ils tuent comme on abat sa besogne journalière, et, l'affaire terminée, il ne leur reste que le soulagement du travail accompli.

" Il faudra écrire une lettre, a conseillé la vieille au boucher Doré — et pendant que M^{me} Dessaignes la lira, vous l'estourbirez ".

Alors le drame se déroule. Doré griffonne sur une enveloppe, à la lumière d'un bec de gaz, dans une rue déserte. On met Chotin, le plus jeune, qui a seize ans, en sentinelle, pour *graffer*. Doré tend la

lettre à M^{me} Dessaignes : Eugène Berlant se rue sur elle, la renverse, tandis que le boucher la saigne avec une mèche de vilebrequin. Puis ils lui écrasent la tête de leurs talons de soulier. Le premier coup, celui qui a fait de M^{me} Dessaignes une pauvre créature expirante, ayant été porté par le boucher, qui seul a l'habitude d'attaquer des êtres vivants, le jeune Berlant s'accoutume au métier; il redescend, pendant le pillage, et achève M^{me} Dessaignes à coups de talons.

Il est à peine huit heures et demie du soir. L'incertitude de trouver la victime, l'espoir du vol, leur avaient coupé l'appétit au dîner. " L'ouvrage leur avait creusé le ventre ". Ils passent à la cuisine, et soupent tranquillement avec des œufs, des sardines et des fruits confits, qu'ils arrosent de vin et de rhum. On passe au guetteur de quoi se régaler et on lui donne sa part de treize sous, sur vingt-trois francs. Chotin ne réclame pas : il est si jeune, et d'ailleurs, il est plus riche que les autres — puisqu'il a *sa femme*, Juliette Clément. (Il a seize ans, elle a dix-huit ans).

On retrouve la veuve Berlant avec Juliette, devant le théâtre d'Asnières, à neuf heures. " Ah ! les amours ! s'écrie-t-elle, voilà un beau travail ! " Elle leur a apporté des casquettes d'étoffe, tendre précaution : ils se débarrassent de leurs *melons*, et tous ensemble ils vont pleurer au spectacle, en regardant le Naufrage de la Méduse.

*Ceci est la consécration du repos bien gagné ;
L'dimanche, au lieu d'travailler,
J'mont' les mô'm' au poulailler
Voir jouer l'drame ou l'vaud'ville
A Belleville.*

Rien n'est plus net pour qui connaît les assassins. Ces péripéties sont classiques. Le souper à la cuisine est une habitude très générale. Avé-Lallemant la présente comme un trait caractéristique. Dans l'affaire d'Auteuil, où on a vu se dessiner la monstrueuse figure de Sellier, le manchot à crampon de fer, les assassins avaient aussi soupé sur leurs positions. Il est rare qu'un vol se commette, ou un assassinat suivi de vol, sans que les malfaiteurs allument les bougies, ravagent les armoires, et festinent dans la maison, au risque de se faire prendre. On trouve sur tous les tapis des bouts de chandelle et de la peau de saucisson.

Mais le spectacle après le crime est une curieuse note dans cette affaire de Courbevoie. Doré, Berlant, Deville et Chotin, qui viennent de tuer une pauvre femme à coups de pied, se ruent au théâtre d'Asnières. Ils vont s'apitoyer au Naufrage de la Méduse sur le sort de la jeune fille innocente et persécutée — tirer peut-être leurs mouchoirs à carreaux (Poe a remarqué que les vrais criminels avaient toujours des mouchoirs), s'indigner bruyamment contre le traître du mélodrame. Par un étrange retour littéraire, lorsqu'ils seront devant le "Rouge", à la Cour d'assises, ils seront persuadés qu'on les persécute aussi, et les tirades humanitaires qui leur monteront aux lèvres seront empruntées aux scènes des faubourgs.

Ce ne sont pas des irresponsables. Ils appartiennent à la race du crime qui a des habitudes spéciales et des instincts particuliers, si bien que les malfaiteurs de tous les temps se ressemblent et n'ont été modifiés que par des événements historiques. Notre époque ne présente vraiment de singulier que la précocité du crime. L'inconscience, résultat du

genre de vie et d'une éducation de mauvaise camaraderie, se développe dès le plus jeune âge. Il y a aussi une forfanterie qui pousse ces garçons de quinze ans à imiter leurs aînés qui ont souffert et sont morts courageusement. Côté de foi, si on veut, ou d'admiration littéraire. Gilles et Abadie lisaient les histoires de Cartouche et Lacenaire dans des éditions de colportage : on les retrouvera sous leurs matelas. Pranzini, Prado, Campi, Kaps sont pour eux des héros. " Bravo, Lebiez ! " cria une voix quand le couteau tomba.

Et, s'ils ne vont pas à la guillotine, ils ont l'espoir d'une vie lointaine, à la Nouvelle, dans la colonie de Bourail, d'où des légendes espacées leur apportent parfois le récit des bacchanales nocturnes. J'ai sous les yeux la lettre d'un forçat condamné : on peut supposer qu'elle a été écrite par Berlant, après qu'il aura passé en Cour d'assises.

" J'ai été salé, tout de même... L'on s'attendait à dix ans de réclusion, le plus : tu penses, cette différence ! Moi, après mes huit ans, j'en ai encore dix à rester par là : ça fait à peu près vingt ans. Eh bien ! tu crois qu'au bout de ce temps-là que je penserai à revenir ? Ah ! non, alors ! J'aurai de la terre, une maison, une femme, des louchtras (enfants) et un chien — sans compter mes poules. Eh bien ! l'on rigolera cheux nous. Il y a des guinches (bals) par là, c'est coq (gentil). Enfin, pensons à ça, et tâchons de tuer le temps. Je suis comme toi, je gèle ; je crève de faim, de fumée (rage) et d'ennui. Heureusement que j'ai reçu quelques sous de ma pauvre mère, pauvre femme... Voilà ce qui me fait de la peine — c'est d'abandonner ma mère. Je laisse ça là, tiens, parce que ça me retourne... "

Ne vous attendrissez pas. Cette lettre est de Charlot de Charonne; elle a été écrite en 1889 et elle porte en guise de signature une tête coiffée d'une casquette, un poignard, un revolver, des menaces de mort, et la légende : huit ans de dur (travaux forcés), dix ans de trique (surveillance), vive le bonnet (bonneteau), mort aux vaches!

L'horrible vieille qui a conseillé les assassins de Courbevoie, ne pourra pas *assister* son fils, puisqu'elle est en prison. Berlant n'aura pas la douleur de l'abandonner. Et, si on ne les remet pas aux soins de M. Deibler, ils iront tous habiter une case de la Nouvelle où ils se souviendront avec les regrets qu'on nous a montrés une étude récente des exploits de leur bande...

(*L'Événement*, 26 janvier 1891).

L'Exécution ¹

Nuit livide, brume étoilée par les becs de gaz, lumières rouges dans les cadres des fenêtres autour de la place de la Roquette, voilà le décor de la mort d'Eyraud. Une foule turbulente se presse sur les trottoirs, dans la rue penchée; on entend des rumeurs vagues, avec des hennissements de chevaux. Puis les silhouettes des gendarmes se découpent vivement, leurs bottes chaussées aux étriers, rangeant leurs chevaux de front.

Il y a, parmi les visages, le poète Rodolphe Darzens, avidement courbé; et M. de Winter, planté au premier rang, sanglé de gris, chapeau mou sur l'oreille, la moustache fine retroussée, fixe la scène de ses yeux clairs. Nous apporte-t-il l'âme russe, large et pitoyable, l'âme de Tourgueneff qui voulut peindre l'exécution de Troppmann, l'âme de Dostoïewsky avec sa pitié pour l'étudiant Rodion? On ne le dirait pas.

Il a assisté à la toilette, avec son impassibilité de marcheur imperturbable, qui entraînait les reporters à sa suite, comme les poursuivants du Juif Errant, à travers la neige battante. C'est un sportsman qui vient fixer un genre de mort inconnu. Il y a en Russie la corde et le knout; il est curieux du supplice particulier aux Français, qui sont peut-être pour lui d'étranges habitants de l'Occident, et il rapportera là-bas la vision nette d'une machine qui, venue de l'Extrême-Orient, a secoué jadis l'Europe.

Voici les sergents de ville qui refoulent les assistants; le ciel est devenu clair; les réverbères s'éteignent; les mains se cramponnent fiévreusement aux barrières de bois. L'outil terrible se dresse là, en avant, étriqué, vêtu de sang de bœuf et heumé d'acier tranchant. La double porte tourne sur ses gonds, et on voit apparaître Eyraud, buste blanc dans la pénombre.

La graisse jaune que la prison étend sous la peau des détenus, a coulé vers le bas de ses joues; son crâne et son front élevé sont polis comme l'écaille d'un œuf avec une bande de cheveux gris qui s'éclaircissent vers les tempes. Cette figure fantastique qui s'avance rapidement, forte, énergique, resplendit étrangement par les regards lancés de tous côtés : Eyraud est curieux de la foule; il a repoussé l'abbé Faure, mais il est avide, peut-être, de la protection des hommes.

Cependant la guillotine est là, et son aspect le frappe, le fascine; il se sent entraîné vers elle; il y court, autant qu'il le peut, car il est étroitement martingalé; il écarte de nouveau l'aumônier d'un geste rude, arrive à la bascule et s'arrête. Là ses idées qui bouillonnent jaillissent en sons. Il rêvait

de M. Constans, peut-être, quand on l'a réveillé; ça été son premier mot, et il l'a vu, dans sa piteuse agonie de la toilette, "décorant Gabrielle Bompard". Le nom du ministre revient sur ses lèvres, proféré d'une voix perçante, et il s'écrie : "Constans est un assassin : Je suis assassin, mais il l'est plus que moi, Constans !" Ce son grêle flotte encore dans l'air que le couteau s'abat dans les chairs avec un bruit mat. La foule n'a pas un cri.

Quelle étrange pensée pour un homme que la mort regarde dans les yeux ! Comme on reconnaît le fouillis d'idées incohérentes de l'égaré politique, la fermentation malsaine de racontars dans le cerveau de l'ancien boulangiste ! Il mêle dans ce cri la haine du révolté contre la société, représentée par un ministre ferme, et les attaques diffamatoires qui, déclamations politiques, sont devenues pour lui des vérités concrètes; au lieu de la jalousie de Gabrielle Bompard, il a, au dernier moment, la jalousie de la guillotine.

Le fourgon, escorté de gendarmes, roule rapidement vers le cimetière d'Ivry. Là, dans le champ de navets, on déballe le panier, et le corps décapité, éclaboussé de sciure, s'étale au jour dans le cercueil de sapin. Par un caprice extraordinaire des choses, il apparaît couché sur le ventre, les mains liées derrière, ouvertes, très pâles, et on colle la tête blême (le nez pincé, sanglant, les paupières abattues, la figure tournée en arrière); comme si ce masque de cire blanche devait éternellement regarder le passé auquel Eyraud a tourné le dos sur la bascule, projeté vers un avenir que cet homme n'a pas voulu espérer avec le prêtre.

Car il s'est montré dans tout son scepticisme

irréfléchi depuis qu'il a échoué dans sa violente tentative de faire rouler dans le panier la tête de Gabrielle à côté de la sienne. Ni sa femme, ni sa fille ne l'intéressent plus "vivez heureuses !" leur fait-il dire. Comme si le poids de ce cercueil de camelote ne devait pas écraser pour toujours les deux malheureuses créatures !

Il ne les a pas plaintes ; personne ne les a plaintes. La pitié des jurés n'est pas montée plus haut. On a choisi entre le verdict et le recours en grâce. On a décidivement tranché la démarcation indiquée entre Gabrielle et Eyraud. La disproportion est devenue flagrante, et on peut se demander si, vraiment, la peine de mort s'imposait.

J'ai dit ici ce que je trouvais d'obscur dans ce crime, le voile sombre qui en dissimulait une partie, les réticences bizarres de certains qui le côtoyaient, l'angle droit qu'ont décrit les limiers de la police qui, d'abord, couraient sur une autre piste. M. Goron, ce matin, avec un sourire nerveux qui crispait sa moustache rousse, ne semblait plus préoccupé d'une idée qui l'a peut-être hanté longtemps.

L'homme était peu intéressant, soit ; il avouait, soit encore ; on le condamnait — passe, car on peut revenir là-dessus tant que le couperet n'est pas tombé. Mais c'est une grave responsabilité que d'avoir prononcé le jugement suprême parmi tant de mystères.

Eyraud a tué un huissier ; on ne sait pas au juste pourquoi. L'huissier Bousquet a tué deux personnes, l'une par vengeance, l'autre par cruauté sanguinaire. Il a été grâcié : et M. Edmond Magnier, ici même, dans un article tout vibrant, a demandé pourquoi. L'échange s'imposait. Huissier pour huissier. La

Chambre syndicale en avait gagné un, elle en perdait un. Elle ne décorera pas sa salle des séances avec une tête coupée. Les huissiers sont durs, sans être encore des Némésis. S'il y a eu une requête pour la grâce, j'aime à croire qu'il n'y en a pas eu pour la guillotine.

Alors pourquoi ? Pour l'amour de la peine de mort, que M. l'abbé Crozes défend ce matin en invoquant *l'état de grâce* ? Il n'y a pas là d'exemple utile, qui terrifiera les malfaiteurs ordinaires. Ce n'est pas un crime commun, que l'affaire Gouffé. Le mouvement d'horlogerie qui a tout fait agir et dont le poids s'est arrêté avec la corde qui suspendait Gouffé n'est pas décomposé. Là, ou jamais, il fallait user de clémence, même si on avait volontairement détourné les yeux des pauvres femmes qui se traînent à Levallois-Perret, vêtues de noir.

Peut-être que les siècles futurs, dans un avenir qu'on peut entrevoir, nous reprocheront d'avoir interprété d'une manière si sanglante la *suppression de l'individu* dans le Code ; peut-être que les deux bras rouges de la guillotine ne se dresseront plus dans un ciel plein de lumière nouvelle ; peut-être que le triangle d'acier, le garrot de fer et le fauteuil électrique paraîtront aussi barbares que les chaudières de cuivre, les tenailles, les brodequins, les poires d'angoisse, les barres de fer courbées et les marques brûlantes pour lesquelles nos temps modernes flétrissent unanimement l'ancien régime.

(*L'Événement*, 5 février 1891).

Gustave Merlet

L'hiver vient de l'emporter, lui aussi. Il est mort hier soir, à huit heures, après une maladie d'un mois, dans sa soixante-troisième année; en pleine vigueur, en pleine verdure, brillant, pimpant, pétillant d'esprit, préparant un tournoi acéré au Conseil supérieur de l'Instruction publique. Le jour où il tombait malade, il avait, le matin, agité nerveusement la main, en s'écriant de sa voix mordante : " Oui, je vais parler de la question du latin, au Conseil; je leur dirai, oui je leur dirai ce qu'il est temps enfin qu'on leur dise ! " La main de la mort était déjà sur lui.

Je n'ai pas eu le courage d'aller le revoir sur le lit funèbre. J'aime mieux me le figurer comme nous le voyons tous, nous qui avons passé par ses mains, tout petit, coquet, les joues roses, les yeux noirs avec un regard vivide, la moustache sombre tandis

que les cheveux ras étaient d'une éblouissante blancheur; toujours alerte, toujours en mouvement, la figure mobile se plissant à chacune des idées qui jaillissaient dans son cerveau comme un feu d'artifice ininterrompu. Le lorgnon au bout du nez, le face-à-main, qui était une loupe, au bout du bras, il lisait textes et traductions en chantant le rythme des phrases; il sentait d'une façon enthousiaste, avec une nuance de raillerie; romantique très fin, il tenait du XIX^e siècle par le sentiment et du XVIII^e par l'esprit.

Il avait transformé sa classe en théâtre littéraire et spirituel, occupé par lui; car s'il lisait le discours d'un élève, c'était lui qui faisait les frais, qui le faisait valoir, qui appelait l'admiration, qui appuyait, sur les pointes; et des salves d'applaudissements répondaient à ses fusées d'esprit. On allait l'entendre pour assister à une mise en scène exquise des plus beaux morceaux de notre littérature; on passait souvent d'une autre division à la sienne, pour écouter la correction du discours français; l'oreille tendue, l'œil agile, la tête penchée, il saisissait au passage les jolies traductions, les aperçus ingénieux, les transformait, les illuminait, les faisait éclater en étoiles multicolores. Sa fine voix montante se perdait parmi les battements de mains; il feignait de se fâcher, ne résistait pas à une nouvelle saillie, et, le doigt menaçant tendu vers l'amphithéâtre, il ne pouvait s'empêcher de sourire.

Tel je l'ai connu, tel il a tenu pendant trente-deux ans la première classe de Paris au lycée Louis-le-Grand. Né en 1828, il était entré à vingt ans avec la fameuse promotion de 1848, à l'Ecole normale, en compagnie d'About, de Taine et de Sarcey, promotion littéraire s'il en fut, si étincelante qu'elle

brûla les ailes à beaucoup de pauvres petits papillons que l'orgueil paternel envoya voleter autour de cette splendide école, dans l'espérance solennelle qu'ils deviendraient des Sarcey, des Taine et des About quelque jour.

Dans ce temps-là Taine, prix d'honneur de rhétorique (tandis qu'About était prix d'honneur de philosophie — singulier échange) semblait promettre assez peu; il était silencieux et mélancolique; Merlet disputait l'esprit à Edmond About; Sarcey était un gros garçon, que l'on croyait insignifiant, et qui se contentait de faire beaucoup de frasques vêtu de vestons courts et de gilets de couleur.

Gustave Merlet devint professeur de rhétorique à Louis-le-Grand en 1859. Il eut d'abord pour collègue Georges Perrot, puis M. Aubert, puis enfin M. Adolphe Hatzfeld, son ancien de deux ans à l'Ecole normale, et qui l'aura vu mourir.

On dira du reste quelle fut son œuvre et les nombreux livres qu'il a publiés; je voudrais préciser ici le grand rôle qu'il a tenu dans l'enseignement oral. Il a été l'initiateur de la jeunesse à la littérature du XIX^e siècle. Il l'adorait par-dessus tout, et ne la quittait que pour se plonger dans les sources vives du XVI^e siècle. Epris de la forme, il savait pourtant apprécier la substance des pensées; il aimait les vers, mais il goûtait la prose savoureuse. Et c'est ainsi qu'il a formé, on peut le dire, pendant le milieu de notre ère littéraire, des générations d'artistes et de savants qui, romanciers, critiques ou historiens, ont tous conservé la patine que sa main délicate avait polie.

En 1863, Alfred et Maurice Croiset, Georges Maspero, Camille Pelletan, Homolle, aujourd'hui direc-

teur de l'Ecole d'Athènes; en 1865, Cartault et Elie Rabier; en 1866, Louis Lande et Victor Brochard; en 1867, Félix Granet, Aulard; en 1868, Collignon; en 1869, il prépare à l'Ecole Jacques Meyer et Paul Bourget; tous deux échouent; Jacques Meyer entre dans la finance; Paul Bourget, malgré son prix d'honneur en 1870, subit un nouvel échec. La guerre interrompt les classes; en 1872, Ganderax et Hamel; en 1874, Hauvette-Besnault et Camille Bellaigue. Il eut pour élève, je ne sais quand, Henry Bauer, déjà violent alors, et qui se préparait au *chabut* Laboulaye; il aimait à rappeler aussi que Maurice Bouchor avait été son disciple; et, plus tard, quand les écoliers bayaient aux corneilles pendant qu'il expliquait *Les Oiseaux* d'Aristophane, il leur citait volontiers cet ancien camarade retourné à l'antiquité sur le théâtre de la rue Vivienne.

Combien d'autres, dont les palmarès n'ont pas gardé la trace, et qui ont appris avec Gustave Merlet à se faire un nom dans les lettres françaises. Demain, ils le diront dans la presse; plus longtemps encore que ce noir et ce blanc, si vite envolés, ils garderont son deuil dans leur cœur. Gustave Merlet était aimant et aimable; emporté, sans jamais franchir les limites de l'enjouement, il avait de brusques retours de bonté qui désarmaient les plus récalcitrants; et son affection ardente pour la patrie française, pour le nom français dans les plus petites choses, émouvait tous ceux qui l'approchaient. Non seulement il témoignait de son patriotisme en exaltant parfois aux dépens des autres notre noblesse littéraire et scientifique, mais il avait même payé de sa personne. Le 22 mai 1871, comme les troupes venaient de rentrer à Paris, on avertit le proviseur, M. Girard,

qu'il y avait un prisonnier dans la cour du lycée. Quatre soldats de ligne et un caporal amenaient Gustave Merlet, en uniforme de garde national, pris les armes à la main. Il avait protesté de sa qualité, on n'avait pas voulu le croire; et sans l'énergique intervention de M. Girard, son ardeur lui coûtait la vie. Bien souvent, depuis 1870, il endossa cet uniforme en imagination, dans ses improvisations généreuses; et il avait une brisure au cœur, qui allait s'étendant, parce que la sceptique jeunesse des nouvelles générations ne lui semblait plus répondre à l'égal de son élan pour sa France chérie.

Dès qu'il eut à ses côtés M. Adolphe Hatzfeld, l'enseignement de cette classe de rhétorique fut une vivante contre-partie. Gustave Merlet, par son imagination endiablée, par sa verve fiévreuse, entraînait les intelligences à l'improvisation; M. Hatzfeld, aristotélicien, méthodique, prompt à toucher du doigt les défauts de la carcasse, écartait toutes les splendeurs de la forme pour raisonner le fond. Ils semblaient se contredire, mais ils se pondéraient. L'action du premier était immédiate, celle du second s'exerçait sur la raison seule, qui se développe plus tard. On eût dit le véritable enseignement d'Aristote; le matin, la dialectique solide, l'examen scientifique, l'exposé des raisons logiques des choses; l'après-midi les fleurs du style et les grâces de l'invention. Les initiés des premières heures devenaient le public du soir.

Gustave Merlet était désigné pour que l'Académie le reçût un jour. Il avait tout ce qu'il faut pour entrer dans le salon des lettres françaises, les solides connaissances de M. Nisard et les étincelles de M. Pailleron.

La maladie ne l'avait jamais atteint. Il ne s'absentait que pour les séances de l'agrégation ou du Conseil supérieur. Dès ce moment où il fut frappé d'un léger malaise, pourtant, il se sentit perdu. Il dit aussitôt qu'il ne reverrait plus sa classe. On crut à un désespoir d'imagination : on écrivit pour demander un remplacement d'une quinzaine. Lui-même, en secret, fit une lettre pour ses chers élèves ; il leur disait que longtemps, longtemps il allait disparaître pour eux. Sa pneumonie devint soudain menaçante, terrible ; il était préparé pour la fin. Le ministre lui envoya sa nomination d'Inspecteur Général de l'Université ; il la reçut avec un sourire mélancolique et murmura : *Titulus sepulcri*.

Ceux qui ont connu Gustave Merlet le retrouveront dans ce dernier trait. Mardi, à trois heures — cinq heures avant sa mort — il désigna plusieurs manuscrits qu'il se fit apporter ; et, reprenant son lorgnon, souriant à sa lecture, il rêva longtemps sur les feuillets couverts de sa petite écriture élégante, si longtemps qu'il fallut les lui retirer. Il causa tranquillement de ses funérailles, avec indifférence ; il lui importait peu de reposer à Montparnasse ou au Père-Lachaise, et il en donna l'assurance, semblant se souvenir du mépris pour la dépouille mortelle de son poète aimé, François Villon, et de ces vers qu'il lisait souvent, les yeux mouillés :

*Quand je considère ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maîtres des requestes
Ou tous de la Chambre aux Deniers,
Ou tous furent porte-paniers ;
Autant puis l'ung que l'autre dire*

*Car d'evesques ou lanterniers
Je n'y congnois rien à redire.*

Il les préférait aux rudes phrases d'Hamlet, dites aux fossoyeurs, sans doute par son goût inné, patriotique pour tout ce qui était français.

(*L'Evénement*, 20 février 1891).

1911

1911

1911

1911

Jean Richepin

Vers 1876, les bonnes gens parlaient de lui avec de mystérieux sous-entendus. Il avait déjà sa légende, qui s'est cristallisée depuis. On disait qu'il avait été chassé de l'Ecole normale pour des faits scandaleux. Une nuit, on avait trouvé la chapelle de l'Ecole éclairée de flambeaux, et, près de l'autel, Jean Richepin avec trois femmes clandestinement introduites, le misérable ! Le directeur de l'Ecole, averti, après une sermonce morale, avait incontinent mis le coupable dehors, avant le jour. Les parents de Richepin avaient refusé de lui laisser réintégrer le toit paternel. Alors ce vagabond, avec Ponchon pour mauvais génie, Bouchor pour bon ange, avait promené ses méfaits des bouges de la Cité aux bouges des Boulevards extérieurs. Il avait paradé dans les foires, levé des poids, et couru la campagne par le centre, par l'est, derrière Bourbaki, par l'ouest,

jusqu'à Nantes. Là sur le quai, comme il regardait avidement les cambuses des voiliers, les poches vides, le ventre creux, un bon capitaine avait pris pitié de lui. On l'avait embarqué pour aider la manœuvre. Il se trouva que le mauvais garçon était poète. Il fit des chansons pour le cabestan, pour le hâlage, pour le tangage, pour le roulis, pour le vent dans les hunes, pour les bordées de gabiers, pour la mère des compagnons, l'hôtesse qui vend du riquiqui et les boujarons des pauvres matelots, pour les noyés bouffis chevauchant les chevaux verts de la marée, qui secouent leurs crinières d'écume. Puis, revenu à Paris, il était tombé dans une vie très basse, très noire, à peine illuminée par les braises du nez de Ponchon. Il avait rimé en argot, le malfaiteur. Il avait chanté les amours simples des gens qui ne se marient pas, le libertin. L'éditeur Decaux publia ces horreurs avec le titre : *Chanson des Gueux*.

Le livre passa sous les yeux de la censure. Les magistrats le lurent, terrifiés, un crayon bleu à la main. Les robes noires et les robes rouges marquent les choses obscènes avec du bleu. Ils effacèrent ce tableau exquis : Idylle de pauvres.

Ils ôtèrent cette pièce d'orfèvrerie : Ballade de joyeuse vie.

Ils tressaillirent, indignés, devant cette phrase :

... Le vent dans les collets.
Des messieurs boutonné fourre des cents d'épingles.

On a retrouvé ce vers et cet hémistiche triplement entourés de la marque bleue dans l'exemplaire de la censure. Quelle était l'obscénité sous-entendue ? Si personne ne la voyait, eux, du moins, ils avaient

l'habitude, ils la reconnaissaient. Le vent — nous comprenons; les collets — nous vous entendons bien. — Des messieurs boutonnés, — nous saisissons l'allusion. Des épingles ! — Quelle fureur sadique !

Ceci était le comble, d'autant plus que les vers du poète étaient dirigés contre " l'hiver, tueur de pauvres gens ". L'éditeur, l'imprimeur, le poète furent traduits en police correctionnelle. L'avocat de Richepin était M^e Christian, le substitut du procureur, M. Bloch. Jean Richepin — le scélérat — n'osa même pas se justifier. Et le président, après les plaidoiries, l'apostropha ainsi :

— " En somme, vous avez sciemment écrit des vers obscènes ? "

— " Obscènes ? dit Richepin, je n'en sais rien; peut-être qu'ils vous paraissent ainsi; sciemment, non — car je ne me doutais pas qu'ils l'étaient ! "

— " Cela suffit, reprit le président, vous avez la conscience large ".

Et il envoya Jean Richepin rejoindre pendant un mois ceux qu'on disait être ses camarades. Les vers condamnés disparurent des éditions, et à leur place on put lire, entre deux lignes de points :

.

*Ici deux gueux s'aimaient jusqu'à la pâmoison
Et cela m'a valu trente jours de prison.*

.

Telle est la légende de Richepin, qui a eu cette conclusion féroce.

Mais elle est fausse, cette légende pour laquelle vous l'avez condamné, magistrats de 1876 ! Car ce

ne sont pas les vers que vous avez frappés, — je n'en puis le croire, — l'art ne relève pas de vous, et vous le sentez bien, et vous le savez bien, et la hauteur de votre jugement ne s'étend pas à reconnaître dans un dessin un bras d'avec une jambe.

C'est la vie du réprouvé que vous avez voulu flétrir. Ses vers, la plupart des gens, ceux qui ne sont enfroqués ni de cerveau ni de corps, peuvent les lire des deux mains. Mais sa vie, n'est-ce pas ? ce manque de respect pour le sanctuaire de l'Ecole normale, cette existence aventureuse dans un pays qui est réglé par des lois, sous un maréchal ennemi de la fraude, voilà qui ne se pouvait supporter.

Aussi vous avez sévi ferme. " Allez Richepin, et ne péchez plus. Ne rimez plus de ballades pour la joyeuse vie; ne permettez plus au vent de fourrer des cents d'épingles dans les collets des messieurs boutonnés. L'habitude de la cellule adoucit, dit l'Imitation de Jésus-Christ; et, pour vous tenir en lisières, on vous ôtera vos droits civiques. Vous avez voulu vivre hors notre société; nous vous mettons hors la loi ".

Mais elle est fausse, cette légende, magistrats de 1876 ! Jean Richepin, après avoir terminé ses études au lycée Napoléon, à seize ans, est entré à l'Ecole normale en 1868. Il était le premier de la section des lettres. Ni femmes, ni chapelle, ni renvoi; mais il fut licencié, avec les autres, en août 1870, après deux ans d'école. Il fit l'apprentissage de la vie, durement, dans l'armée de l'Est, et battit en retraite sous Bourbaki. Comme il n'avait jamais voulu se donner à l'enseignement, il ne retourna pas rue d'Ulm. Il étudia les bohèmes, le pavé de Paris, la terre poussiéreuse des grand'routes; il voyagea deux fois avec

des caravanes de saltimbanques. A Nantes, sur le quai, il paya son passage à bord d'un caboteur, prit goût à la manœuvre, fréquenta les matelots, fit la connaissance d'un charpentier de marine; et ce brave garçon le fit loger à Bordeaux, chez la mère des compagnons.

Certes, il y eut une surprise, au débarquement sur les docks de Bordeaux. Richepin, la peau dorée au soleil, les yeux étincelants de paillettes sous sa tignasse noire frisée, les mains charbonneuses, tomba dans les bras de son camarade d'Ecole normale, Ernest Dupuy, qui rêvait près de la mer à son poème des Parques. L'un, entré dans l'existence par le bout pratique, avait trempé les poésies de la mer à la poussière humide des embruns; l'autre, élève de Sully Prudhomme, contemplateur et théoricien, s'était déjà retiré avec Lucrèce vers ces hauteurs sereines d'où il plaignait le fourmillement inutile des hommes. Richepin a ravi violemment les dieux au ciel, pour les porter dans le cœur et dans les sens des êtres animés. Dupuy considère ces dieux impassibles, au delà des murs flamboyants de l'univers, et gémit sur leur éternelle absence de douleur. Misère et paradis ici-bas, dit l'auteur des *Blasphèmes*; misère ici, dit l'auteur des *Parques*, et point de paradis en haut. Deux poètes philosophes, qui ont deux conceptions de la vie; mais Ernest Dupuy, chevalier de la Légion d'honneur, a été chef de cabinet d'un ministre de l'Instruction publique; Jean Richepin, privé de ses droits civiques, n'a pu que devenir le grand artiste qu'on sait.

Aujourd'hui on propose d'amnistier le poète. Mais il n'a pas accepté le jugement; il ne peut pas accepter la grâce. Son art n'a pas été sali par les condamnations

officielles; des fonctionnaires de l'administration ne sauraient le purifier.

Dans sa petite maison rose pâle, avec des volets verts, assis tout en haut, le buste dressé sur sa grande chaire sombre, droite, dure, appuyé sur un coussin de soie jaune brochée, les yeux pleins d'une lumière de métal, il peint des lettres noires qui font des mots sanglants sur les feuilles; près de lui bâille une haute botte dorée où il jette ses papiers; la lumière du ciel lui vient par deux baies opposées; et ces lettres, tracées par sa plume à bec large, formeront demain les vers resplendissants du Mage, dans quelques mois les poèmes rutilants de *Mes Paradis*. Qu'importe à ce jeune roi de Tourân, qui siège si fièrement sur son trône bariolé, une tache rouge à sa boutonnière, puisqu'il a tant d'étoffes chatoyantes à ses meubles, et tant d'or à ses prunelles, et tant de paroles multicolores à ses vers ?

(*L'Événement*, 28 février 1891).

Théodore de Banville

Théodore de Banville est mort hier soir. Dans cette courte ligne tient un demi-siècle de gloire — et qui va des Cariatides (1842) jusqu'à Marcelle Rabe (1891).

Il avait soixante-huit ans, étant né à Moulins en 1823. Il arriva à Paris au milieu de la splendide pléiade romantique. Notre Dame de Paris avait solidement établi la théorie de la couleur locale depuis dix ans. Théophile Gautier broyait sur sa palette les mots les plus éclatants. Alfred de Musset chantait déjà l'inquiétude des enfants du siècle. Balzac surtout créait de toutes pièces une société future où il reflétait sa personnalité volontaire et son imagination précise. Voilà parmi quels maîtres le jeune homme de dix-neuf ans lança son volume de vers. Quinze ans après, les odes funambulesques faisaient de lui un maître aussi.

“ Victor Hugo, disait il y a quelques jours Stéphane Mallarmé, aimait souvent à se retremper dans les vers de Théodore de Banville ”. Ceci montrera mieux que tous les éloges l'admirable netteté avec laquelle Banville avait conçu la nouvelle poésie. Il en connaissait les ressorts les plus cachés, parfois mieux que les maîtres qui l'avaient créée. Il fit voir dans les Odes funambulesques, à demi moqueuses, qu'il savait en pousser les qualités jusqu'à leurs défauts.

Cet homme menu, complètement chauve, glabre, avec de petits yeux noirs frétilants, avec un étrange tic de la bouche qui découvrait les dents tantôt à droite, tantôt à gauche, un foulard blanc au cou, du coton dans les oreilles, bénin, bienveillant, souriant à tous et à chacun, était un singulier ironique. Son rire littéraire était doux; ses convictions, qui semblaient fuyantes, avaient pourtant une modeste fermeté. La moquerie délicate s'épanouissait dans le cristal translucide de sa phrase comme un panache d'opale qui la rendait soudainement opaque. Il écrivait dans son traité de versification, à l'article Licences poétiques : “ Il n'y en a pas ”, mais il coupait les mots en deux, pour l'amour d'une rime ingénieuse. Il persiflait monsieur Scribe qui, cherchant à rimer un vers sur le son vents, amenait les mots sables brûlants au lieu de sables mouvants; mais il n'ignorait pas que la seconde épithète, pour être plus riche de forme, n'était pas moins pauvre de sens.

Il affectait de se moquer de la signification des poésies, poussant en cela les théories de Théophile Gautier jusqu'à l'extrême. Théo voulait de la forme et des taches colorées; il avait l'œil d'un dessinateur et les mains d'un peintre; il était le réaliste de la

couleur; pourvu qu'il y eût des chatoiements, un poudrolement d'or jeté aux yeux, il s'inquiétait peu de l'idée exprimée. Mais Banville faisait jaillir le vers tout entier, comme un bijou étincelant, de l'écrin de la rime. Si la rime disait Quinault, la raison devait faire s'épanouir ce mauvais poète à travers deux hémistiches; et si par bonheur Quinault était inattendu, le vers serait excellent.

Le poète, vêtu d'un maillot multicolore, dansait sur la corde raide de sa pensée très tenue; la rime était son balancier; c'était d'après elle qu'il fallait se guider et suivre toutes ses impulsions. Le beau était de les prévoir; l'artiste se construisait à lui-même de magnifiques bouts-rimés. N'est-ce pas ainsi qu'Albert Dürer jetait au hasard de la plume des points noirs sur le papier, et se proposait de les réunir par un dessin, tout contraint pourtant par la force de l'idée? N'est-ce pas ainsi qu'Auguste Rodin, amoureux de la nature, suit les contours capricieux du bloc de marbre qu'elle a créé? Il y moule sa vision; il la tord, s'il faut la tordre; brise les jambes et les bras, s'ils s'échappent de son cadre vigoureux; et, dans les alignements étranges du marbre blanc, les corps voluptueux s'enlacent avec douleur : la souffrance du rêve enserré par la réalité.

Or, la rime éclatante, qui naît dans le cerveau du poète, qui lui est suggérée par l'infinité des objets qui l'entourent, cette rime qui fuse et parsème le vers de ses globules étoilés de couleur, elle est peut-être moins la fleur de l'imagination que la projection lumineuse des beautés naturelles. Est-ce par une conception de ce genre que Théodore de Banville était arrivé à l'art suprême qui nous donna les *Sonnets des Princesses* et *Les Petites Odes*?

Je ne sais si cet amant outré de la fantaisie aurait voulu le confesser. Mais il prenait plaisir à enchâsser dans le dernier mot de ses vers les nouveautés parisiennes, les découvertes récentes de la science et de l'art, les noms des poètes ses amis, des romanciers ses collaborateurs, la Tour Eiffel entre Graindorge et Armand Silvestre. Sa rime était la prise de possession de la modernité qui venait de naître, du dernier cri de la fashion; souvent aussi une culbute de clown, une pirouette d'Arlequin, le pied de nez légèrement escamoté du gamin de Paris.

Car il y avait dans le poète Théodore de Banville un Pierrot du XIX^e siècle, celui-là même qui écrivait, il y a quelques jours à peine, une délicieuse lettre sur la neige de l'hiver 1890-91. Pierrot enfariné aimait la poudre de neige, la poudre de riz, la poudre de sucre. Ce n'était pas le mélancolique amant de la Lune; mais il eût volontiers paradé, parce que la place Maubert venait d'être détruite, entre la statue d'Etienne Dolet et la nouvelle rue Lagrange. Ce Pierrot était marchand de rimes, et les vendait très mal, ouvrier de vers, et plaçait fort peu ses bijoux ciselés, comme toutes gens de son espèce. Mais il se consolait volontiers, moins par sa gourmandise que par l'indulgence des belles. Il vivait dans un monde extraordinairement fantaisiste où les princesses hébergeaient des gueux de sa façon, où les jolies financières lui entr'ouvraient leurs boudoirs.

Ceci nous amène au *Baiser*, à *Gringoire*, aux *Contes* de Théodore de Banville. Dans *Notre-Dame de Paris* le moyen âge ne l'avait pas tant séduit que le famélique rimeur de ballades, marié par Clopin Trouillemou.

M. Auguste Longnon a retrouvé récemment une

lettre de rémission, datée de 1463, qui nous fait assister à la dernière facétie de François Villon. L'ami de la grosse Margot va quérir la repue franche au logis d'un certain Dogis. On dîne entre camarades; puis on rentre par la rue de la Parcheminerie. Là, chemin faisant, les quatre farceurs crachent dans la taverne d'un écrivain public. Les clercs sortent en criant : " Quels sont ces paillards qui viennent cracher ici ? " Il s'ensuit un terrible coup de dague, qui laisse le pauvre écrivain public mort sur la place. Puis François Villon rentre tout seul dans sa chambre, au cloître de Saint-Benoît-le-Bétourné. Voilà qui eût tenté la plume de Théodore de Banville; mais il eût plutôt conduit le poète impénitent, après son aventure, chez la trop cruelle Catherine de Vaucelles, qui, peut-être, ce jour-là, eût pitié de lui; car les femmes ne suivent ni la logique ni la morale de la vie.

Qui ne se souvient du Gringoire affamé et gras que Coquelin nous a montré entre les boucles longues de sa perruque, — du sanglant refrain de la ballade des Pendus :

C'est le verger du roi Louis,

— de la tendre figure de Guillemette la Drapière, qui s'éprend du malheureux colporteur de ballades et le sauve de la potence ?

Ce n'est point différemment que les bourgeoises de ce siècle ouvraient, dans les contes de Banville, les coffre-forts de leurs maris à des poètes long-chevelus, en haillons, que les fées vêtues de brocart venaient envelopper d'un monde de richesses les pauvres buveurs du ciel bleu, que les positives filles

de banquier découvraient de splendides nudités subites aux burineurs de poèmes, en jaquettes rapées, qui n'avaient vu de chair qu'à travers le verre filé des mots.

Théodore de Banville avait affiné le monde imaginaire de Balzac, et les formes diaphanes qui se mouvaient parmi sa prose transparente étaient à la fois irréelles et extraordinairement futures. Il était le visionnaire délicat d'une société idéale, d'une cité bâtie dans les nuages, fondée pour les poètes. Et on ressentait une impression très pénétrante d'anachronisme voulu en reconnaissant le mot lancé hier sur le boulevard dans un conte qui semblait, à la fois, plus vieux et plus jeune que nous tous.

Hélas, le maître ouvrier s'est abattu hier soir, l'outil à la main. Il venait de ciseler ses derniers vers — une ode sur la pluie, toute vivante, toute pénétrante de fraîcheur, diaprée des derniers tons de cette fin d'hiver, et que les lecteurs de demain murmureront avec un sourire mélancolique. On dirait que la mort a exaucé le dernier vœu du maître; il a expiré au milieu de ses rimes chéries; et sans doute, pendant sa courte agonie, elles bourdonnaient encore à ses oreilles.

(*L'Événement* 15 mars 1891).

On peut donc mourir presque de faim à Paris ? — Il paraît. — On peut avoir du talent, publier des livres, et loger sous une branche ? — Il paraît. — On peut avoir mieux que du talent — du génie, être un des premiers poètes français, écrire des poèmes que les étrangers font somptueusement relier et qui sont l'ornement de leurs bibliothèques, — et dîner d'une absinthe ? — Il paraît. — On peut, dans un siècle où les lettres battent monnaie, ne trouver ni maison, ni quelquefois de vêtements, ni médecins, ni bonnes âmes qu'à l'hôpital ? — Il paraît.

Paul Verlaine

On peut donc mourir presque de faim à Paris ? — Il paraît. — On peut avoir du talent, publier des livres, et loger sous une branche ? — Il paraît. — On peut avoir mieux que du talent — du génie, être un des premiers poètes français, écrire des poèmes que les étrangers font somptueusement relier et qui sont l'ornement de leurs bibliothèques, — et dîner d'une absinthe ? — Il paraît. — On peut, dans un siècle où les lettres battent monnaie, ne trouver ni maison, ni quelquefois de vêtements, ni médecins, ni bonnes âmes qu'à l'hôpital ? — Il paraît.

Alors, excellentes gens du xix^e siècle, ramenez-nous, je vous prie, au moyen âge. Il était meilleur que votre temps. Il ne connaissait pas le cant, ni la fierté bourgeoise des gens qui écrivent. Les poètes étaient des oiseaux chanteurs à gages et ils avaient le droit de ne pas gagner d'argent. On leur passait

bien des petites choses. Le roi, et d'autres, presque aussi puissants, leur pardonnaient des écarts de chair, depuis le coup de dague jusqu'à la main furtivement plongée dans un coffre d'écus. Certes, les hommes de lettres n'étaient point syndiqués. Il n'y avait même pas de liberté pour les lettres; pas plus la liberté d'association que les autres. Peut-on hésiter entre la vie sûre, mais dépendante, et entre la liberté personnelle si absolue qu'elle nous permet de vous crever l'estomac de misère ?

Non, il ne faut pas hésiter. C'est le poète qui le chante, à travers sa misérable chambre d'hôtel, à travers les salles silencieuses des hospices amis, à travers les rues noires de la rive gauche, à travers les porches des cathédrales :

*Puis d'un gîte où l'on est qu'importe le portail ?
J'y suis, j'y vis. " Non, j'y végète ", on rectifie ;
On se trompe. J'y vis dans le strict de la vie.
Le pain qu'il faut, pas trop de vin, et mieux couché.*

Dans ces gîtes qui ont des portails si divers, le pauvre poète a trouvé le Bonheur — un bonheur nouveau, qu'il exalte dans ses vers, un bonheur d'essence tout à fait supérieure à ceux qu'il avait déjà rencontrés sur sa route, qui a des ailes frémissantes et électriques, qui luit comme un ostensor, qu'il entend parmi le chant grave des cloches, parmi l'harmonie des mélodies psalmodiées, qui vient flôtant vers lui dans les nuages d'encens, dans l'espérance de douces mains posées sur son front, presque palpable, presque sensuel, et qui est une forme par laquelle la divinité se manifeste à lui.

Bon pauvre, ton vêtement est léger.

Comme une brume ;

Oui, mais aussi ton cœur, il est léger

Comme une plume.

Oh ! le misérable corps macéré par tant de privations, tant de maladies, usé par tant d'oubli puisé à des sources épuisantes, et qui va cependant, qui se réjouit d'un bon repas, d'une chambre chaude, d'une couche molle et d'un rayon de soleil sur les toits ! Triste loque de chair tour à tour par soi-même méprisée et choyée, repoussée mais satisfaite, contentée avec parfois que de remords, grognante de faim, renfrognée de froid, meurtrie de la pierre et du bois où il faut s'étendre, béante par d'autres douleurs, ce cœur heureux peut vous supporter gaîment et chanter son bonheur.

En route pour l'entonnoir tragique

Que nul atlas ne cite ou n'indique

Sur la mer des Résignations.

Comme cet abîme est sombre ! On tressaille sur le bord ; il semble que ce soit un cratère éteint, qui a vomí des laves bouillonnantes et passionnées ; la mer les a refroidies, marquant de longues lueurs pâles, comme les lignes argentées des larmes séchées sur une figure douloureuse ; le regard plonge dans cet enfoncement noir où volète parfois un feu follet de soufre ; nul ne sait ce qui s'y passe, et ce cœur obscur encore moins que les autres.

Eclairez ces ténèbres de mort.

C'est votre créature, après tout ;

*L'ignorance invincible l'absout :
Bah ! claire et bonne lui soit la mort !*

Il marche, dans sa simplicité, comme un ancien vêtu d'un manteau troué parmi les gens pratiques et boutiquiers, tâtant le pavé du bout de son bâton, une jambe désespérément roidie, dont les souffrances ne lui tirent pas d'éclats de douleur, comme à Philoctète. Son crâne énorme et chauve comme celui d'Eschyle et de Socrate ; sa figure au nez camard est celle de Silène, et ses yeux relevés aux coins sont pareils aux yeux du dieu Pan. Les sourcils sont héroïquement hérissés au-dessus des prunelles noires qui dardent des feux vivants. Et lorsqu'il parle, il est souvent saisi du tremblement religieux par le démon intérieur qui l'inspire. Comme Socrate, il va entouré de jeunes gens qui sucent le miel de sa parole ; il parle aux pauvres et aux marchands errants des rues ; il aime les simples, et plus, il les connaît, plus il se connaît lui-même.

De sa voix de bonhomme, encore un peu, jadis

il instruit en faisant trouver leur cœur à ceux qui le cherchent, ayant profondément creusé la maxime des temples de Delphes, s'étant découvert, en vérité, dans la poitrine, un être plus mystérieux que Typhon, que la Chimère ou que les Gorgones. Quelquefois ce démon qu'il porte en lui vomit la méchanceté, la passion furieuse, toute l'humanité déchaînée ; quelquefois il l'entraîne vers l'autre extrémité du mystère, vers le Bonheur qui frissonne aux cordes des harpes paradisiaques ; quelquefois il se tait et lui permet.

*Oui, d'être absolument soi-même, absolument !
D'être un brave homme épris de vivre, et réclamant
Sa place à toi, juste Soleil de tout le monde.*

Il faut la lui faire, cette place. Et d'abord, qu'elle soit intellectuelle : ici la poésie passe avant la vie. Il ne faut plus le confondre avec l'école alexandrine et obscure qu'on s'est plu à lui attribuer :

*L'art, tout d'abord doit être et paraître sincère.
Et clair, absolument : c'est la loi nécessaire
Et dure, n'est-ce pas, les jeunes, mais la loi ;
Car le public, non le premier venu, mais moi,
Mais mes pairs et moi, par exemple, vieux complices,
Nous, promoteurs de vos, de nos pauvres malices,
Nous autres qu'au besoin vous sauriez bien chercher,
Le vrai, le seul Public qu'il faille raccrocher,
Le Public, pour user de ce mot ridicule,
Dorénavant, il bat en retraite et recule
Devant nos trucs un peu trop niais à'aujourd'hui,
Tordu par le fou rire ou navré par l'ennui.
L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même ;
Et qui m'aime me suive, et qui me suit, qu'il m'aime,
Et si personne n'aime ou ne suit, allons seul,
Mais traditionnel et soyons notre aïeul !*

Les vrais poètes ne sont ni théoriciens, ni grammairiens. Ils s'écoutent vivre, et ils chantent ce qu'ils ont entendu, sans qu'ils aient besoin d'affubler la vie d'oripeaux décrochés à l'étalage du XII^e ou du XIII^e siècle, experts à rendre neufs les mots par leur assemblage. Ils ont dans le cerveau un petit pot à couleur où ils savent très bien tremper leur pinceau, si besoin est. Ils ne crochètent pas les serrures des

choses pour en faire jaillir les symboles. Car les choses n'ont pas à être toujours des symboles. Ce sont souvent de pauvres choses muettes, auxquelles on ne doit pas faire parler un langage faux. Mais Paul Verlaine, quel symbole pour la dureté de l'égoïsme contemporain !

Gloire au poète pur, en ces jours de monocles !

Oui, disons sa gloire bien haut, qu'elle resplendisse dans la brume grise ou sa vie s'est noyée, qu'on lui fasse sa place au soleil, qu'on lui paye une pension pour le grand nom littéraire qu'il donne à la France; nous pouvons le condamner à être nourri, le reste de ses jours, au Prytanée.

Mais y a-t-il un Prytanée pour les artistes qui ont bien mérité de la patrie ? Dans quel siècle sommes-nous ? — Au xix^e siècle. — Ah oui ! dans ce siècle qui commence par Gilbert allant à l'hôpital pour y mourir, et qui finit par Verlaine retournant à l'hôpital pour y vivre.

(*L'Événement*, 5 avril 1891).

Barnum

Les affiches s'effiloquent misérablement sur les murs, les presses gémissent, les gongs pleurent, les cirques s'arrêtent, les musées d'exhibitions se ferment en signe de deuil, et tous les monstres de l'Ancien et du Nouveau-Monde élèvent un hurlement général de lamentation. Peut-être que des clowns effarés et falots, des réclamiers débutants, des échetiers aux abois, des reporters de humbugs ou de canards, des montreurs d'entresorts dans la débîne, des directeurs de phénomènes quels qu'ils soient, ont cru voir passer dans la dernière nuit, fendant l'air de l'Atlantique, un mystérieux paillasse ailé qui soufflait dans un cuivre monstrueux l'appel de la fin du siècle :
" Le grand Barnum est mort ! "

Et le journalisme, et les théâtres, et la publicité industrielle, et maintenant la publicité politique, artistique et littéraire, répètent avec un tressaillement uniforme : " Le grand Barnum est mort ! "

Dix ans avant l'ère fatidique du xx^e siècle, celui qui donna une si singulière poussée à la science de la réclame vient de s'éteindre dans sa propriété de Bridgeport (Connect. U. S.) Il a eu la carrière mouvementée de tous les Américains qui "arrivent" dans une branche quelconque de l'activité humaine. Phineas Taylor Barnum a été saltimbanque, directeur de manufacture, banqueroutier, maire, candidat au Congrès, hommes de lettres et propriétaire de cirque. En Amérique, on passe des travaux manuels aux exercices intellectuels avec une surprenante facilité. Mark Twain a été successivement pilote sur le Mississippi, secrétaire du gouverneur de Nevada, mineur, ouvrier compositeur, rédacteur de journal, reporter aux Iles Sandwich; il est maintenant un des premiers hommes de lettres aux Etats-Unis et il possède un merveilleux hôtel à Hartford (Connect. U. S.). Il a toujours eu du respect pour Barnum. Il a fait lui-même de la réclame à Barnum — avec un surprenant sang-froid — dans une de ses nouvelles : *Le Vol de l'Eléphant Blanc*.

C'est un simple récit destiné à glorifier les exploits de la police de New-York. Le roi de Siam confie à un homme naïf un cadeau royal pour une tête couronnée : son éléphant blanc. A peine sur le sol américain, voilà que l'éléphant blanc est volé.

Après les formalités d'usage — interrogatoire sur la profession, l'âge, les parents, la nourriture, les habitudes de l'objet soustrait — le chef de la police prévient, dans le plus grand secret, les reporters de journaux et les agents de la Sûreté. L'affaire est diplomatique et il importe d'user de la plus extrême discrétion. Aussi le chef de la police s'empresse-t-il de lancer des télégrammes sur tous les points des

Etats-Unis. Il publie de mystérieuses annonces, destinées aux criminels seuls, opère des déductions logiques, fait des analyses subtiles.

Cependant, l'éléphant ravage les Etats, renverse les forêts, détruit les récoltes, ruine les villages, écrase les chemins de fer, coupe les fils du télégraphe. Impossible de savoir où il est. On le signale partout à la fois. Le chef de la police, toujours flegmatique, déclare qu'il est sur la trace de l'objet dérobé.

C'est maintenant que Barnum apparaît. — L'ingénieux Barnum a constaté que l'éléphant parcourt tous les Etats. Aussitôt l'idée de l'éléphant-affiche surgit dans son esprit. Il télégraphie au chef de la police pour louer l'éléphant. — " Il est malin, pense le policier — mais je le tiens ". — Et il répond à Barnum : " Accepté ".

Quelques heures après, l'éléphant est signalé de nouveau. Il est couvert d'affiches de toutes les dimensions et de toutes les couleurs. Barnum a roulé les agents; mais l'éléphant les roule encore bien mieux. Grâce à une odeur extraordinaire qui se répand à travers le bureau de police, on finit par trouver l'Eléphant Blanc mort dans le sous-sol. L'agent d'élite qui le découvre touche une énorme récompense, et les dommages-intérêts aux propriétaires des récoltes dévastées sont colossaux. Mais la police a fait son devoir.

Il y a quelque rapport entre le génie de Mark Twain et le génie de Barnum. Ils ont exploité tous les deux la bêtise humaine. Ils ont même choisi tous les deux un éléphant blanc à cet effet. Mais le premier en a fait un sujet d'humour et le second un sujet d'exhibition. En 1881, Barnum avait acheté 50.000 francs l'éléphant national de l'Angleterre,

Jumbo, et l'avait réellement promené par les Etats-Unis. Les recettes dépassèrent quatre millions.

Ce qui n'exclut pas un sens humoristique très profond chez Barnum lui-même. On cite de lui cette pensée : " Les hommes aiment qu'on les excite à croire pendant un instant des choses qu'ils savent parfaitement fausses. Je suis là pour cela ". Il avait écrit un livre qui s'appelle les Humbugs du monde. Il était tout à fait conscient de son œuvre et il n'a pas travaillé en aveugle.

Et, d'autre part, chez Mark Twain, il y a un sens de la réclame presque aussi développé. Dans son dernier livre, il a imaginé un Yankee transporté à la cour du roi Arthur, et qui civilise le monde de la Table Ronde au xvi^e siècle. Ce Yankee oblige aussitôt les chevaliers errants à renoncer à leurs armoiries et à leurs devises. Il fait peindre sur leurs boucliers des emblèmes industriels et des légendes pratiques : " Le meilleur des savons, c'est Pear's Soap ". Au moins les chevaliers errants serviront à quelque chose.

La réclame ! Un mot magique, le *Sésame ouvre-toi* des caves de trésors modernes ! Le veau d'or, que nous adorons tous à genoux — qui est debout depuis le temps d'Alcibiade, et encore plus anciennement, sans doute mais qui a joliment grandi ! Il est loisible de perdre son temps à la réclame, — elle rapporte davantage. Plutôt *l'éreintement* que pas de réclame. La poussée de feuilles colorées sur les murs est déjà une récolte. On peut manger sans crainte ce blé en herbe : c'est même ainsi qu'il profite le plus. Mangez donc votre affiche symboliste, et hâtez-vous, avant que le papier soit fané. Mangez votre affiche antisémite, elle se recroqueville déjà.

Mangez l'affiche de l'alliance franco-russe, et mangez-la bien, pendant qu'elle nourrit encore son homme. Mangez les affiches de Paul Déroulède, mangez-les en herbe, car elles ne rapporteront jamais. O troupeaux de la réclame, abattez-vous sur les murailles; paisez rapidement les papiers anti-portugais, les feuilles de dénonciation rouges qui ondulent sur les boulevards, mangez vite, mangez bien, engraissez-vous — car l'heure approche — le grand Barnum est mort !

Ce sont des temps nouveaux qui arrivent, comme au jour où les matelots errants sur les mers entendirent la triste lamentation des nymphes dans les bois et des faunes sur les montagnes : le grand Pan est mort ! La civilisation puffiste va s'écrouler dans la mine paisiblement creusée des travailleurs silencieux. Il n'y aura plus de foi aux mystères, mais de la foi aux réalités. La réclame, elle aussi, était une sorte de mystère; elle attirait les esprits par suggestion, elle les énervait, elle les obsédait; elle était un refrain tourmentant de la couleur et des lettres d'imprimerie qui hantait les yeux. Elle abêtissait par la coutume, comme l'automate de Pascal qui s'acoquine à la foi en priant toujours. Elle était dissimulée sous toutes les actions, politiques ou littéraires, parce qu'elle était toute-puissante et sacrée, présente aux cœurs, présente aux yeux, la déesse Réclame d'un siècle où les foules luttent si tumultueusement pour se pousser aux places qu'il faut agiter un pavillon en l'air, fût-il taillé dans votre peau. Mais entendez-vous ? le temps des mots colorés et vides, des lettres de six pieds qui ne signifient rien, des vers de vingt-cinq pieds dont le sens chancelle, ce temps de réclame est condamné : le grand Barnum est mort !

Nous avons vu travailler le Congrès du quatrième état, dont les armées noires se lèvent à l'horizon. Ils sont affranchis de la religion du siècle; ils ne se prosternent plus devant la déesse Réclame. On peut les craindre, on peut réprocher leur politique, on peut avoir la terreur de l'inconnu; mais il faut reconnaître qu'ils n'ont été ni anarchistes bruyants, ni agitateurs de violence, ni prêcheurs d'un nihilisme féroce; ils n'ont pas secoué de drapeaux, ils ont étudié des questions pratiques. Pour eux, le grand Barnum était déjà mort.

(*L'Événement*, 12 avril 1891).

Rabelais

Voici qu'on nous donne un nouveau Rabelais. Il y a longtemps que les amis de Pantagruel avaient entrevu de la diplomatie dans la boîte de Silène. On avait à peine besoin des documents d'archives pour montrer que l'ami des d'Estissac et des du Bellay, puisqu'il était allé en Italie, y avait joué un rôle diplomatique. Mais on n'osait pas le dire. La boîte de Silène était trop bien fermée. M. Arthur Heulhard vient d'en faire jaillir cette figure de Rabelais voyageur et diplomate que nous attendions tous.

Ah ! qu'il est bien l'homme de la Renaissance — mais de la Renaissance douce, tempérée — qui ne parle pas le jargon latin de l'écolier limousin, ni l'idiome franco-hellène de Ronsard, qui ne se rue pas à la Réforme avec Luther, qui ne réduit pas le dogme en formule avec Calvin !

Dès sa première jeunesse, il fut protégé par les

d'Estissac; car il était compagnon d'enfance de Geoffroy d'Estissac, né en 1495 — et sans doute un peu l'aîné de Jean du Bellay, qui était de 1492. Peut-être que Pierre Maillet, originaire de Chinon, et dont la famille fut transplantée à Fontenay-le-Comte par Philippe de Commines, y amena le jeune Rabelais. Et, vers 1508, il était novice au couvent des Cordeliers à Fontenay.

La ville de Fontenay avait été parmi les premières infestées par les hérésies nouvelles. Dès le 7 mai 1448, un des moines du couvent de Saint-François, Philippe Bertin, était condamné à être brûlé vif, comme fauteur d'hérésie. Le couvent des Cordeliers était resté dans cette tradition et la Réforme y trouva un centre, et un homme pour la propager. Ce fut Pierre Lamy, correspondant de Budé, cousin ou neveu du sénéchal de Coulonges, résidence des d'Estissac. Autour de lui se groupaient des hommes comme Maillet, André Tiraqueau, Jean Vernon qui avait traduit *Les Guêpes* d'Aristophane, Jean Brissot, etc. La mémoire de Lamy et de Tiraqueau est restée bien vivace dans l'œuvre de Rabelais. Ce séjour aux Cordeliers de Fontenay dut être un de ses meilleurs souvenirs. On y lisait l'édition de Platon de Ficin, les sermons d'Olivier Maillard et de Michel Menot, pleins de satires contre les mœurs du temps, les livres de Budé, les derniers dialogues d'Erasme; on y discutait les idées fécondes de Savonarole, de Pic de la Mirandole; on y apprenait le latin des vrais classiques, l'hébreu et le grec " sans lequel c'est honte qu'on se die sçavant ".

Cette fièvre de science déplut aux autorités. Les moines ne devaient pas étudier. Il ne fallait pas dépasser la matière de bréviaire. Les prieurs de ce

temps, ayant des têtes qui *cardinalisaient* à bouter le nez bien avant dans le verre, disaient qu'un moine studieux était la honte de l'ordre. Ceci est la forme ridicule. On craignait l'affranchissement des esprits : car l'affranchissement des corps le suivait de près. On chantait dans les couvents :

*Monachus in clauſtro
Mon valet ova duo
Sed quando extra
Bene valet triginta*

Pierre Lamy avait quitté le couvent de Fontenay. Il était devenu pourvoyeur de la bibliothèque de Geoffroy d'Estissac, qui venait d'obtenir le siège épiscopal de Maillezais. Rabelais fut presque aussitôt persécuté.

M. Benjamin Fillon, qui a laissé d'importantes notes sur l'Eglise réformée de Fontenay à Clouzot, de Niort, compare ce qui dut se passer à Fontenay aux persécutions subies par François Lambert, en 1523 au couvent des Cordeliers d'Avignon. Voici quelques passages de la lettre de Lambert.

“ ... Pendant mon année de noviciat, on s'efforça de me cacher toutes les pratiques impies qui avaient cours parmi eux, afin que je ne fusse pas amené à renoncer à mon dessein... Une fois mon noviciat terminé, je prononçai mes vœux. J'étais alors âgé de seize ans et quelques mois et je ne savais pas absolument ce que je venais de faire. Bientôt je m'aperçus du contraste qui existait entre la conduite extérieure des Mineurs et leurs mœurs véritables, et plus je me voyais trompé dans mes espérances, plus j'en éprouvais de tristesse... Je ne pouvais plus entrer

en possession de ce repos d'esprit que j'avais si vivement désiré ”.

François Lambert prêche contre le goût des Cordeliers. Alors la tyrannie commence :

“ Les malédictions, les injures, les outrages étaient l'assaisonnement ordinaire de mes repas. Les persécutions des frères Mineurs m'inspirèrent la pensée d'entrer chez les Chartreux, car je craignais de rentrer dans le siècle, de peur d'être en scandale à tous ceux parmi lesquels j'avais prêché la parole du Christ. Je me disais aussi : Si je dois renoncer à annoncer en paix au peuple les oracles de Dieu, je chercherai à l'instruire par mes écrits. Illusion diabolique ! Les autres moines n'auraient pas mieux toléré mes livres que les frères Mineurs ma prédication. Je fus toutefois détourné de mon projet sur les Observantins eux-mêmes, qui me rappelèrent au ministère de la parole. Mais bientôt, avec la prédication, revint la persécution. On m'enleva et l'on mit sous les scellés les livres vraiment évangéliques de Martin Luther, ce théologien très chrétien, que j'avais en ma possession ; on les condamna et on les brûla, sans que le chapitre provincial en eût pris connaissance, et sans qu'il les eût même regardés. Au moins eût-il fallu les lire : mais on se contenta de crier : “ Ils sont hérétiques ! ils sont hérétiques ! ”... Que faire au milieu de tels impies ? Ayant donc reçu des lettres missives pour le général ou vice-général de l'ordre, je passai de France en Allemagne, et c'est dans ce dernier pays que, profitant de l'occasion qui m'était offerte, je dépouillai cette robe de pharisien, sachant qu'être vêtu de telle ou telle couleur ne fait rien pour le christianisme. Mais j'atteste le Seigneur que jamais je ne les eusse

quittés, si en restant au milieu d'eux j'avais pu conserver la liberté de la vérité évangélique, et c'est parce qu'ils ne la supportent nulle part que j'ai dû les abandonner ”.

Il est impossible de n'être pas ému par la simplicité, le calme de cette confession. Les scènes qui se passèrent à Avignon durent troubler aussi la vie intellectuelle de Rabelais à Fontenay-le-Comte. L'homme qui écrivait à Budé en latin et en grec, qui entrait en correspondance avec Erasme, qui admirait l'éducation platonicienne, devait être mis à l'index.

Il le fut en effet. D'abord on le priva de ses livres comme François Lambert. Il les reprit avec une douce obstination. Alors on le jeta au cachot. Le grief principal était qu'il employait le salaire de ses sermons à augmenter sa librairie, au lieu de le faire entrer dans la bourse commune pour défrayer la pitance du couvent. André Tiraqueau fit sortir à grand peine Rabelais de sa prison. Grâce à la protection de son camarade Geoffroy d'Estissac, il put être admis, avec autorisation du pape Clément VII, à l'abbaye des Bénédictins de Maillezais.

On aurait voulu voir M. Heulhard placer les quelques années qui marquèrent la période diplomatique de la vie de Rabelais dans le développement général de cette existence, nous montrer son esprit affranchi et éveillé dans ce milieu du couvent de cordeliers de Fontenay-le-Comte, le suivre à Maillezais, près de Geoffroy d'Estissac, l'accompagnant à Montpellier dans la libre société intellectuelle qu'il s'y constitua — d'où il rapporta quelques-uns de ses meilleurs souvenirs. N'est-ce pas là qu'il avait esquissé, pour la jouer avec ses amis, la moralité

de “ celui qui avait épousé une femme mute ” !
“ *Oncques ne rimes tant*, dit-il, qu’à ce pat linag ”.
Là fut rêvée l’abbaye de Thélème ; là Rabelais comprit la tolérance et la largeur de l’esprit nouveau ; et plus tard, à Lyon, ne vit-il pas Erasme — du moins il lui écrivit — et les amis d’Erasme avec Froeben de Bâle — et n’eût-il pas l’idée de répandre des idées saines et nouvelles par la littérature de colportage ?

M. Heulhard, dans ses recherches par les archives du midi et les dépôts de documents italiens, nous a reconstitué la figure de Rabelais, secrétaire de du Bellay. Nous aurions aimé à nous représenter la naissance de cette amitié — les liens d’intelligence et de camaraderie qui unissaient Rabelais aux frères du Bellay et à d’Estissac, les raisons profondes qui firent accepter à Rabelais une position peu indépendante. Dans ce xvi^e siècle les gens de lettres en étaient encore à une décente mendicité. La correspondance d’Erasme est pleine de demandes d’argent. Parmi les quelques lettres de Rabelais on en trouve une de ce genre. Peut-être est-ce là le véritable motif des voyages en Italie, plutôt qu’un sens bien personnel des intrigues d’une diplomatie cauteleuse ?

Rabelais avait besoin d’argent, — faute d’argent, c’est douleur non pareille ; — et puis, il y avait des coteaux de vignobles le long du Tibre, que du Bellay avait achetés, et on risquait de trouver de belles ruines, d’élégantes statues ; il y avait l’Italie qui l’attirait depuis si longtemps ! Dès la première signature qu’on a conservée de lui, on peut apprécier la distance qui sépare l’homme de ses contemporains. Au début du xvi^e siècle, l’écriture gothique règne encore en France, avec ses lettres contournées,

anguleuses, pénibles, obscures. Parmi ces écritures encore empestées de logique éclate le manuscrit de Rabelais aux grandes majuscules frêles et gracieuses, petit, rond, bref, clair — une écriture italienne — presque en avance d'un demi-siècle. Rabelais est tout entier dans ces quelques lignes jetées sur un Hippocrate de la Bibliothèque Nationale : *Francisci Rabelesi medici kai tòn autou philôn*.

C'est un esprit limpide et classique qui a pris possession du livre — et il le partage avec ses amis.

Que l'éducation intellectuelle de Rabelais fût terminée en 1532, c'est ce dont on ne peut douter, si on lit la lettre qu'il adressa à Erasme de Lyon, en décembre 1532, où il nomma Erasme *pater humanissime*, où il lui dit que s'il l'osait, il l'appellerait à la fois "son père et sa mère". C'est alors — sans aucun doute — que Rabelais se pénétra de la nécessité de répandre des idées. Erasme était trop savant, trop littéraire. La masse populaire n'avait pas accès à ses livres. Ils eussent gagné à être écrits dans une langue vivante — en hollandais — même pour être traduits en français — ; mais Erasme s'obstinait dans la forme déjà morte du latin. Rabelais eut l'intuition du livre populaire, d'une sorte de presse, au moins annuelle : il fit des almanachs et des pronostications, — un genre qui, depuis les dernières années du x^v^e siècle, où Jean Molinet s'y était essayé, réussissait fort bien auprès du public. Plus : il comprit la portée du passe-partout populaire ; il eut le même sentiment que Shakespeare, il fit soutenir des idées originales par des ponts-neufs ; il écartela des chansons, des contes, les réduisit à sa forme, sans briser le cadre ; et cette marche de son intelligence se fit tout entière en France.

Il était de Chinon ; il avait passé sa jeunesse dans la Vendée et dans le Poitou — à Fontenay, à Maillezais, à Saint-Maixent, où il recueillit les dernières traditions orales sur François Villon ; puis il avait vu Montpellier ; à Lyon, il avait reçu les fécondations de tout ce qui arrivait par la frontière ; il ne lui manquait plus que Metz pour tenir en main tous les éléments de son œuvre ; et il est certain qu'il connaissait déjà Metz avant 1542, lorsqu'il dut s'y réfugier après le supplice d'Etienne Dolet. La langue qu'il parle est la bonne langue du Maine et de la Sarthe, où les paysans ont encore à la bouche les *fouaces* et les *cervelas farfelus* ; mais elle est mêlée de la langue des autres provinces de la France, afin que son livre fait pour le peuple éclairé soit vraiment l'expression du peuple.

Il importe moins de savoir si Rabelais a aidé du Bellay à soutenir devant le Saint-Siège l'affaire du divorce, en 1534, lui a conseillé de proposer des concessions en faveur d'Henry VIII, que d'analyser la genèse de son esprit avec des documents nouveaux. L'homme qui a servi quatre fois en Italie sous les du Bellay a eu une correspondance volumineuse. L'ami de Geoffroy d'Estissac, d'André Tiraqueau, de Pierre Lamy, de Budé, le correspondant d'Erasme, le confident de Calvin pour une certaine période, a échangé avec eux de nombreuses lettres. C'est dans les chartiers de province, parmi les familles qui ont hérité, qu'il faut chercher. Peut-être alors que les papiers de Langey du Bellay révéleront complètement l'histoire du pauvre petit Théodule, ce fils de Rabelais mort à un âge bien tendre. Peut-être qu'on verra se développer le personnage littéraire tout entier, avec la logique de

ses idées. M. Heulhard vient de faire revivre une curiosité — Rabelais diplomate ; — il faut maintenant qu'il agrandisse le tableau. Ce qui nous intéresse dans Rabelais, c'est le porte parole de la renaissance, c'est le précurseur de la liberté et de l'éducation modernes.

(*L'Événement*, 22 avril 1891).

Catulle Mendès

Figurez-vous qu'il naquit un jour à Bordeaux un enfant blond dont le berceau fut entouré par des dieux, des génies et des fées de tous les pays et de tous les temps. Les anges qui descendaient et remontaient du buisson flamboyant du Sinaï jusqu'au sombre Schéol y vinrent, et les nymphes de l'archipel Hellène, et toutes les Vénus et tous les Cupidons que le poète de Vérone invoqua pour le moineau de Lesbie, et portant des vases de nard, les bienheureuses des vitraux et des peintres, et, lui-même, le doux Emmanuel des légendes, et les Kobolds roux, forgerons d'épées scandinaves et allemandes, et des Roussalkas pâles de l'Ukraine et de farouches idoles du pôle, en bois troué, dans une gangue de glace et les divs ailés de la Perse et des mondaines en robes de brocart, Parisiennes à l'air vénitien et de pauvres petites fées vêtues, comme des fillettes errantes, de haillons rapiécés.

Il y avait, dans cette chambre du nouveau-né où reposait sa mère d'une beauté miraculeuse, où son père, qui s'appelait Tibulle, croyait respirer un parfum de poésie, une foule si pressée de divinités et de belles dames, que l'enfant ne savait vers laquelle se tourner.

Tandis que sa mère sommeillait, les dieux, les déesses, les génies et les fées s'approchèrent par ordre de préséance.

L'ange émané du buisson ardent allongea son épée crépitante sur le berceau et dit.

“ Tu auras l'ardeur sacrée des combats héroïques, et le souffle divin qui vient du Très-haut, et la subtile logique de ceux qui ont disputé sur le Talmud ”.

La nymphe humide, sortie de la grotte rousse d'une île située entre Cythère et Lesbos, étendit sur l'enfant son bras pâle et sourit :

“ Tu auras dans l'esprit, dit-elle, la souplesse de nos corps, et leur art, et leur amour, et le vers saphique ne te seras point inconnu.

Les Vénus et les Cupidons, qui ont pleuré le moineau de Clodia, vinrent en foule autour du berceau.

“ Tu auras, dirent-elles, la grâce, la tendresse, la douceur et la joliesse, tu auras dirent-ils, des ailes charmantes pour voler de la grâce à la tendresse, de la joliesse à la douceur.

Et les Vénus et les Cupidons lui prédirent qu'il écrirait des vers en langue italote, et même une œuvre *oratione solutâ* qu'il nommerait *Marozia*.

L'Emmanuel, au visage pâle, à la barbe blonde, aux doux yeux bleus, regarda l'enfant et dit :

Tu me ressembleras.

La Magdaléenne le prit de ses petites mains. Et elle le parfuma avec du nard. Et depuis l'enfant aima les parfums à la folie, l'encens des cassolettes rousses, et l'odeur des flacons versés sur les cheveux.

Les Kobolds difformes dansèrent autour du lit mignon, et on entendit sonner l'airain et le fer. L'enfant eut peur ; puis il lui sembla que le vent chantait et que la mer se lamentait. Alors, il écouta en silence.

Les Kobolds récitèrent ces paroles :

“ Tu connaîtras le Graal, et le Chevalier au Cygne, et Siegfried, et l'Anneau mystérieux, et Parsifal, et la reine Gudrun. Et tu seras l'apôtre du grand Richard Wagner, et tu confesseras son nom par un livre ”.

Les Roussalkas pâles de l'Ukraine eurent un mystérieux sourire et chantèrent :

“ Nous te donnons la passion des steppes sauvages et des épopées féroces ; tu écriras le drame des Mères Ennemies ”.

Les idoles farouches du pôle firent craquer leur enveloppe de glace et hurlèrent des mots barbares tels que *Agnar* et *Snorro* ; et soufflèrent au cœur de l'enfant le furieux amour du soleil sanglant de minuit.

Les divs annoncèrent obscurément que cet enfant chanterait les héros de la Perse avec des paroles imprimées sur le papier ou proférées par des bouches.

Les personnes vêtues de brocart minaudèrent, firent des agaceries, dirent peu de chose en personnes timides qu'elles étaient ; Colette se trompa et donna à l'enfant le nom de Valentin.

Et puis toute la chambre fut pleine soudain par les petites mendiante qui y étaient accourues, et

qui embrassèrent l'enfant à pleine bouche sur les mains et sur les joues.

“ Car il sera bon, disaient-elles, et il nous aimera, nous qui sommes les petites gens, et il décrochera du ciel pour nous consoler toutes les étoiles et les plus beaux anges d'amour ”.

Sur quoi tout ce monde fantastique tressaillit et disparut. Un homme venait d'entrer, dont le visage divin rayonnait. Il avait le front élevé, l'œil lumineux ; et il semblait vieux déjà, ayant toute sa barbe blanche. Comme il aimait les enfants, il berça le berceau ; et voilà pourquoi parmi tant de poèmes, de drames, de contes et de romans, Catulle Mendès se souvient d'avoir été bercé par Victor Hugo, dans un temps où la légende du Parnasse ne frémissait pas encore sur les lèvres.

(*Revue Illustrée*, décembre 1891).

François Villon²

Son œuvre est la plus étrange qu'on puisse lire. Alors qu'on croit l'entendre le mieux, il est sûr qu'on ne la comprend pas. Il déclare servir la grosse Margot *de bon haict* et probablement la grosse Margot était une enseigne de cabaret. Le cri effroyable de la misère humaine : " Vente, grêle, gèle, j'ai mon pain cuit ! " a été poussé, entre deux chopines de vin d'Aulnis, devant une planche peinte, à l'entrée de l'hôtel où René de Montigny allait rosser le guet. La ballade des dames du temps jadis n'est peut-être pas plus sérieuse ; en tous cas, il l'a chargée par deux fois, et sur le dos d'Eustache Deschamps, " en vieil françois ". L'excellent huissier d'armes du roi Charles VI, maître d'hôtel du duc d'Orléans avait écrit :

Prince, ou est or Oliviers et Rolans

Alexandre, Charles li conquerans

Artus, Cesar, Edouard d'Angleterre...

Villon continue goguenard :

*Hélas et bon roy d'Espagne
Duquel je ne scay pas le nom !*

S'il se dit chevalier, à hucque de soie, il crie la faim dans le grenier, à Saint-Benoît le Bétourné, tandis que la cloche de Sorbonne fait trembler ses toiles d'araignée. S'il pleure la misère à Noël morte saison, où les loups se vivent de vent, il vient de voler avec Colin de Cayeux cinq cents écus d'or au collège de Navarre. " Je riz en pleurs " dit-il dans la ballade Villon, et peut-être force-t-il le rire d'une séance à la Pomme de Pin ; après quoi il se sent chevalier de la pince et du croc.

Au milieu de ces incertitudes, il y a, dans l'œuvre, des trous noirs ou sanglants. Son père adoptif, Guillaume de Villon, était un commensal de Jacques Séguin, prieur de Saint-Martin-des-Champs. Il y rencontrait à dîner d'excellents procureurs au Châtelet, Rapine, Bosco, Crochetel, Douxsire et le terrible lieutenant criminel Jean Truquan. C'est dans ce monde que François Villon dût être élevé. Mais Jean le Cornu devient prieur à la place de Jacques Séguin ; et Villon lui lègue sa maison, une habitation sinistre, avec un crochet de supplices sur la porte. A celui qui y demeurera :

Sanglante nuit et bas chevet !

Quelle est la bande qui met bas les lits et saigne les gens à la brune ? L'horreur s'accroît dans le jargon. Il y a des mots qu'on ignore et qui terrifient. On y entend le grincement du gibet, le vol des cor-

beaux et la langue que le vent parle aux cordes. On voit amener sur les carreaux du Châtelet les tréteaux, les coins, les linges et la corne pour faire boire. De cette nuit de crime jaillissent René de Montigny qui “jargonne le tremple” et Colin de Cayeux qui “babigne devant la roue”. Des malfaiteurs sans nom y passent, le poing coupé, les oreilles rasées. Les *coffres massis* et les *arches* joyeuses bâillent dans l'ombre :

L'ung leur faict paour, l'autre joye et liesse.

Car dans les *coffres* on aura les ceps aux pieds, les grevillons aux mains ; peut-être qu'aux *arches* il ne faudra qu'aller chercher *eau, pain et fromage*, et voire... et voire... etc. Entre temps on boit du *gourd piard*, sans doute à l'ostel de la Pomme-de-Pin qui devait être un singulier bouge ; car, dès 1389, Jeannin la Grève, dit Raoullet de Laon, venait y *préparer* des affaires avec ses camarades. Ces affaires consistaient en une douzaine d'écuelles volées à revendre. Mais on sent partout, obscurément, la terreur du bourreau. On voit saillir Montfaucon, la potence, les brodequins, la poire d'angoisse, la chaudière à bouillir, le fer chaud à marquer les lèvres et la joue, d'un mélange horrible et indistinct. Et du milieu de cela, de cette gehenne, de ce brouillard de crimes, retentit un cri perçant ; “Eschec ! eschec pour le verdis !” Fuyons : en route pour la campagne ! — Allons courir les bois ; soyons feuillards — “brouons sur le hault verdis” ; allons boire du soleil et coucher sur les feuilles vertes ; laissons à leur horrible vie les voleurs de la Cité.

Alors on a trouvé le tableau trop noir. Le jargon a paru, sinon une langue de fantaisie, du moins une savante invention d'écoliers lettrés. François Villon avait composé ses ballades pour " le divertissement de son entourage et de la gent basochienne ". C'étaient des gammes de poète comme on en a vues de nos jours. François Villon faisait des " études de mœurs " et les jeunes aristotelisants entonnaient des refrains de jargon dans leurs agapes. De fait, il était permis de le croire. La peinture, étant si sombre, devait être une *charge*. L'homme qui riait en pleurs pouvait bien rire des autres pendus, puisqu'il avait ri de lui-même, Parisien de Pontoise. La belle leçon aux enfants perdus allait comme le reste, aux tavernes et aux filles. Marion l'Idole chantait un bout de Jobelin façonné par un maître ès arts — et aussi cette Isabeau, cause peut-être, de son premier meurtre. Tout n'était que littérature.

Le jargon de Villon, au contraire, n'est que trop sérieux. Il parlait aux *coquillars* ; les coquillars existent. Ils ont même été pris à Dijon en 1455, — juste un an avant le Petit Testament. C'était une triste bande, sans doute née des débris des compagnies d'écorcheurs en Bourgogne. Elle avait un chef, le Roi de la Coquille. Du côté de Dijon, le capitaine s'appelait Dimanche-Le-Loup ; on le nommait Bar-sur-Aube. Dix d'entre eux furent pendus et bouillis sur la place du Morimont. Jehan Rabustel, leur procureur, en nota soixante-dix-sept autres, et avec eux René de Montigny. Colin de Cayeux, lui aussi compagnon de la Coquille, avait pour nom de guerre Colin de l'Ecaille.

La bande était fort divisée, au point de vue du travail. Il y avait des crocheteurs, des vendangeurs

qui coupaient les bourses ; d'autres escroquaient au jeu. On jouait aux dés, aux cartes, aux marelles. La *queue de chien* ou la *courroie* étaient fort en vogue ; les bonneteurs y font encore jouer. D'autres les *baladeurs* vendaient des bijoux faux et des pierres sans valeur en pleine campagne ; cela s'appelait *planter* ou *mettre un plant*. Les paysans leur achetaient aussi pour de l'or des chaînes fausses, des *tirasses*. Il y avait les *bretons* qui volaient sur les routes et les *bagisseurs* qui assassinaient. Les élégants étaient *maîtres*, les savants s'appelaient *longs*.

Les coquillars parlaient le même jargon que François Villon. Du reste on y trouve des traces littéraires. La pince monseigneur, c'était le *roi David*. Le nom de David était vieux ; mais cela servait à ouvrir l'arche, ou le coffre. Villon n'a eu garde d'oublier l'équivoque. Il aimait le roi David et déclarait volontiers tenir de lui ses fiefs. Un mot donne le frisson, comme autrefois les Ecorcheurs. Ils avaient juré la mort du procureur Jean Rabustel, et de leur ancien chef qui les avait dénoncés, Bar-sur-Aube.

Mais beaucoup furent saisis dans les villes. On en pendit à Amiens. Il y en eut de bouillis à Lyon. Un d'eux fut jeté dans un puits à Avignon. Jean Rabustel a écrit de sa main en face du nom de René de Montigny : *pris et pendu*. On sait qu'il précéda de peu Colin de Cayeux à Montfaucon. Tous furent saisis de ce " mau hâle qui noircit gens quand ils sont morts ". Villon eut encore le temps de *travailler* avec Colin de la Coquille, Petit-Jean, Dom Nicolas et Guy Tabarie, au collège de Navarre. Puis Colin fut pris à Rueil. La Coquille, sans doute, s'éparpilla. Les quelques chansons que François Villon avait

rimées pour la bande se répandirent et furent copiées. En tout cas, il ne les recommanda pas à son exécuteur testamentaire, Jean de Calais. Et peut-être qu'alors, la Coquille rompue et dispersée, François Villon put enfin aller *sur le verdis* et qu'il courut au Poitou vivre en campagne, et oublier "les mouches qu'il avait connues en lait" à Paris au pays de Saint-Maixent.

(*L'Echo de Paris*, 28 mai 1891).

Les coquillars appellent le jour *la torture* ; et inversement la question, c'est *le jour*. On ne sortait les prisonniers à la lumière, ils ne voyaient le soleil que sur les carreaux, tirés aux cordes entre les tréteaux, étouffant d'eau froide, tandis que leurs articulations craquaient.

Pour la vie commune, les coquillards fréquentaient la maison des fillettes, à Dijon. Même ils y logeaient. Ils partaient à cheval, la *tasse* vide, et la rapportaient garnie d'or ; mais c'était souvent Colette ou Marion qui la remplissaient. Ils étaient maquignons aussi, et voleurs de chevaux, battant l'estrade de Toul à Salin, et de Langres à Auxonne, trafiquant sur leur route de tout de qui leur tombait sous la main. Leur société était liée par de terribles serments ; le dénonciateur était puni de mort. L'hiver de 1455, ils devaient attaquer la ville de Dijon et la mettre à sac, peut-être la rançonner, *l'appâter*.

Essai sur le Parapluie

*Ces quelques lignes sont détachées du
carnet intime de mon ami C. L.*

J'avais un parapluie, la mort me l'a ôté. Elle l'a emporté au début de sa carrière ; il était jeune encore, et sans doute un jour il eut ouvert son aile pour s'envoler sur les grandes cîmes ; un coup de vent l'a brisé ; il n'est plus. Je me sens attiré par une certaine commisération vers les parapluies ; je les ai beaucoup aimés, et j'ai encore pour eux un faible que je crains. Celui-là m'avait séduit par son élégance, sa taille gracieuse, sa mignonne tête d'ivoire ; ses os étaient menus, allongés, sa chair en poulx de soie avait des reflets d'un charme infini, et, quand il s'épanouissait, il planait comme un vrai petit bas bleu à hauteur des fenêtres d'un rez-de-chaussée. Il n'allait pas jusqu'aux nuages ; il fuyait

les ruisseaux ; il avait une affection perverse pour l'humidité, il se laissait suggérer tout ce qu'on voulait, avec un coup de pouce ; ses huit baleines lui permettaient un développement raisonnable.

Je le pleure, car je sentais en lui vraiment l'âme d'un parapluie. Maintenant que sa couverture pend comme une aile blessée, je ne pourrai songer à lui pour de lointains voyages. J'eusse pris plaisir pourtant à lui montrer l'Italie, à lui faire connaître ce qu'un ciel bleu peut avoir de morose pour ceux qui n'y sont point accoutumés, à éprouver par lui des sensations nouvelles. Je le tenais d'une grande dame qui veut bien souvent me donner à dîner ; et je vais essayer de noter pour elle le *snobisme* de ce petit parapluie.

Première méditation. — Il y a ici un cas moral singulier. Je ne sais si ce parapluie appartenait véritablement à la dame qui m'en fit présent. Certaines personnes prennent les parapluies sans y songer. Quel est l'état d'âme de ce pauvre être dépossédé ? — Ne tiez pas : pourquoi les objets n'auraient-ils pas des sentiments confus ? Voici le parapluie, compagnon historique de l'homme et de la femme ; les délicieuses coupelles de terre cuite, balancées au-dessus des figurines de Tarnagra, des statuettes cypriotes ; les grands chapeaux de paille tressée, posés sur le sommet de la tête, comme des ombrelles à manche vivant, et plus tard les dais pourpres et violets, avec leurs étoiles et leurs fleurs d'or et d'argent ; et au loin, vers la Chine et l'Inde, ces dômes de baguettes fines, vertes, serrées, qui s'ouvrent au soleil comme des coupoles ambulantes et bariolées, — autant d'ancêtres, autant de traditions, de mœurs, de senti-

ments que l'obscur courant de l'hérédité a entraînés jusqu'en lui.

Et le milieu ? peut-être l'Angleterre, d'abord, à la fin du siècle dernier, avec ses sensations et délicieusement intimes, *homely*, l'exquise odeur légèrement créosotée qui s'échappe des livres préraphaélites, le parfum du thé, la vision des petites maisons, des petites briques, des petites tables, des petites serviettes, des petites tasses, des petites cuillères et des grands *roastbeefs*, l'air enfumé, les *fellows* d'Oxford, surtout ce charmant Baliol-College ; voilà ce qu'il y a peut-être en lui. Je pense en effet qu'il venait d'Angleterre, et qu'il était de bonne famille : (C'est moi qui ai introduit chez cette grande dame — et ses invités m'en sont reconnaissants — les chemises teintes, à manchettes, à col et à plastron parfaitement blancs ; la mode est anglaise, et les chemises m'arrivent préparées par le *Steam-boat*).

Ainsi l'hérédité, le milieu, l'état d'âme, je pouvais tout analyser, tout reconstituer. (Je me suis rappelé fort à propos comment il faut mélanger mes extraits de Taine et de Stendhal. Quand j'en serai à la passion, j'ajouterai un peu de Spinoza. — Notes de C. L.).

Deuxième méditation. — Il y a de gros rustres de parapluies, à pied de cuivre, à gland de cuir, en coton vert, rouge ou bleu ; il y a de pauvres parapluies troués au coude de leurs baleines, déchirés, à collerette d'étoffe rapée, avec des bouts de tiges noires qui percent ; il y a d'excellents parapluies vêtus d'alpaga, qui sortent du Louvre ou du Bon Marché, peuple nombreux et régulier. Le mien n'était aucun de ceux-là ; et j'attribue son *snobismo*

au sentiment qu'il avait de cette différence, ce qui me permet de formuler une proposition :

Proposition n^o... Le snobisme se développe chez les êtres qui ont reçu, grâce à l'hérédité, des sensations raffinées, dont le milieu est anglais, qui souffrent d'un état d'âme intéressant, et qui ont pour tout ce qui est bas, vil ou terne, un mépris caractérisé.

Troisième méditation. — Les parapluies sont parfois victimes d'étranges perversités. Mon ami C... d'O... racontait un jour devant moi au docteur M... qu'il était possédé de la manie de prendre les parapluies de ses meilleurs amis. Puis — c'est ici que survient l'intérêt de cette psychologie particulière — il allait chez un marchand, faisait dévisser et remplacer la tête du parapluie. Rencontrant quelques jours plus tard l'ami volé, il lui faisait admirer sa nouvelle acquisition, lui en expliquait les qualités, lui en dévoilait les charmes, le lui laissait tâter, caresser, flatter de la main, lui frappait du bout à petits coups sur la jambe, en disant : " N'est-ce pas que ce parapluie est joli ! Je l'ai tout nouvellement acheté. Vous n'auriez pas le goût d'en prendre un pareil. Fi, que le vôtre est donc grossier ! Regardez le mien ; est-il assez gracieux de corps ? Et doux à la main, et léger, et bien fait ".

Cependant que l'ami inquiet, reconnaissant presque son bien, se penchait sur le parapluie de C... d'O..., l'examinait sur toutes les coutures, mais n'osait rien affirmer parce que la tête était changée.

Ceci est un goût raffiné de perversité. Notez qu'il est extérieur à l'être auquel il s'applique, mais qui en souffre. Peut-être que cette mystérieuse dépra-

vation s'introduit ainsi grâce à nous, dans ces âmes baleinées. Les parapluies ne peuvent pas changer de tête, à volonté ; mais ils se retournent. Lorsqu'un parapluie est retourné, vous l'abandonnez ; il ne voulait peut-être que vous quitter. Le boulevard est plein d'anciens parapluies retournés, qui ont eu la baleine faible.

Mon pauvre petit parapluie *snob* frissonnait sous le vent comme une tulipe ; mais il n'a pas été retourné, il s'est brisé...

Quatrième et dernière méditation. — Songez à la complication de ce cœur textile, fait de fils de fer très distingués et de poulx de soie délicat, aux sensations qui l'on fait vibrer, à ses aspirations vers l'au delà ; imaginez qu'il ait la passion de s'analyser, de chercher ses trous, d'examiner ses baleines, de réfléchir aux impressions du soleil et de la pluie. Placez-le maintenant, non plus parmi les classes inférieures de la société, mais dans la sienne même, dans le cortège de parapluies élégants, qui ressemble plutôt à une avenue vivante de morilles multicolores qu'à une bande d'obscurcs cloches à melons : combien son âme, par une infinie nuance, se distingue des autres !

Mais, après qu'il se sera ainsi reconnu, vraiment seul parmi les parapluies, imaginez qu'il rentre plus profondément en lui-même ; qu'il se voit parapluie, comme les autres, qu'il rougisse de sa forme et de son être ; qu'il se demande s'il est vraiment distingué d'être parapluie, quoiqu'il y ait des ombrelles, qu'il n'accepte pas les réponses de son amour-propre, qu'il pense aux palais florentins, aux gondoles de Venise, aux huit ressorts, à tout

ce qui exclut par le luxe intérieur ou extérieur l'usage d'un instrument si misérable ; alors il sentira toutes ses baleines ; alors, il verra que sa pauvre âme a perdu tout son duvet de soie ; alors cette âme de parapluie voudra sortir de ce corps de parapluie, tandis que la pluie elle-même n'aura pas assez de larmes pour sa désolation.

Ainsi, à travers ces quatre méditations, j'ai analysé, l'état d'âme et de *snobisme* du pauvre petit parapluie qui m'avait été donné par une très grande dame, chez laquelle je dîne, et je l'ai amené jusqu'au terme fatal où il a rompu ses baleines.

(*L'Echo de Paris*, 10 mai 1890).

Le Géant Egoïste

par OSCAR WILDE

Tous les après-midi, en revenant de l'école, les enfants avaient coutume d'aller jouer dans le jardin du Géant.

C'était un grand jardin délicieux, avec de l'herbe verte et molle. Ça et là jaillissaient du gazon de belles fleurs pareilles à des étoiles, et il y avait douze pêchers qui, à la saison du printemps s'épanouissaient en délicates corolles de rose et de perle, et portaient des fruits savoureux à l'automne. Les oiseaux perchés sur les arbres chantaient si doucement que les enfants s'arrêtaient de jouer pour les écouter. " Comme nous sommes heureux, ici ! " se criaient-ils l'un à l'autre.

Un jour le Géant revint. Il était allé voir son ami l'Ogre de Cornouailles, et il était resté avec lui pendant sept ans. Lorsque les sept années furent passées,

il eut épuisé tout ce qu'il avait à dire, car sa conversation était limitée, et il résolut de retourner dans son château. En arrivant, il aperçut les enfants qui jouaient dans le jardin.

— “ Que faites-vous là ? ” cria-t-il d'une voix très rude, et les enfants s'enfuirent.

— “ Mon jardin est mon jardin à moi, ” dit le Géant; “ tout le monde peut bien le comprendre, et je ne permettrai d'y jouer à personne qu'à moi ”.

Alors il bâtit un mur élevé tout autour et y mit une planche où il avait écrit :

DÉFENSE D'ENTRER
SOUS PEINE
DE POURSUITES

C'était un Géant très égoïste.

Les pauvres enfants ne savaient plus où jouer. Ils essayèrent de jouer sur la route; mais la route était très poussiéreuse et pleine de cailloux durs, et ils ne l'aimèrent pas. Ils se promenaient autour de la haute muraille, quand la classe était finie, et causaient du beau jardin qu'elle enfermait. “ Comme nous étions heureux, là-bas ! ” se disaient-ils l'un à l'autre.

Puis le Printemps vint, et sur tout le pays il y eut de petites fleurs et de petits oiseaux. Mais dans le jardin du Géant Egoïste régnait encore l'hiver. Les oiseaux ne se souciaient pas d'y chanter, puisque les enfants n'y étaient plus, et les arbres oublièrent de fleurir. Un jour une belle fleur leva la tête au-dessus de l'herbe, mais quand elle vit la planche elle plaignit les enfants si fort qu'elle se reglissa en terre et s'endormit. Les seules gens qui se réjouirent furent la Neige et le Givre. “ Le Printemps a oublié ce

jardin », crièrent-ils, « nous allons y vivre tout le long de l'année ! » La Neige couvrit l'herbe avec son grand manteau blanc, et le Givre peignit tous les arbres couleur d'argent. Puis ils invitèrent le Vent du Nord à demeurer avec eux, et il arriva. Il était emmitoufflé de fourrures, rugissait toute la journée par le jardin et soufflait sur les cheminées, pour les renverser. « Voilà un délicieux séjour », dit-il; « nous allons prier la Grêle de nous rendre visite ». Alors la Grêle arriva. Chaque jour, pendant trois heures, elle trépignait sur le toit du château, jusqu'à ce qu'elle eût brisé presque toutes les ardoises; puis elle se mettait à courir à pleine vitesse autour du jardin. Elle était vêtue de gris et son haleine était semblable à la glace.

— « Je ne puis comprendre qu'Avril tarde si fort à venir ! » dit le Géant Egoïste, tandis qu'assis à sa fenêtre, il examinait son froid jardin blanc; « j'espère que le temps va changer ».

Mais le Printemps ne vint jamais, ni l'Eté. L'Automne donna des fruits d'or à tous les jardins; mais il n'en donna pas au jardin du Géant. « Il est trop égoïste, dit l'Automne ». Ainsi l'Hiver y demeurerait toujours, et le Vent du Nord, et la Grêle, et le Givre, et la Neige dansaient parmi les arbres.

Un matin, comme le Géant était couché tout éveillé dans son lit, il entendit une délicieuse musique. Elle sonna si suave à ses oreilles qu'il pensa que ce devaient être les musiciens du Roi qui passaient. En réalité ce n'était qu'un petit linot qui chantait devant sa fenêtre; mais il y avait si longtemps qu'il n'avait entendu chanter d'oiseau dans son jardin que cette musique lui parut la plus belle du monde. Alors la Grêle s'arrêta de danser au-dessus de sa tête et le

Vent du Nord cessa de rugir et un parfum exquis s'exhala vers lui, par la fenêtre ouverte. " Je crois que le Printemps est enfin venu ", dit le Géant; et il sauta du lit pour regarder.

Et que vit-il ?

Il vit un spectacle très merveilleux. Les enfants s'étaient faufiletés par un petit trou dans le mur, et ils étaient assis sur les branches des arbres. Dans tous les arbres qu'il pouvait voir, il y avait un petit enfant. Et les arbres se réjouissaient tant du retour des enfants, qu'ils s'étaient couverts de fleurs et qu'ils balançaient doucement leurs bras au-dessus de la tête des petits. Les oiseaux voletaient et gazouillaient de délices; les fleurs guettaient à travers l'herbe verte, et riaient. La scène était exquise, mais dans un coin régnait encore l'hiver. C'était le coin le plus éloigné du jardin, et un petit enfant s'y tenait. Il était si mignon qu'il ne pouvait atteindre aux branches de l'arbre; et il tournait autour, en pleurant amèrement. Le pauvre arbre était encore tout couvert de givre et de neige, et le Vent du Nord soufflait et rugissait au-dessus. " Grimpe, petit enfant ", disait l'arbre, en courbant ses branches aussi bas qu'il pouvait, mais l'enfant était trop petit.

Et le cœur du Géant se fondit, pendant qu'il regardait. " Comme j'ai été égoïste ", disait-il. " Je vois maintenant pourquoi le Printemps ne voulait pas revenir. Je vais mettre ce pauvre petit sur la cime de l'arbre; puis je renverserai le mur, et mon jardin servira aux jeux des enfants pour toujours ". Il était vraiment affligé de ce qu'il avait fait.

Alors il descendit tout doucement et ouvrit lentement la porte du perron et sortit dans le jardin. Mais quand les enfants le virent, ils furent si effrayés

qu'ils s'enfuirent tous, et le jardin redevint hiver. Seul, le pauvre petit ne s'enfuit pas; car ses yeux étaient si pleins de larmes qu'il n'avait pas vu venir le Géant. Et le Géant se glissa derrière lui, et le prit tendrement dans sa main et le mit dans l'arbre. Et l'arbre éclata aussitôt en fleurs, et les oiseaux vinrent y chanter, et l'enfant étendit ses deux bras et les jeta au cou du Géant et l'embrassa. Et les autres petits, lorsqu'ils virent que le Géant n'était plus méchant, revinrent en courant, et avec eux le Printemps. "Ce jardin est à vous maintenant, petits enfants", dit le Géant et il prit une grande hache et démolit la muraille. Et les gens qui allaient au marché vers midi aperçurent que le Géant jouait avec les enfants dans le plus beau jardin qu'ils eussent jamais vu.

Tout le long du jour, ils jouèrent, et le soir, ils vinrent dire au revoir au Géant.

— "Mais où est votre petit camarade, dit-il, l'enfant que j'ai mis dans l'arbre?" C'était lui que le Géant aimait le mieux, à cause de son baiser.

— "Nous ne savons pas", répondirent les enfants; "il est parti".

— "Il faut lui dire de ne pas manquer de venir ici demain", dit le Géant. Mais les enfants assurèrent qu'ils ne savaient pas où demeurerait le petit, et qu'ils ne l'avaient jamais vu auparavant, et le Géant fut plein de tristesse.

Toutes les après-midi, quand la classe était passée, les enfants venaient jouer avec le Géant. Mais on ne revit plus le tout petit que le Géant aimait. Le Géant était très bon pour tous les enfants; et cependant il regrettait son premier petit ami et en parlait souvent. "Comme je voudrais le voir!" disait-il.

Des années se passèrent, et le Géant devint très

vieux et très faible. Il ne pouvait plus jouer; il restait assis dans un immense fauteuil, regardait s'amuser les enfants et admirait son jardin. " J'ai beaucoup de belles fleurs, disait-il; mais les plus belles fleurs sont les enfants ".

Un matin d'hiver, il s'était mis devant sa fenêtre en s'habillant. Il ne haïssait plus l'Hiver, sachant bien que ce n'était point autre chose que le Printemps endormi, tandis que les fleurs se reposaient.

Soudain, il se frotta les yeux de surprise et regarda, et regarda. Certes, la vue était miraculeuse. Au coin le plus écarté du jardin, il y avait un arbre tout couvert d'exquises fleurettes blanches. Ses rameaux étaient d'or; des fruits d'argent y pendaient, et au-dessous se tenait le petit enfant que le Géant avait aimé.

Le Géant descendit l'escalier en grande joie et sortit dans le jardin. Il traversa l'herbe en hâte et arriva près de l'enfant. Et lorsqu'il fut arrivé tout près, son visage devint rouge de colère, et il dit : " Qui a osé te blesser ! " Car sur les paumes des mains de l'enfant étaient les marques de deux clous, et les marques de deux clous étaient sur ses pieds.

— " Qui a osé te blesser ? cria le Géant, dis-le moi, et je prendrai mon grand cimeterre pour l'occire ".

— " Garde-t'en, répondit l'enfant, ce sont les blessures de l'Amour ".

— " Qui es-tu ? " dit le Géant; et un étrange respect le saisit, et il s'agenouilla devant le petit enfant.

Et l'enfant sourit au Géant et lui dit :

— " Autrefois tu m'a laissé jouer dans ton jardin;

aujourd'hui tu viendras avec moi dans mon jardin, qui est le Paradis ”.

Et quand les enfants, cette après-midi-là, entrèrent en courant, ils trouvèrent le Géant étendu mort sous l'arbre tout couvert de fleurettes blanches.

OSCAR WILDE.

Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Marcel Schwob.

(L'Echo de Paris, 27 décembre 1891).

Luscignole

Tio tio tio tio tio tio tio tio
Trioto trioto toto brix
Torotorotorotorolililix.

(Les Oiseaux.)

Quand Peïsthetairas et son ami Euelpidès arrivèrent près de l'endroit où demeuraient les Oiseaux, le geai qui les menait tourna son bec vers le ciel, et la corneille que tenait Peïsthetairas lui croassa son chemin. Alors leur apparut la Huppe avec un terrible bec rouge largement ouvert, et sur les rochers volèrent en nuées chorales les chardonnerets et les mésanges, bruants, bouvreuils, linots, fauvettes et loriots, rouges-gorges et pinsons, étourneaux et moineaux; et les piverts hochèrent du bec, l'hirondelle frôla les taillis de sa queue fourchue, et le martin-pêcheur brilla comme un joyau bleu mouillé; les grives, les cailles et les perdrix sortirent du chaume,

et des terres labourées vinrent les francolins et les éperviers descendirent de la montagne. Massés à droite de l'amphithéâtre, ils enflèrent leurs jabots et crièrent guerre aux deux hommes qui avaient pénétré dans leur royaume. Car il ne connaissaient que les oiseliens aux filets traîtres; mais Peïsthetairas et Euelpidès voulaient seulement bâtir une cité aérienne, entre Athènes et les dieux. Et le nuage frémissant d'oiseaux s'apaisa. Il leur plaisait d'habiter Nephe-lococcygie.

Alors on entendit d'un buisson le suave chant d'une flûte. Au fond du bois de sorbiers une flûte vivante et mystérieuse répondit aux Oiseaux.

Et ils se turent pour écouter la voix de Prokné qui flûtait dans les ténèbres. Elle n'était point venue avec eux. Elle lissait ses plumes fauves sous le feuillage. L'ombre et la solitude faisaient ses trilles plus tendres.

— “ Va prendre la rossignole, dirent les Oiseaux à la Huppe, pour que nous chantions avec elle ”.

Et la Huppe appela Prokné. Elle sortit timidement du petit bois. Ce n'était plus une rossignole, car la chanteuse sombre demeure dans la nuit, mais une jeune fille aux ailes fauves, douce, blanche et parée d'or comme les vierges à leurs noces.

C'est ainsi que le prince Frédérick vit paraître Luscignole. Elle avait rossignolé dans le buisson du parc, rossignolé délicieusement et douloureusement; et le Prince criant “ encore, encore ”, elle avait râlé sa mélodie jusqu'à choir, pâmée, sur le gazon fait de fils d'or et de fils de soie mêlés. Et le Prince Frédérick s'approcha de la petite évanouie :

— Mademoiselle ? dit-il.

— “ Elle se leva, elle secoua, ainsi qu'un oiseau, ses

plumes, les fanfreluches de sa robe foraine, se frotta les yeux avec l'air d'une enfant qui s'éveille, se tourna, vit, tout de blanc habillé, et si grand, et si joli, en un habit qui était de l'argent, de la neige et des pierreries couleur de lys, quelqu'un qui était plus charmant que tous les Princes Charmants des contes".

Ah ! combien Prokné fut plus heureuse dans la féerie d'Aristophane que Luscignole dans le poème de Catulle Mendès. Car Prokné vivait près de la Huppe, au fond du taillis ombreux, cachée même aux oiseaux qui l'aimaient; et lorsqu'elle vint devant les hommes, ils lui offrirent de demeurer dans une cité de coucous bâtie sur les nuages et qui n'exista jamais. Ainsi la petite reine païenne Prokné siffla encore longtemps dans sa flûte près de sa Huppe chérie. Mais Luscignole fut la nièce d'un méchant bedeau oiselier qui brûlait les yeux de ses oiseaux pour faire leur chant plus mélancolique. Et elle joua d'abord dans une vieille cathédrale avec un pauvre rossignol aveugle dont l'âme chantante était exquise. Quand le pauvre rossignol mourut, son âme passa dans le sein de la petite, et elle connut sa douleur et elle eut en elle ses chants. Aussitôt elle s'enfuit, terrifiée, de chez le mauvais oiselier qui brûlait les yeux de ses frères oiseaux et de ses sœurs oiselles. Non loin du pays de Bavière, le Prince Frédéric s'extasia de ses roulades et désira la mettre en cage. Pour lui, elle sortit de son buisson, et chanta pour lui dans une grande cage dorée qui se balançait sous les arbres. Puis le méchant oiselier la vola au Prince, la reprit; et, comme ses rossignols étaient morts, et qu'il désirait passionnément leur ramage, il voulut que sa petite fille chantât comme eux. Mais Luscignole était triste de son Prince. Une nuit le méchant

vieil oiselier lui brûla les yeux avec une aiguille rouge passée dans un tuyau de terre blanche; et depuis Luscignole, avec deux taies sur les prunelles, chante près des ruines de la cathédrale incendiée, où sont les cendres des osselets du pauvre rossignol aveugle : car Luscignole l'avait enterré sous la dalle où reposait l'Empereur. Elle est là, petite Antigone rossignolante, triste par l'âme de l'oiseau-fantôme, triste par son âme de fillette aveugle, et elle tient le méchant vieil oiselier par la main.

Ah ! combien Prokné fut plus heureuse dans les bois de sorbiers qui poussent par la campagne grecque ! Je pense qu'elle vécut avec la Huppe jusqu'à la mort du grand Pan. Quand le dieu Pan tomba de son socle, l'âme de la petite reine Prokné descendit aux enfers. Elle trempa son bec dans l'eau du Léthé; elle y baigna ses ailes fauves; Orphée la baisa et elle sortit de chez Perséphone, perchée sur la baguette d'Hermès.

Or, les temps étaient changés; les hommes étaient tristes et malheureux. Le nouveau rossignol vola vers l'Allemagne, et le bedeau de la chapelle de l'Empereur lui brûla les yeux. Et quand Prokné mourut, pour seconde fois son âme s'enfuit dans le cœur de Luscignole.

Telles sont les histoires de Prokné, la petite païenne, et de Luscignole, la petite servante de la chapelle de l'Empereur. La seconde est l'œuvre de Catulle Mendès, un grand poète que j'aime et que j'admire. Il l'a contée en un livre de prose douce et chantante. On y entend à toutes les pages la tendre flûte de Prokné; les phrases du poète rossignolent comme elle. La légende est mélancolique, et je pleure les beaux yeux ronds de Luscignole; mais si

d'aventure, passant par ce bourg d'Allemagne, vous rencontrez près des ruines de la chapelle la petite Antigone qui chante, les prunelles blanches, sachez qu' " elle ne se plaint pas du supplice qu'elle a subi; elle ne regrette ni les ciels, ni les fleurs, ni les passants qu'on voit marcher, résignée, inconsciemment, à l'implacable loi qui impose pour conditions à la parfaite beauté du chant, la douleur, l'ombre, et, au milieu de toute la vie, l'exil " .

(*L'Echo de Paris*, 22 mai 1892).

Blanches-Mains

Le passeur examina curieusement les deux hommes qui marchaient sur le sentier tombant taillé dans la glaise. La terre était sanglante autour, pétrie d'ocre et de fer. Plus loin les vagues avaient déchiqueté la falaise et l'échancrure des baies s'inclinait jusque dans la campagne. On voyait sur la mer l'arc de cercle rouge du couchant. L'un des hommes semblait un vagabond vieux et maniait un gourdin. L'autre avançait d'un pas jeune et sifflait. Ils descendirent à la barre de la rivière, une ligne claire et verte contre laquelle frappait un reflux jaune.

Puis ils embarquèrent, sans parler, dans le bateau plat et le vieux allongea ses jambes. Le passeur les mena obliquement vers le milieu du courant. Les écailles de l'eau se tordaient, rouges et noires, et la rivière s'enroulait aux berges comme un serpent. Tournant vers l'autre bord, ils regardèrent, parmi le

taches sombres et colorées des forêts fluviales et des champs cultivés, un pont pointu de bois qui joignait les rives dans les terres, à l'extrême horizon.

Au dernier coup de gaffe, les deux hommes se levèrent et tendirent chacun leur monnaie. La berge opposée était noire et tapissée de bruyère. Ils montèrent lentement et disparurent derrière la crête. Le passeur réunit ses rames, poussa une pierre sur la chaîne d'amarre, alluma sa pipe et s'assit dans le fond de sa barque en secouant la tête.

— As-tu fini de siffler, bientôt, dit la Pește.

— Je te demanderai la permission, répondit Blanches-Mains.

— Tu siffles, tu siffles; on dirait que ça te plaît de trimarder.

— Peut-être bien.

La Pește s'assit sur un talus.

— Ça suffit, dit-il, je marche plus. Ni de-ci, ni de-là. J'ai les pieds plats et les cheveux creux. Je marche plus, tu entends ?

— Moi, j'ai les pieds nickelés, dit Blanches-Mains. Il appuya son dos contre un bas mur de terre, tira de la poche de sa veste un morceau de saucisson, et se mit à le ronger paisiblement en épluchant la peau avec soin.

La Pește le considéra quelques minutes.

— Et d'abord, d'où qu'elle te vient, cette bidoche ?

— Ça, ma vieille, dit Blanches-Mains, c'est mes oignons. Ça te regarde pas.

— Où que tu l'as dégringolée ?

— Dégringolée ? dit Blanches-Mains. T'es pas solide pour dégringoler ? J'ai pas l'habitude de voler, moi.

— Non, mais tu croûtes bien ce que je te refile.

— C'est un reproche ? dit Blanches-Mains.

Il y eut un silence. La Peste reprit :

— Faut pas que tu croies me gourer, Blanches-Mains. J'ai encore la comprenette nette. T'as eu ta bidoche du gars toquard avec qui que t'as jaqueté dans le bourg.

— Et puis après, dit Blanches-Mains. C'est pas tes oignons.

— Non, mais tu verras une autre fois si je lui filerai la pipe.

— Ben, mon vieux, il te décrochera plutôt le bide. Tu t'es donc pas regardé ? T'as bien cent dix ans passés. T'as plus de chapelure sur le jambonneau. C'est pas pour le plaisir, va, qu'on s'enverrait ta gueule.

— Sûr, il y a des pétrousquins qui dégotent mieux, dit la Peste.

— Et puis, tu sais, continua Blanches-Mains, si tu n'es pas content... on n'est pas marié. Tire de ton côté, moi du mien. D'abord, j'ai pas envie d'être sucré pour toi. Si les Frères Je T'agriche te tombent sus le râbe, je t'enverrai de l'assistance au jetard.

— Oui ? dit La Peste. C'est peut-être moi qui refilais les pièces toquardes chez M. le boulanger ou chez M. le boucher ? C'est moi qui portais les thunes de plomb chez le bistrot pour payer des litres à la coterie ? c'est moi qui ai acheté le plâtre, le gueux de terre, la braise, la cire, les cuillers de fer ?

— Oui ? dit Blanches-Mains. C'est peut-être moi qui ai appris à un vioque comme toi ? C'est moi qui t'ai demandé à refiler les fausses pièces que tu as fondues ? C'est moi qui ai grinchi cent sous pour payer le fournement ? C'est pas la Peste — oh ! non

— qui a gâché le plâtre et battu la moche et chauffé l'étain, et le cuivre, et le papier d'argent, tant que la fenêtre de ma case était rouge la nuit, et que le probloque voulait nous déporter ?

— Tais-toi, cria La Peste, je connais encore la maison de la rue Saint-Denis, où il y avait une affaire si sûre que ton scion est resté tout un soir sur la table.

— Et toi, cria Blanches-Mains, vieux criminel, combien as-tu d'assassinats sur la conscience ?

La Peste marcha vers son compagnon, les mains levées, puis s'arrêta et dit :

— C'est pas la peine. Vas ton chemin, j'irai encore le mien.

Blanches-Mains haussa les épaules, se remit à siffler, et s'enfonça dans un sentier de traverse.

La Peste ramassa son gourdin et suivit la grand-route. La nuit était profonde, et il tâtait les monceaux de pierre avec son bâton.

Et il sentit tout de suite qu'il était très vieux et seul, qu'il n'avait pas mangé, qu'il n'entendrait plus la voix de Blanches-Mains et qu'il ne verrait plus sa figure. Avec son camarade il avait joyeusement fui les gendarmes. Isolé sur la route inconnue, il avait presque regret de la cellule. Il n'y eut pas de lune cette nuit. On touchait aux temps d'hiver. Le sol tintait sous les pas sonores. Le ressac lointain de la mer murmurait. La Peste avait pensé qu'avec son camarade ils feraient le bonneteau dans les villages et qu'ils dormiraient au feu par la saison de pluie, ayant joué avec les rouliers et payé des verres aux maîtres d'auberge. Etant âgé, solitaire, d'aspect terrible, il éprouva tous les souvenirs de détresse.

La route se couvait à un tertre obscur. La Peste s'y laissa tomber, marmotta dans sa barbe et s'endormit.

Le matin enflamma les petits nuages froids du ciel, et le vent de cinq heures fit trembler le vieux fuyard. Il était couché près d'un ancien calvaire en ruines; et, se dressant, il aperçut de l'autre côté des pierres un dormeur. La Peste reconnut Blanches-Mains que le sentier de traverse avait mené dans la nuit au même carrefour. Le feu de l'aurore faisait sa peau plus pâle et ses jeunes lèvres entr'ouvertes étaient comme molles de lait. Le sommeil ayant ôté l'irritation de La Peste, lui avait laissé la tristesse du soir. Un instant il voulut secouer Blanches-Mains et reprendre avec lui la mauvaise vie. Mais il passa la main sur sa tête chauve; Blanches-Mains sommeillait, comme innocent. Il se souvint des prêches qu'on fait aux prisonniers, lorsqu'on leur affirme que les jeunes peuvent se guérir du crime, crut que le calvaire de ce village n'était point là sans office, imagina qu'il savait de quel côté avait dormi le mauvais larron, secoua sa fatigue et continua sa marche sur la longue route grise.

(*L'Echo de Paris*, 19 juin 1892.)

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

Les “Rouges” à Bâle

(1430)

Bâle était une République et ville libre, gouvernée par une assemblée de notables, un consul et un évêque, bonne ville diplomate, assise sur les basses rives du Rhin, avec ses petites maisons pointues couvertes de tuiles striées en ogive, avec sa multitude de petites fenêtres pressées et grillées, avec ses poivrières aux toits peints de bleu et de jaune, et son vieux pont de bois, et son moutier, semblable à une brume vermeille ébarbée, où saint Georges, armé de sang, plonge sa lance dans la gueule du dragon de grès rouge.

Le Rhin, large, lumineux et vert, tournait la cité comme un môle, entre les montagnes neigeuses au loin et les minuscules collines de Bâle, le Leonardberg, le Kohleberg et le Munsterberg où grimpaient les rues montantes avec leurs grandes enseignes

de couleur, la rue de Heaume et la rue de la Couronne, et la rue des Cygnes, et la rue de l'Homme-Sauvage, près du Marché aux Poissons et du Lion de Pierre qui vomit son jet d'eau pure comme un arc de cristal.

Là étaient d'honnêtes auberges où les filles aux grosses joues versaient du vin clair dans les cruches d'étain, où pendaient les robes et aumusses laissées en gage; l'hôtel de ville, où siégeaient des bourgeois en cape de drap, à chemise de lin écru, l'anneau d'or au second doigt, faisant bonne justice et prompte expédition des malfaiteurs, et autour de la maison du Conseil d'étroites rues paisibles avec des échoppes de scribes, fournies de parchemins et d'écritoirs; des femmes placides, aux yeux bleus mouillés, à la figure usée de tendresse, avec un double menton, coiffées d'une guimpe transparente, parfois la bouche voilée par une bande de toile fine; des jeunes filles à robe blanche, ayant des crevés aux coudes, une ceinture cerise, et qui paraissaient filer sur des quenouilles leurs cheveux longs; des enfants roux aux lèvres pâles.

Dans ce calme mortel, des maîtres de Bâle, ayant étudié dans la Haute-Alsace ou en Souabe, peignaient des Christs rigides, la barbe trempée d'une sueur d'agonie, les plaies du flanc et les mains violettes, allongés sur une table de tombe avec un linceul blême; et ils couvraient les murs des églises paroissiales de fresques terribles où on voyait la Mort avec un chaperon surnois, battant les timbales du soldat, happant l'enfant nu, secouant la lanterne du moine, mordant aux lèvres fraîches d'une femme grasse, le pied sur le globe d'un roi, chevauchant le spectre entre ses fémurs.

Et la ville semblait penser à son petit cimetière, enclos par les boutiques, et à son charnier où les peintres allaient copier les ferrures luisantes, les mains verdissantes des morts et leurs crânes rieurs. Sous l'étroit pignon de leur maison les bourgeois inscrivaient :

MORITURO SAT

ayant témoigné par là, qu'ils attendaient en résignation et humilité l'autre maison commune.

Telle était la liberté acquise et conservée de Bâle, quand la ville fut surprise par des gens libres qui venaient d'ailleurs.

Ils se répandirent par le pays en nombre inconnu, mendiants, épileptiques, criant le feu Saint-Antoine et portant les coquilles de Saint-Jacques de Compostelle. On ne pouvait comprendre leur langage. Ils se donnaient le nom de *Roten* ou *Rouges* et affirmaient que le Rouge, en leurs usages, était libre et affranchi de toute société.

Les *grantener* venaient devant l'église après qu'on y avait chanté, pour tomber dans le chemin, l'écume de savon à la bouche, les narines saignantes par des piqûres de fétus de paille; ou attachaient sur leur front un linge sanglant, feignant d'être blessés; ou s'enduisaient le visage d'une drogue, pour simuler une brûlure. Les *Valkentreiger* se faisaient aux bras et aux mains des plaies circulaires, comme s'ils avaient été enchaînés d'anneaux ou de ceps et louaient saint Nicolas pour leur délivrance. Ceux qui truchaient sur la *badune* montraient des lettres honorables d'anciens marchands, et les *Glasten* se découvraient pour faire voir leurs fausses tonsures de prêtres. Les *Spanfelder* laissaient leurs hardes

à l'hôtellerie et pleuraient nus sous les porches d'églises; les *Blochart*, aveugles de par Dieu, cachaient leurs chapes rondes et en mendiaient d'autres jusqu'à être riches de chapeaux à la douzaine; les *Voper* dansaient et gesticulaient avec des gestes de fous; les *Krochere* avaient été bourreaux, et hurlaient leur repentir.

Parmi les femmes, celles qui truchaient sur la *bille*, se grossissaient la taille avec de vieux pourpoints, sous leur cotte, jusqu'à paraître enceintes; et les *Sunneweigerinnen* couraient les villages, comme ayant été libres de leurs corps, et demandaient l'aumône pour l'amour de sainte Marie-Magdelaine... Certaines pelaient des champignons, les enduisaient de sang, les plaçaient sur leur gorge, et se plaignaient d'avoir l'ulcère aux seins.

Ils jouaient aux dés, qu'ils nommaient *riblinge*, volaient les *breitfuss* et les *flughart*, ou les oies et les poules, et leur repaire était au bourdeau, ou *sonnewboss*. Ils y demandaient *ligbriche*, *lem*, et *johan*, femmes, pain et vin, et ne craignaient rien que d'être *gebricket in der gabal*, ou pris dans la ville; car la justice condamnerait les vieux voleurs à la noyade (*flæssen*) et les jeunes à l'essorillement (*das sniden der luselinge*).

On mena plusieurs de ces gens rouges ou libres à la maison du conseil de Bâle, qu'ils insultèrent grandement, la nommant *arseposse* et *sefelbosz*, ce qui en leur langage signifie "retrait à ordures". Ils rirent du consul et des bourgeois, moquèrent publiquement les peintures de mort.

Leur liberté déplut singulièrement aux citoyens libres. Quelques-uns furent pris, on les jeta en sacs dans l'eau verte du Rhin, du haut du Vieux-Pont; les autres s'enfuirent par les portes Saint-Alban et

Saint-Jean. Ils redevinrent *rouges* sur la grand'route. Les bourgeois de Bâle persistèrent en leur paisible liberté. Ils firent contre les "livres" un mandement que l'on trouve grossoyé dans le livre d'ordonnances aux archives de la ville.

(*L'Echo de Paris*, 17 février 1893).

Nidau

Près de Biehl, un peu au-dessus du lac sombre à l'eau verte agitée, et des joncs qui s'y plongent tristement, j'aperçus une tour carrée coiffée de tuiles, et un gigantesque écusson rouge, obliquement coupé d'une bande jaune où un furieux ours noir monte, la gueule ouverte.

La pluie rayait les buissons, crépitait dans les ornières; une brume pénétrante couvrait les montagnes du Jura, mamelonnées, menaçantes, hérissées de sapins noirs et de minces hêtres rouges, comme peintes de ténèbres et striées de sang. Une tranchée sinistre dans la glaise montait par la gorge, entre les sombres bouquets d'arbres et les taches de neige, avec une étroite crémaillère rouillée. De petits wagons abandonnés pleuraient à tous les coins de leurs bâches lourdes. Les rafales sifflaient sur les tourbillons verdâtres du lac, courbaient les roseaux, faisaient frissonner les flaques troubles de boue.

Une vieille petite maison était là, garée sous son toit, et derrière les carreaux gondolés, de minces livrets de papier à chandelle, ornés de gravures sur bois simples et anciennes, sommeillaient dans la poussière. Ainsi je relus les histoires du *Chaperon Rouge*, de *Sœurette et Frérot*, du *Pauvre Henri*, et le triste conte de *Blanche-Neige*, où il y a un miroir qui parle. Et je lus aussi l'aventure des trois qui arrivèrent d'Outre-Rhin.

BALLADE

*Ils sont trois venus par delà le Rhin. —
Sont descendus chez l'hôtesse : — L'hôtesse avez-
vous de la bière et du vin ? — Où est votre
blanche fillette ?*

*Ma bière est fraîche, mon vin est clair. — Ma
fillette est couchée sur la civière. — Entrèrent
dedans la chambre — La virent sur les planches
noires.*

*Le premier, il leva le drap — et la regarda
tristement ; — Belle fille, si tu vivais encore —
De ce jour je t'aimerais.*

*Le second, il jeta le drap — Et se tourna en
pleurant : — Hélas, que te voilà couchée —
Tant d'années je t'ai aimée.*

*Le troisième, il leva le drap — Et baisa la
bouche si pâle : — Depuis toujours je t'ai
aimée, et aujourd'hui je t'aime — Et t'aimerai
dans l'éternité.*

Quand j'eus fini cette ballade, je ne regardai plus les petits livrets faits de papier à chandelle et montés sur leurs onglets rouges ou verts, et je songai à la vieille tour, avec son écusson et son ours terrible.

— Ah ! c'est Nidau, me dit une paysanne, qui passait, roulée dans sa capeline.

Par la route sauvage de boue jaune, j'avancai jusqu'auprès du lac de Biehl. En cet endroit, où il se perd dans un marécage somptueusement vert, il écume encore, et verse son eau dans la Ziehl, avec un petit torrent qui est juste assez méchant pour faire tourner la roue du moulin.

Pour entrer dans Nidau, je passai sous deux tourelles avançantes, dont les fenêtres à croisillons de pierre semblent aveugles depuis des années.

Et aussitôt je fus saisi de surprise.

Les petites maisons s'étaient affaissées, armées comme des dragons vieilliss, avec des écailles de zinc peint. Sur la place, des margelles de pierre luisante enfermaient trois fontaines, avec de belles ferrures et des gueules de bête d'où un filet stillait liquidement. Une inscription ancienne interdit de troubler l'eau des puits et promet la moitié de l'amende au dénonciateur. Au-dessus de l'étal du barbier un plat de cuivre échancré frappait les volets verts où il était écrit, en lettres sanglantes, que le maître barbier chirurgien saigne, taille les abcès et arrache les dents :

ADER LASSEN
GESCHWUERE HEILEN
ZAEHNE ZIEHEN

Une patache éventrée attendait sous le hangar d'une hôtellerie où les lits sont des sangles et les pots d'étain. Tous les carreaux incrustés dans le plomb paraissaient regarder curieusement en dedans vers leurs souvenirs. Des petits enfants, autour des

puits, jouaient à la marelle. Au fond de la place, dans une sorte d'alcôve à ce dortoir du xiv^e siècle, le singulier clocher roux de l'église, affilé comme une dague carrée, s'inclinait à quatre-vingts degrés.

Je trouvai M. le Pasteur — *Herr Pfarrer* — tout au haut d'une maison à voussures profondes, dont l'escalier tourne interminablement avec une rampe massive et ouvragée. Sa petite chambre était nue, grise. Ses livres latins et hébraïques couvraient un mur, cartonnés pauvrement, avec des étiquettes jaunies. Il était assis près de son étroit lit de noyer frotté. Il avait des lunettes dorées, et une barbe grisonnante.

Me confiant les trois grosses clefs de l'église — car il avait un enterrement paroissial à l'heure de midi — il se plaignit doucement, avec un faible sourire, parce que Nidau et sa tour de chapelle affreusement penchée sont bâties sur des pilotis, parmi l'eau verdâtre du lac de Biehl.

Dans la petite église, une chaire de bois bruni, droite, dure, impériale et austèrement ornée, aux sièges rigides, dont les portes sans usage pendent à leurs gonds, servait au *Landvogt* et à sa famille, au bailli de l'empire d'Allemagne.

Les armes de l'empire, sculptées dans la pierre, marquent une des portes au château du bailli, comme la tape du fer chaud, d'un lion portant le globe et la croix, tandis que l'autre lion tranche l'air de son glaive. Sur la tour carrée, l'ours noir de Berne se rue vers la liberté.

C'est la prison de Nidau, où de pauvres vagabonds rêvent de la route blanche derrière des serrures larges de deux pieds, à pêne ajouré, à spirales énormes, fixées au bois vermoulu des portes ogi-

vales. Le geôlier piétinait la pâtée de ses cochons, et ne put se déranger. Un petit garçon aux cheveux de filasse m'accompagna sous les voûtes, avec son chien spitz, le museau fin, un hausse-col de poils noirs et blancs à la gorge, la queue vive et enroulée.

Aux fenêtres rondes et pointues, aux meurtrières, le long des degrés de bois, le vent geignait et poussait les grands volets peints d'ondulations rouges et noires.

Le petit se haussa pour peser sur le loquet de l'immense serrure de la dernière chambre fortifiée. Il y eut un torrent d'air froid.

Le *spitz* s'était assis au coin d'une marche.

— As-tu peur, ici ?

— *Nei*, répondit l'enfant.

— Tu montes avec ton chien ?

— *Jo*, dit-il.

— Et comment s'appelle ton ami ?

— *Blaess*.

Toutes les questions ne ramenèrent que ces trois monosyllabes.

Glacée, longue, sous les poutres maîtresses du toit puissant, éclairée par d'implacables meurtrières d'où on voit le Jura noir et le lac vert de Biehl, s'étend la chambre des supplices, avec la roue prodigieuse où le bailli faisait attacher ses prisonniers à des pièces de bois et à des cordages qui pourrissent encore.

Au-dessus d'un volet peint, à peine visible par d'épais barreaux de fer, je reconnus la face douloureuse d'un prisonnier.

Le *spitz* trotтина le long des degrés.

Le vent hurla par les meurtrières.

Puis je me trouvai, piétinant dans la boue jaune,

hors du château, près des hangars et communs seigneuriaux. Comme je me retournais, je vis longtemps le maigre torrent de la Ziehl, l'eau verte écumeuse du lac de Biehl, et l'ours noir qui monte à la tour carrée de Nidau.

(*L'Echo de Paris*, 25 février 1893).

La Main de gloire

Moi, Nancy, âgée d'environ vingt-cinq ans, fille de cuisine à l'hôtellerie du Vieil-Hôpital, sur la lande de Muir, jurant par le Livre de révéler toute la vérité sur l'attaque de décembre 18.., déclare savoir ce qui s'ensuit :

Nous recevons peu de voyageurs, pendant l'hiver, la lande étant semée de pierres grises et de bruyères, avec des trous à boue; de sorte que les rouliers ne passent que rarement par Muir, et ceux qui traversent la contrée à pied craignent le vent terrible qui souffle de la hauteur à l'approche de Noël. Le mardi soir, le lait gela dans les seaux, et, après que Doll et moi nous l'eûmes rentré à la cuisine, nous restâmes assises sous le manteau de la cheminée où M. Douglas — le vieux Doug, comme nous l'appellions — faisait rôtir des pommes à la marmite avant de se mettre au lit. Ainsi nous passâmes tranquillement la soirée avec le vieux Doug, M^{me} Elisabeth, sa femme,

et John, le valet d'écurie. Il n'y avait aucun voyageur à l'auberge.

Environ dix heures, tout le monde se sentit fatigué; mais j'avais à terminer un brassard de tricot pour l'enfant malade de Mistress Dorothern, la sœur de madame, qui demeure au tournant de la route. Le vieux Doug emporta la chandelle : car les bûches de l'âtre donnaient assez de lumière pour mon travail, et j'étais si accoutumée au mouvement des aiguilles que mes doigts tricotaient seuls.

Ainsi je songeais, à la lueur incertaine du feu rouge, et j'avais promis à Doll de venir la rejoindre bientôt, comme dans les grands froids nous couchons à deux. On entendait craquer le chemin; et le *whip poor will* cria plusieurs fois dans la nuit. Tout à coup il y eut des pas et un coup frappé à la porte. D'abord je tremblai : il pouvait être minuit et on dit que le Roi noir chasse à cette heure sur la lande de Muir.

Au second coup je pris courage et je soulevai le loquet, et parmi l'ouragan de bruine et de grésillons fins, je vis une femme grelottante, les mains blanches de froid.

Elle avait une voix grave, et demanda si on pouvait lui donner abri pour un pot de bière; elle offrit de coucher sur la pierre du foyer, promettant de partir au point du jour. Sitôt qu'elle fut assise, elle mit entre ses pieds, sous sa jupe, un sac de grosse toile plein de hardes, et regarda dans le feu. Je tirai un pot de bière : mes mains étaient si gourdes que j'en versai près de la moitié en l'apportant.

Puis je repris mon tricot et je continuai mon travail, car les yeux de cette femme m'effrayaient un peu et je n'osais la laisser dans la grande salle. Mais

le sommeil me saisit, et je relevais la tête par saccades. Une fois, tandis que mes paupières tombaient, j'aperçus le bas de la robe de cette femme — et le sursaut me réveilla. J'avais vu un pantalon d'homme qui dépassait la jupe.

Je frissonnai jusqu'aux cheveux, mais je me tins immobile, semblant dormir. La fausse femme regarda autour d'elle, vint m'examiner attentivement, puis dénoua le sac, et en tira une main de mort sèche et flétrie. Elle y fourra une chandelle, l'alluma au feu, et passa la lumière deux et trois fois sous mon nez, disant : " Que ceux qui dorment, dorment; que ceux qui sont éveillés, restent éveillés ". Ensuite elle souffla sa chandelle, et fixa la main blanche, dressée sur le chandelier de cuivre que le vieux Doug avait laissé sur la table; elle oignit les doigts de mort avec un onguent et alluma la main au feu. Quatre doigts flambèrent; mais elle ne put faire brûler le pouce. Alors elle parut inquiète, écouta, immobile et me considéra. Puis, décidée, la fausse femme siffla, ouvrit la porte, et appela dans la nuit : " Harman ! Gole ! " Il y eut deux coups de sifflet, et des voix répondirent : " Nous venons ! nous venons ! "

Je me ruai vers la porte, la poussai de toute ma force et tirai le verrou; puis je me tournai vers l'affreuse main de mort, et j'essayai de souffler les flammes: elles pointèrent vers ma figure. Je renversai le pot de bière sur la main: les flammes s'élancèrent, craquelantes. Alors je courus vers l'escalier et j'appelai : " Monsieur Douglas ! Madame Elisabeth ! Doll ! John ! " — Personne ne bougea. — Je sautai jusqu'au lit de Doll et je la secouai : peine perdue — car la main flambait toujours.

... Cependant on frappait de violents coups contre la porte, et on criait des injures : “ Ouvre, putain, où nous te saignerons. Veux-tu ouvrir ? On va enfoncer et te griller la tête au feu. Veux-tu ouvrir, putain ? Réponds ! Nous savons que tu es réveillée, puisque le pouce ne brûle pas. Réponds ! Veux-tu ouvrir ? ”

... Blême, je reculai vers la cuisine et je trébuchai contre un seau de lait. Je le saisis et je versai le lait dégelé sur la main flambante. Elle crépita et s'éteignit.

... Aussitôt j'entendis crier Doll, et le vieux Doug sauter du lit, au bruit du tumulte. Par la fenêtre, il déchargea son mousquet. Il y eut un gémissement, puis un silence, puis une voix s'éleva : “ La main ! la main de gloire ! ”

... Mais dès que Doll se fut éveillée, je courus dans son lit ; je me cachai contre elle, et je fondis en larmes. Le vieux Doug jeta l'affreuse main dans le feu, où elle brûla instantanément. A la lueur des torches, armés de deux mousquets, lui et John suivirent des traces de sang jusqu'à une fondrière de la lande.

... (*L'Echo de Paris*, 11 mars 1893).

Rampsinit

Après avoir couché une nuit avec le voleur qui lui tendit au réveil la main d'un mort, Ahourî, la fille du roi Rampsinitos, fut amoureuse. Et elle demanda à son père d'épouser celui à qui elle s'était livrée vierge. Et le vieux roi, ayant admiré le voleur, y consentit; et il laissa au voleur son trône et son trésor dans la chambre dallée où tournait une pierre angulaire. Le voleur se fit roi d'Egypte, et on l'appela Rampsinit.

Un peu de temps après, le front de la reine Ahourî devint malade. Les magiciens pétrirent des boules d'argile avec de l'herbe sèche, et écrivirent des talismans à l'encre noire et rouge, et caressèrent les narines d'Ahourî avec des plantes coupées à la pleine lune, selon les ordres du livre d'Imhofpou. Mais le corps de la reine se couvrit de taches roses, et elle fut saisie par des frissons. Et les médecins ouvrirent le livre de Thot; puis ils secouèrent la tête.

Dans la nuit suivante, il y eut un grand cri au milieu du palais. Les embaumeurs arrivèrent avec la pointe rouge du jour, portant trois cercueils dorés; et les femmes lavèrent Ahouri et tournèrent sa nuque vers le sud. Puis il y eut une prière et par la narine gauche l'opérateur brisa le crâne avec un crochet aigu. Puis il y eut une prière, et le scribe traça de son calame une ligne noire sur le côté gauche du ventre. Puis il y eut une prière, et l'inciseur fendit la ligne avec un couteau en obsidienne, venu d'Ethiopie. Et ensuite, les esclaves se ruèrent vers lui, et le frappèrent à coups de bâton; car son office est impur. Et l'intérieur du cadavre fut lavé avec du vin de palme, et les viscères plongés dans des cuves de natron.

Aussitôt le double de la reine Ahouri quitta ses lèvres et s'enfuit vers l'Ouverture de la Bouche par où on descend chez la déesse Hathor. Et tous ceux de la maison crièrent : “ A l'Occident ! A l'Occident ! ”

Après que les ouvriers de la nécropole eurent enguirlandé la reine embaumée pour la coucher dans sa chambre de pierre nue et que la dernière truelle des maçons eut frappé le mur de briques, le roi Rampsinit fut plein de douleur. Et sachant bien que le double de sa chère Ahouri vivait libre maintenant dans l'Ile du Double, parmi l'Océan inconnu, il se parla ainsi :

— J'ai volé au roi Rampsinitos le trésor de la chambre dallée, j'ai rasé la joue droite des gardes du palais, et je leur ai volé le cadavre sans tête de mon frère; j'ai laissé à la princesse Ahouri la main et le bras d'un mort; ne saurai-je voler à la déesse Hathor ce qui m'appartient ?

Et il se mit en marche vers l'Occident, ayant quitté la cange royale et les rameurs sur le bord du Nil. Et beaucoup de temps après, il parvint dans une contrée limoneuse, jonchée par des huttes de boue. C'est à la limite du grand désert. Un cabaretier louche le vit passer et lui cria : — Ne veux-tu pas boire de la bière ?

Et le roi Rampsinit entra dans la hutte. Le cabaretier, regardant de côté, posa une cruche de bière devant lui, et dit : “ N'es-tu pas le fameux Rampsinit ? ” Mais le roi ne voulut pas répondre. Alors le cabaretier loucha vers l'uraeus royale (car Rampsinit l'avait cachée dans sa poitrine afin d'être protégé sans être reconnu) et dit encore :

— Tu es toi-même le fameux voleur Rampsinit, et je t'aiderai; car je suis moi-même voleur, et je t'admire extrêmement.

Puis il but de la bière avec le roi.

Et le roi coucha cette nuit sur un lit de terre sèche. Quand la ligne de sable au loin devint claire, le cabaretier lui dit :

— Ecoute, ton voyage est dangereux. Tu traverseras une gorge mouvante, et au delà il y a un sycomore, qui pousse dans le sable. Il faut que tu attendes au pied du sycomore; et une déesse haussera vers toi la moitié de son corps nu parmi le feuillage, et elle te présentera un plat couvert de pains et un vase rempli d'eau. Si tu acceptes, tu seras son hôte dans la maison éternelle, et tu ne pourras revenir; si tu refuses, il te sera impossible de descendre dans la vallée funèbre: car il faut passer des torrents d'eau bouillante où des singes monstrueux pêchent les doubles dans leurs filets.

— J'accepterai, dit le roi, et je ne serai pas son hôte.

— Alors, elle te mènera par l'Ouverture de la Bouche dans le double de la nécropole; et elle t'offrira de jouer au *cinquante-deux* sur le sarcophage de la reine. Si tu perds, tu entreras dans la nécropole jusqu'au sommet de la tête; si tu gagnes, tu n'auras qu'une serviette d'or.

— Je jouerai, dit le roi, et je gagnerai.

Le cabaretier sourit et dit :

— Tu es le fameux voleur Rampsinit. Tu es le plus fort. La serviette de Hathor est magique. Si tu t'essuies le visage devant Ahouri sans avoir de désir, tu seras tout puissant, et tu soulèveras ceux que tu choisiras dans le monde inférieur; mais si tu n'éprouves pas le renoncement, le malheur sera sur toi.

— Tenant la serviette d'or, dit le roi, je n'aurai aucun désir.

Rampsinit se mit donc en chemin, et il trouva le sycomore dans les sables. Et une déesse aux seins fardés surgit du feuillage, avec un brin de myrte entre les dents, pour lui offrir le plat de pains et le vase d'eau. Et Rampsinit, courbé, versa l'eau sous son épaule et jeta le pain dans le pli de son manteau, par l'habileté de ses doigts.

Aussitôt la déesse le transporta dans une chambre nue. Le roi vit le sarcophage d'Ahouri; et il reconnut son lourd masque d'or et ses cheveux peints de bleu. Hathor s'accroupit en face de lui, et ils firent mouvoir les chiens sur le damier rouge et vert.

Rampsinit perdit la première partie — et Hathor lui mit le damier sur la tête, et il entra dans les dalles de la nécropole jusqu'aux cuisses.

— Oses-tu jouer encore ? dit-elle.

— Oui, répondit le roi.

Et il perdit la seconde partie, et Hathor lui mit le damier sur la tête, et il entra dans les dalles de la nécropole jusqu'à la ceinture.

— Oses-tu jouer encore ? dit-elle.

— Oui, répondit le roi.

Et tandis que Hathor regardait obliquement pour jeter le prochain coup de dés, Rampsinit vola douze chiens dans le jeu de la déesse. Ainsi il gagna la troisième partie, et Hathor le délivra par des paroles.

Ils entrèrent dans une barque qui se mouvait seule, et abordèrent au Champ des Fèves.

Et là était pendue la serviette précieuse à la branche d'un sycomore. La déesse la cueillit, et Rampsinit s'en couvrit le visage.

Soudain, il aperçut parmi les épis de blé hauts de sept coudées sa chère Ahourî, et il la voyait clairement à travers le voile d'or. Et, comme par le pan inférieur, il regarda l'un de ses pieds blancs et sa cheville cerclée d'un cercle de turquoises. Et oubliant tout, il désira serrer ce pied, comme Ahourî avait étreint la main du mort dans la nuit de ses noces, afin de la voler de nouveau.

Aussitôt le noir entra dans ses yeux et le malheur fut sur lui. Et Hathor le retint au Champ des Fèves, où il erre, aveugle, désirant saisir les pieds blancs de la reine Ahourî.

(*L'Echo de Paris*, 25 mars 1893).

L'Origine

Une longue ligne de couleur crayeuse descendu par la fente du volet fit luire la clef, tandis que je la considérais. Le petit sceau de cire rouge y pendait encore. Je venais de rompre l'enveloppe que m'avait remise le notaire, et où elle était enfermée depuis de longues années. D'abord j'examinai l'acte de décès; il me sembla régulier, étant dressé en français et en anglais, et daté d'une île de l'Océanie. En cela rien ne me surprenait. Je n'avais jamais connu mes parents. Le notaire m'avait servi de tuteur, et, par son entremise, la maison d'éducation d'où j'étais sorti autrefois avait été payée annuellement. La lettre d'envoi m'avertissait que cette clef devait ouvrir le petit coffre de bois oriental où étaient contenus mes papiers de famille.

J'eus quelque peine à le trouver. Je ne me souvenais point d'avoir vu l'appartement que je visitais et chacun de mes mouvements soulevait un nuage de

poussière et de moisissures. La serrure du coffre était d'argent et de fer et la ligne lumineuse descendue de la fenêtre l'éclaira pareillement à la clef. Sitôt que je l'eus ouvert, un cliquet de bois dur, avec un anneau de paille tressée, me tomba dans les mains. Puis mes doigts rencontrèrent des fioles aux parfums ardents presque évaporés. Au fond du coffre il y avait un paquet de papiers : mon héritage.

C'étaient des feuilles timbrées dans les consulats des îles du Pacifique; et j'eus la notion certaine que je venais d'une souche de marins. Elles portaient des noms et des entrées contre-signées. Elles étaient visées, paraissant sortir d'enceintes spéciales, telles que des prisons ou des hôpitaux. Il est inutile que je révèle les noms qui étaient inscrits sur ces feuilles : ce sont les noms de mon grand-père, de mon aïeul et de mon bisaïeul. Chacun des actes portait la date et le lieu de leur mort. Mon bisaïeul était mort en 1785, mon aïeul en 1811; mon grand-père en 1849. Un seul fait me frappa : les trois actes de décès avaient été expédiés de Polynésie et dressés sur la côte septentrionale des îles.

Je n'ai jamais eu d'illusions ni de scrupules. D'ailleurs l'origine et les actions de mes ancêtres m'étaient indifférentes. Si ma curiosité se piqua, ce fut en raison des circonstances particulières où je me trouvais. Reprenant donc la pièce de décès que venait de m'envoyer mon tuteur, je n'eus pas de peine à constater que mon père était mort, lui aussi, sur la côte septentrionale d'une île de Polynésie. Est-ce que mes ancêtres étaient colons dans les îles depuis 1785 ? Ou par quelle singulière nécessité allaient-ils terminer leur vie dans l'Océan Pacifique depuis quatre générations ?

Ils pouvaient être (je l'avais supposé) armateurs ou capitaines, et le commerce les menant vers de dangereux récifs, ils *pouvaient* avoir péri dans des naufrages. Mais quatre naufrages ? Mon esprit se refuse à considérer de telles séries d'événements. Ils pouvaient être (je n'ai aucun scrupule) criminels et déportés. Mais quatre crimes semblables, quatre condamnations identiques, et le lieu de déportation le même ?

Qu'ils fussent, en effet, originaires de ces contrées, ou établis là-bas, depuis le XVIII^e siècle, il m'était impossible de l'admettre. D'une part, mon nom patronymique n'indiquait rien à cet égard ; de l'autre, comment interpréter ma propre présence en Europe, en France ? Comment n'aurais-je pas reçu des titres de propriété, des inventaires de fermages ?

Aucune de ces suppositions ne convenait. Je repris les papiers et je les examinai de nouveau. Les timbres étaient illisibles. Le plus ancien, celui de 1785 était pentagonal, imprimé à l'encre rouge. L'exergue portait encore trois lettres :

L E P...

Le reste s'était effacé.

21 septembre 189...

Une de mes idées les plus étranges dans ces derniers jours. Il y a des léproseries établies sur *toutes* les côtes septentrionales des îles Polynésiennes. Ceci s'accorderait avec les trois lettres du timbre rouge pentagonal. J'irai chez le notaire.

23 septembre 189...

Le notaire ne sait rien. Après avoir consulté ses dossiers, il m'a montré les actes de tutelle.

Mon père est parti pour la Polynésie à l'âge de trente ans. On ne peut rien déterminer pour mon grand-père ou mon aïeul. Je suis pris d'une terrible inquiétude. J'aurai trente ans le 13 décembre. Mais d'abord rien ne prouve que la lèpre soit héréditaire, ni qu'elle se manifeste chez les enfants à la même date que chez les parents. Et, folie ! rien ne prouve que mes ancêtres aient été lépreux. Quelle imagination.

25 septembre 189...

Je suis allé chez un médecin. Je l'ai prié de m'examiner : je lui ai dit que je craignais de devenir lépreux. Le médecin m'a ri au nez. Il n'a jamais vu de lèpre. Il ne sait rien. Personne ne sait rien. Mais je suis tranquille. Nous ne sommes pas gouvernés par la fatalité. Il n'est pas *nécessaire* que je devienne lépreux. Pourquoi serais-je marqué isolément, au milieu des sociétés d'Europe, par une maladie barbare ?

15 octobre 189...

J'ai brisé les miroirs de ma maison. Les murs ne me regarderont pas. Je ne veux plus sortir. Que personne ne veille sur mon visage ! Maintenant je vais m'apaiser. Depuis quinze jours j'examinais ma figure tous les matins. Un petit bouton rouge au front me jetait dans l'épouvante.

11 novembre 189...

Cette fois je suis sûr que j'ai bien réglé ma vie. Je me suis cousu jusqu'au menton dans un maillot de toile fine. Quand mon domestique m'apporte à manger, je lui ordonne d'attendre, pour entrer, que j'aie mis mon masque blanc. Personne ne verra, pas même moi. Je ne serai jamais averti.

13 décembre 189...

J'ai trente ans. Je ne puis résister à cette puérile curiosité. Je vais découdre le bras de mon maillot. J'ai, depuis le poignet jusqu'au coude, une petite bande blanchâtre irrégulière, de couleur crayeuse. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas la lèpre ! Je ne suis pas assujetti à cette loi d'horreur ! Je suis libre, je suis libre !

(*L'Echo de Paris*, 6 mai 1893).

20

1000 1000

1000 1000

1000 1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000 1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000 1000

1000 1000

Matoaka

En l'an 1607, le capitaine John Smith, président de la colonie de Virginie, fut fait prisonnier par les Indiens. La Virginie n'était qu'un misérable petit fort bâti dans la baie de Chesapeake au milieu des domaines du grand roi Powhatan. Les pauvres colons vivaient des coquillages de la mer et du peu de froment qu'ils pouvaient obtenir par trafic avec les indigènes.

Ils furent d'abord reçus en grande cérémonie. Un prêtre sauvage vint jouer devant eux d'une flûte de roseau, ayant autour de ses cheveux noués une couronne de poils de daim teinte en rouge et ouverte comme une rose. Son corps était peint de cramoisi, et sa figure de bleu ; et il avait la peau parsemée de paillettes d'argent natif. Ainsi, la face impassible, il s'assit sur une natte, et fuma une pipe de tabac.

Puis d'autres se formèrent en colonne carrée, peints de noir, et de rouge, et de blanc, et quelques-uns à mi-couleur, chantant et dansant devant leur idole faite de peaux de serpent bourrées de mousse et ornées avec des chaînes de cuivre.

Mais peu de jours après, le capitaine Smith explorant la rivière dans un canot, fut soudain assailli et lié. On le mena parmi de terribles hurlements à une maison longue, où il fut gardé par quarante sauvages. Les prêtres ayant leurs yeux peints de rouge et leurs figures noires traversées par de grandes barres blanches encerclèrent deux fois le feu de la maison de garde, avec une traînée de farine et des grains de blé. Ensuite John Smith fut conduit dans la hutte du roi. Powhatan était vêtu d'une robe de fourrure, et ceux qui se tenaient autour de lui avaient les cheveux décorés avec du duvet d'oiseaux. Une femme apporta au capitaine de l'eau pour lui laver les mains ; et une autre les lui essuya avec une touffe de plumes.

Et le roi leva la main, signifiant que John Smith serait couché sur une pierre et qu'on lui écraserait la tête à coups de massue. Alors la petite fille du roi, qui avait douze ans, gémit et s'élança vers le capitaine, et mit la tête contre sa joue. John Smith avait vingt-neuf ans. Il portait de grandes moustaches droites, la barbe en éventail, et sa face était aquiline. On lui dit que le nom de la fillette du roi qui lui sauvait la vie, était Pocahontas. Mais ce n'était pas son vrai nom.

Le roi Powhatan conclut la paix avec John Smith, et le délivra. Un an plus tard le capitaine Smith campait avec sa troupe dans la forêt fluviale. Soudain Pocahontas vint à lui, ayant traversé seule les

affreuses ténèbres des bois. Elle lui dit que son père voulait attaquer les Anglais et les tuer pendant qu'ils seraient à souper. Elle le supplia de fuir s'il tenait à vivre. Le capitaine Smith lui offrit des verreries et des rubans ; mais elle pleura, et répondit qu'elle n'osait. Et elle s'enfuit seule dans la forêt.

L'année suivante les colons mirent le capitaine Smith en disgrâce ; et en 1609 il fut embarqué pour l'Angleterre. Là il composa des livres sur la Virginie, où il exposait la situation des colons et racontait ses aventures. Vers 1612, un certain capitaine Argall, étant allé faire du commerce parmi les Potomais (qui étaient le peuple du roi Powhatan) enleva par surprise la princesse Pocahontas et l'enferma dans un navire, comme otage. Le roi son père s'indigna ; mais elle ne lui fut pas rendue. Ainsi elle languit prisonnière jusqu'au jour où un gentilhomme de bonne façon, John Rolfe, s'éprit d'elle et l'épousa. Ils furent mariés en avril 1613. On dit que Pocahontas avoua son amour à un de ses frères, qui vint la voir.

Elle arriva en Angleterre au mois de juin 1616, où il y eut, parmi les personnes de la société, grande curiosité pour la voir. La bonne reine Anne l'accueillit tendrement et ordonna qu'on gravât son portrait.

Le capitaine John Smith qui allait repartir pour la Virginie, vint lui rendre visite, avant de s'embarquer. Il ne l'avait pas vue depuis 1608. Elle avait vingt-deux ans. Lorsqu'il entra, elle détourna la tête et cacha sa figure, ne répondant ni à son mari, ni à ses amis, qui la laissèrent seule, au bout de deux ou trois heures, avec le capitaine. Alors elle le regarda et dit :

— Vous aviez promis à Powhatan que ce qui serait à vous serait à lui, et il a fait de même ; étant étranger dans sa patrie, vous l'appeliez *père*. — Je vous appellerai ainsi.

Le capitaine Smith s'excusa sur l'étiquette, parce qu'elle était fille de roi.

Elle reprit :

— Vous n'avez pas craint de venir au pays de mon père et vous l'avez effrayé lui et tous ses gens — excepté moi ; craindrez-vous donc qu'ici je vous appelle mon père ? Je vous dirai “ mon père ” et vous me direz “ mon enfant ”, et je serai pour toujours de la même patrie que vous. Ils m'avaient dit là-bas que vous étiez mort.

Et elle avoua à John Smith que son nom était Matoaka. Les Indiens, craignant les maléfices avaient donnés aux étrangers le faux nom de Pocahontas.

John Smith parti pour la Virginie et ne revit jamais Matoaka. Elle tomba malade à Gravesend, au début de l'année suivante, pâlit et mourut. Elle n'avait pas vingt-trois ans.

Son portrait est entouré de cet exergue : *Matoaka alias Rebecca filia potentissimi principis Powhatani imperatoris Virginiae*. La pauvre Matoaka avait un chapeau de feutre haut, à deux guirlandes de perles, une grande collerette de dentelle raide, et elle tenait un éventail de plume. Elle avait le visage aminci, les pommettes longues, et de grands yeux très doux.

(*L'Echo de Paris*, 12 août 1893).

La Maison close

C'était une étrange maison, fermée, grise, et qui semblait cligner des fenêtres, s'étant accotée pour dormir à la pente d'une longue rue. Sa porte était enfoncée, blanchâtre et muette, sans serrure, sans sonnette et sans marteau. Elle paraissait avoir porté jadis la croix rouge de deux pieds, avec la devise : " Dieu ait pitié de nous ", pour avertir que la peste était derrière. Peut-être aussi que Morgiane l'avait marquée à la craie, autrefois, pour tromper le brigand. Mais le temps avait usé les signes ; les taches indolentes du bois blanchi ne manifestaient ni la peste, ni le crime ; et cette porte semblait murée dans le silence.

Les fenêtres étaient closes dans le soleil et dans les ténèbres par des volets réguliers et joints. Même aux fortes chaleurs, en passant les doigts dans l'ouverture des stries, nous éprouvions du froid

comme si, de la maison, nous avions senti suinter l'ombre. Quelquefois, sous les pluies d'orage, quand les lignes éclatantes d'eau palpitaient sur le pavé, deux volets bâillaient pour aspirer la tempête et un rideau rouge se gonflait dans la profonde noirceur d'une chambre inconnue.

Et pendant la journée la maison était terriblement silencieuse. Ni la laitière, ni le facteur ne frappaient le matin à sa porte. Elle était placée de telle sorte qu'en tout temps elle était semblable à cette ville de Haute-Egypte, Syène, où les corps, à midi, le jour du solstice d'été, ne donnaient pas d'ombre. Car ses murs ne tachaient jamais la lumière du soleil ; et la nuit elle s'enveloppait complètement dans les ténèbres.

On racontait que des enfants, ayant longtemps frappé à la porte blanche, s'étaient assis pour attendre. Soudain, il y eut à l'intérieur un effroyable jurement. Puis le silence se fit. Et malgré les coups battus sur la porte à poings et à pieds, malgré la boue et le sable qu'ils jetèrent dans les volets, ils n'entendirent plus rien.

Les lumières de cette maison n'étaient pas errantes. Ainsi vers neuf heures du soir, une lueur rougeâtre filtrait à travers l'un des volets. A minuit elle s'éteignait, et une heure après on voyait luire confusément des lampes jaunes. Précisément au point du jour toutes les lumières disparaissaient.

Nous supposâmes que la maison était habitée par des faux-monayeurs, et nous essayâmes de l'épier. Mais jamais nous ne pûmes voir sortir personne, ni entrer personne. Et pourtant il faut des creusets, du métal, du plâtre et des moules, ainsi que des complices pour écouler toutes les pièces nouvelles. Ainsi nous redoutions la maison close, sans savoir.

Une nuit nous nous arrêtâmes devant. A la distance du bord du trottoir, nous entendions distinctement un souffle fort, égal, continu, qui paraissait jaillir de la muraille. Il semblait qu'un dormeur puissant fût couché le long de la paroi intérieure. Pendant plus d'une heure nous écoutâmes sa respiration. Et brusquement nous prîmes la fuite, ayant imaginé que soudain la porte blanchâtre s'ouvrirait et que quelque chose se précipiterait sur nous.

La maison close, au lieu de donner son ombre au soleil, la buvait. Cette maison n'aurait pas été plus silencieuse, ni sa porte blanchâtre plus muette, si des lépreux y avaient habité. Peu à peu nous nous pénétrâmes de l'idée. Nous passions devant les volets, avec la terreur de voir sortir à l'improviste une main décharnée. Nous retenions notre souffle en traversant la rue, pour ne pas absorber d'horribles miasmes. Nous nous réveillions dans nos lits (car notre maison touchait presque celle-là), avec un bruit de clochettes et de cliquets dans les oreilles. Ayant lu que les lépreux d'autrefois se cloîtraient ainsi, coiffés de cagoules livides, avec deux plaques de bois attachées à une tresse de paille dans la main, nous nous persuadions qu'ils sonnaient leur glas dans la nuit.

Par une pluie diluvienne qui s'abattit comme une seule nappe claquante, nous vîmes enfin derrière le rideau rouge gonflé, un visage. Ce n'était pas une figure de lépreux. C'était une figure de petite fille malingre, avec des cheveux d'or. Elle pleurait et frémissait sous les coups de vent. Quand elle nous aperçut elle grimaça affreusement et vociféra des insultes. Mais une main la tira en arrière et poussa les volets.

La nuit, nous fûmes éveillés dans nos lits par un bruit grinçant. Puis il y eut des cris, et un tumulte de meubles et de glaces fracassées. Nous nous levâmes à demi-vêtus, nous nous glissâmes au dehors. Il y avait maintenant dans la maison close plusieurs lumières et elles étaient devenues errantes. Une lampe rouge semblait poursuivre une lampe jaune ; à une autre fenêtre une lampe jaune fuyait ; derrière un volet on voyait tournoyer lentement une lueur rougeâtre.

Et, parmi les lumières errantes, nous entendions des plaintes terrifiées et des hoquets de sanglots. Nous nous ruâmes à la porte blanche et, pleins d'horreur et de courage nous frappâmes des coups violents. Il y eut deux longs gémissements, comme des soupirs de mort. Puis le silence revint, le même silence pesant. Puis les lueurs s'éteignirent une à une, non pas ensemble, ainsi qu'au point du jour. Tous nos appels restèrent sans réponse.

Nous allâmes nous mettre au lit jusqu'à l'aube. Comme des nuages rouges déchiraient le ciel nous ouvrîmes la fenêtre. L'un des volets de la maison close bâillait. Nous descendîmes rapidement. Au soleil levant la petite fille aux cheveux d'or riait. Quand nous la questionnâmes, elle rit sans rien dire. Je lui pris sa petite main : elle était terreuse, et sous les ongles, il y avait des raies de sang.

Mais quand nous eûmes prévenu la police, la fillette avait disparu : on trouva la maison close entièrement vide, propre et sans aucun meuble, et les agents nous montrant une plaque : *A louer*, fixée sur la porte blanche, nous rirent au nez.

(*L'Echo de Paris*, 9 septembre 1893).

En Lorraine

C'est un pays dur. L'herbe d'arrière-saison jaunit tristement sur les longs prés ; les feuilles des vignes rougissent aux ceps avant la grappe acre et serrée. Partout de monotones lignes de peupliers parcourent la plaine. Les collines s'élèvent lentement coupées de champs pâles, quelquefois avec la tache sombre d'un bois de chênes. D'autres, ardues, sont couronnées d'un cercle d'arbres noirs. Les larges plateaux sont couverts de forêts menaçantes. Le vert indolent d'un bouquet de pins semble joyeux.

A travers cette maigre contrée erre la Moselle claire et pierreuse. De Bussang, elle suinte doucement, laisse à sec la moitié de son lit sous les côteaux d'Epinal, et se fendille en bras, qui vont caresser le pied des vieilles maisons de bois aux balcons enguirlandés. Elle est si transparente que les dos des vives, des perches et des brochets apparaissent

en troupe immobile. Les cailloux effleurent si près le fil de l'eau, qu'on voit des chats pêcher la nuit au milieu de la rivière.

Maurice Barrès a dit en phrases éloquentes dans *L'Homme libre* la lutte du peuple patient et fidèle contre la stérile terre de Lorraine. Ce n'est pas un pays de paix, où les gerbes s'épanouissent. La marche de Lorraine est un sol de combat. Toutes les routes sont de vieux passages d'armée. On trouve dans les champs de grands éperons rouillés, qui furent fixés à des talons d'armures. Les Ecorcheurs ont passé là, et après eux les hommes de Charles le Téméraire, et le duc de Guise a mené ses partisans sur l'herbe courte foulée par des hommes d'armes.

Un vent violent et froid dessèche le sol. Le vin gèle dans les tonneaux, l'hiver, et il faut le dépecer à la hache. C'est bien la saison où on découvrit, trois jours après la bataille, le cadavre méconnaissable, d'un prince parmi les glaces d'un étang. Les soldats le reconnurent à la couleur de ses poils et à une bague qu'on ne put tirer de son doigt roidi par la mort et l'hiver de Lorraine.

Sur les crêtes, des mamelles gazonnées, armées de canons, se tendent vers la guerre.

Dans les plaines, de grands troupeaux de moutons paissent sur l'herbe rare.

Jeanne fut Lorraine, étant bergère, fut Lorraine, devenant guerrière.

Anatole France racontera bientôt, dans le livre que nous attendons, comment la petite gardeuse de moutons aima, près de Domrémy, l'arbre des fées, et s'énivra des légendes de Sainte-Marguerite et de Sainte-Catherine.

Elle fut ainsi, selon le vers de François Villon,

... *Jehanne, la bonne Lorraine,*

car la marche de France, avec la bergerie, et l'odeur de la guerre, a gardé sa foi dans nos vieux contes.

Là vous trouverez encore l'antique roman de Huon de Bordeaux, et les quatre fils Aymon, armés à la mode du premier Empire ; et l'histoire de Valentin et d'Orso, et la légende de la belle Hélène de Constantinople ; et de simples petits livres où il est parlé du Juif-Errant et de Geneviève de Brabant. Vous ne vous étonnerez point en admirant sur le mur d'une ferme un hideux Gargantua colorié, fils de Briarée et de Gargantine, dévorant ses bœufs selon une tradition antérieure à Rabelais. Vous verrez, sur une déplorable estampe, l'histoire lamentable de Pyrame et de Thisbé, telle qu'on la voit dans Shakespeare, avec un lion cruel teint en jaune clair.

Alors vous éprouverez que ce sombre pays de Lorraine, avec ses villes noires qui sont des casernes, et ses forêts qui sont des camps, est resté la patrie de la bonne Jeanne, malgré qu'à Domrémy il n'y ait plus de fées ni de curés prêchant selon Gerson qu'à défaut d'autorité une *femmelette* peut soulever un peuple ; malgré que le commandant Baudricourt ne soit plus à Vaucouleurs, où les soldats de Pagny-la-Blanche-Côte, vont faire la noce et ne demandent pas à voir *la Pucelle*.

(*L'Echo de Paris*, 7 octobre 1893).

Psychologie du Bonneteau

Derrière le pont de Caulaincourt s'ouvrent des terrains vagues, bordés de masures ; la ville est sauvage, les maisons disjointes et hâtivement plâtrées ; parfois la route coupée de fondrières, court entre des cabanes ; les cabarets sont des huttes de branchages, plaqués de terre sèche ; il y a des assommoirs vitrés sur trois faces, où les carreaux crevés à coups de poing, sont partout bandés de papier. Le comptoir est vide, seule la loi Griffe s'étale sur le mur nu. Les bouteilles sont dans l'arrière-boutique. Quand on entre, le *bistrot* émerge, le revolver *en pogne* ; d'une main il verse, de l'autre il braque son *rigolo* pour faire jaillir la monnaie. Les rôdeurs se servent sur les bancs, une chandelle les éclaire ; on n'entend que la pluie qui bat les vitres, le vent qui pousse les barrières de planches, et parfois une vitre de papier qui éclate.

L'hiver, les bonneteurs émigrent là. Ils quittent l'habit et le chapeau de soie ; ils portent tricot et casquette. La vie est trop chère à Paris sans les courses, pour que ça *vanne*. Il faut le grand soleil, les files d'Anglais avec leurs casquettes rondes et leurs vestes coupées, les wagons pleins de figures effarées — et un bon train qui n'arrête pas, jusqu'à Chantilly. Mais quand la ville s'allume, en novembre, en décembre, le bonneteau s'en va ; on le joue par-ci par-là, sur un coin de trottoir, à l'effarouchée, avec un bout de boniment, le samedi. La bise devenant aigre, le *trèpe* ne s'arrête plus ; les trois cartes s'envolent ; le bonneteur râfle son jeu, sifflotte, ramasse un *orphelin* et l'allume. Et puis il remonte sur la butte, allant, lui aussi à la campagne — mais en hiver — il est *fauché*, il descend *en ville* boulevard Rochechouart. La nuit il couche dans une machine en planches, quelque part. Le jour il se *débauche* d'un côté, de l'autre *turbine* un brin, si ça ne l'épate pas trop ; le soir il va lamper son " café avec vieux marc " dans l'assommoir vitré où le patron tient le *rigol* en pogné.

L'homme que je vis un jour dans ce désert, au Zifolo était dur, maigre, haut en couleur. Le Zifolo s'allonge devant le cabaret ; un grand mirliton de fer blanc rouillé par la pluie, qui grince au vent. La salle a cet aspect particulièrement inquiétant des halles haut vitrées, où la lumière entre de tous côtés, comme si on vous regardait à la fois par tous les carreaux. Mais l'homme ne se sentait nullement troublé. Il se sentait à l'aise, au milieu des camarades. Cela se voyait à l'aisance de ses coudes, au sans façon de sa casquette. Il avait des yeux clairs, mais couleur d'absinthe fondue, de ces yeux dangereux de mal-

fauteur, où l'intelligence est voilée. Il faisait glisser trois cartes sur la table avec une rapidité séduisante : “Pique perd, trèfle perd, cœur gagne !” — Voyez le cœur, c’est pour l’honneur ! Qui veut du trèfle, c’est pour des nèfles ! Qui prend du pique, s’y frotte s’y pique ! Cœur gagne — pique perd — trèfle perd — cric, elle passe — cœur gagne — vanne, elle saute — pique perd — trèfle perd — et voilà les guignols !” La voix était traînante, sourde, enrouée, avec des éclats sur certaines syllabes, des appels de sonorité accentuée, tandis que les yeux restaient impénétrables. Car cet homme connaissait la puissance de signification des yeux pour le joueur, et les siens étaient d’un vert sans fond.

Comme le boniment n’attirait rien, il se tut peu à peu, et trinquant avec moi, il se mit à causer. “On n’est plus, dit-il, au temps de Fiperlin. C’était le roi du bonnet. Ça bardait avec lui. Il entrait dans un “dur mort” — les *têtes* du wagon marchaient toutes. Le “dur mort” c’est un train qui brûle les stations, vous comprenez ; pas moyen de descendre. L’équipe est là, le teneur et les compères : dame, le teneur passe les brêmes ; on finit par y aller. C’est ennuyant de ne pas descendre ; ça fait saigner les gens alors, au bout du compte, ils revarchent au bonnet.

“Le bonnet, c’est Fifrelin qui a jeté le nom de *lingerie*. Un beau *centre*, n’est-ce pas ? Nous autres, c’est des *linges*, on tient de la bonneterie. C’est vrai qu’au fond, tout ça c’est du *charriage*, on *bat contre* tout le temps, quoi... — Mais toi, t’es *baron* — moi je suis marquis, pas vrai ? Ainsi moi le teneur, supposons, je suis baron, je fais un *chiqué*, un beau ; mais toi, l’autre baron, pourquoi que tu tâches à voir la carte ?”

“ C’est ça qui fait la chose dans la lingerie. Tu veux voir la brême, pas ? — eh bien, c’est pas vrai. Tu la verras, mais c’est pas celle-là, tout de même. Les compères on les *empile* tout pareil. Il faut leur *faire le ver* pour qu’ils *entravent*. Une supposition, la carte est à gauche — je dis *cric* — la voilà au milieu — je dis *vanne* — je la fais sauter sous ma main droite — je dis “ voilà les guignols ”. Ça, c’est encore une invention de Fiferlin.

“ Si les *têtes* n’étaient pas des voleurs, il n’y aurait pas de bonneteau. Vous voulez voler, tous, tant que vous êtes. Il y aurait de l’honnêteté, ça serait de mettre le doigt au hasard, sur une des trois cartes. Mais la *tête*, qu’est-ce qu’elle fait ? Elle regarde en dessous, elle reluque. Un coup qu’elle croit tenir la carte, elle la suit ; bon, moi je la fais sauter. Où qu’elle est ? Le monsieur, qui a triché, dit : “ elle est là, au milieu ”. — Ben c’est pas vrai, elle a sauté à gauche.

“ Alors la *tête* se dit : “ Je suis filouté ; je vais avoir l’œil ”. Moi, je fais une corne à la carte — un rien — c’est gondolé. On appelle ça *cornanche en dedans* ou *cornanche en dehors*, suivant les cas — ça se comprend. Mon job, qui veut tricher, rigole et pense : “ Pas fort, le bonneteur ; sa carte est cornée — je suis sûr de mon coup ” Oui, mais dans la passe je la défais, sa corne, et je marque l’autre, celle qui perd. Après, qui est dans le lacs ! c’est le voleur.

“ Le coup de la marqueuse, c’est le plus difficile. Il faut connaître le bonnet à fond, et posséder ses doigts. Je prends une tête qui a marché ferme — pas ? — il ne veut plus rien savoir. Moi j’ai vu qu’il a encore un “ nullé en fouille ”. Faut le déco-

cher. J'ai mon équipe ; sans ça, pas moyen de travailler. Le compère, il va trouver la *tête*, il lui fait *du plat*, dans ce genre à peu près : " Monsieur, vous avez beaucoup perdu ; je viens de m'enfiler sérieusement, moi aussi. Ces gens sont des filous — mais je les tiens. Je viens de marquer la carte d'un rond de cendre de cigare ; le teneur n'a rien vu nous pouvons ponter ferme et rattraper notre argent ". — La *tête* marche — parce que dans le fond, c'est un voleur. Il arrive, il regarde la carte marquée, un peu en dessous. Moi, je fais l'imbécile. Mais j'ai trempé mon petit doigt dans de la cendre de cigare : j'efface sur la bonne carte, et je fais la *marquouse* sur la mauvaise. Ce n'est pas moi qui ai volé, — c'est l'autre qui s'enferme ".

L'homme s'était animé peu à peu dans ses explications. Il avait l'air convaincu. Son mépris de l'humanité était profond : et il ne l'avait vue que par le bonneteau. Le vrai voleur, dans le jeu, ce n'était pas le misérable escamoteur qui fait sauter sa carte, ce n'était pas le meurt-de-faim effaré qui ramasse le jeu d'un tour de main au cri " V'la la renacle ! " — c'était le monsieur riche, le bourgeois qui va aux courses, l'homme classé, la *tête*, le bonneteau était une revendication. On commence par me voler, je vole. Tout joueur est un voleur ; soyons plus voleur que lui. Rien de plus juste.

" Et maintenant, que faites-vous, demandai-je — en hiver ! " — " Dame, l'hiver, on greffe, répondit l'homme. Rien à croûter. Je grinche un peu, à l'occase — je travaille pour la bande noire ". — Il avait une sorte de fierté à se vanter d'être voleur : nul crainte de son aveu dans ses yeux impénétrables. C'était un *crâneur* mais je le

tenais. Tout à l'heure, c'est nous qui étions les voleurs. Les rôles étaient changés. Je le fis doucement remarquer à l'homme. Il haussa les épaules ; la clarté de ses yeux vacilla un moment ; puis il me quitta abruptement.

.

Je suis allé aux courses l'autre jour. Au moment où le train partait, trois messieurs envahissent le wagon. Cinq minutes après les trois cartes paraissent sur un foulard, sortant je ne sais d'où. "Pique perd — Trèfle perd — cœur gagne. — Voyez le cœur, — c'est pour l'honneur — qui veut du trèfle — c'est pour des nêfles. Peu à peu je m'intéressai à la carte volante, je mis un louis. Et comme je suivais instinctivement en dessous l'as de cœur qui passait et repassait, le teneur me regarda ironiquement sous le nez. Je reconnus l'homme du Zifolo et je rougis jusqu'aux cheveux. L'homme avait gagné la balle. Je ne résistais pas à la psychologie des honnêtes gens ; je *volais*.

(*L'Echo de Paris*, 17 août 1895.)

Le Latin mystique

de REMY DE GOURMONT

Avec le Latin Mystique, M. Remy de Gourmont, dont j'estime infiniment le talent et la fierté de caractère, nous apporte une œuvre érudite et singulièrement originale. Elle est rehaussée d'une admirable tête tracée par Filiger, et une préface de M. J.-K. Huysmans la précède. Ces quelques pages curieusement artistes, comme toutes les œuvres de l'auteur de *là-bas*, ne semblent pas convenir strictement au livre de M. de Gourmont : elles sont incisives, cruelles, et d'une injustice exacerbée. M. J.-K. Huysmans revendique le mysticisme pour une élite intellectuelle. En quoi il a raison. Mais encore faudrait-il définir le mysticisme. On ne saurait y brouiller la retraite de l'artiste en son art, du sentimental en son âme, du religieux en ses symboles. Et il est clair que la substance du livre de

M. de Gourmont est dans la symbolique. Cette symbolique n'est qu'une petite phase du développement individualiste à rebours de des Esseintes, et on ne l'a point vue paraître fort nettement dans les aspirations étranges du chanoine Docre. M. J.-K. Huysmans fait aussi ses réserves sur les traductions de M. de Gourmont. Ici encore il faut s'entendre. M. de Gourmont a adopté un système particulier pour rendre en français le latin mystique. Il le traduit en bon frère. Il le transforme et il l'orne, parce qu'il l'aime par dessus tout et qu'il veut le faire aimer aux autres. Ainsi Baudelaire a donné du style aux phrases parfois incertaines d'Edgar Poe. Quand M. de Gourmont traduit :

Oculorum acies nunquans satiatur avara.

“Les yeux concupiscent, poignards insatiablement avides”.

Il n'est point besoin de nous avertir que sa traduction est volontairement inexacte, et qu'il a faussé le sens vers le concret. Et si on objecte à M. de Gourmont des interprétations douteuses, il ne faut point oublier que la plupart des textes dont il donne l'anthologie sont expliqués pour la première fois depuis nombre de siècles. Il n'y a pas de savant qui ne puisse se tromper en publiant un fragment inédit de l'antiquité. Pour ces choses nouvelles, les traditions nous manquent. Trois éditions de Kenyon, Buecheler et Blass, n'ont pu débarrasser le texte d'*Héronidas* et de la *Constitution d'Athènes* d'un nombre incroyable de contresens et de fausses lectures. Et en effet la découverte des poèmes et du traité sont si récents que les érudits n'ont pu encore

prendre le pli. On a commencé par traduire au VI^e mime d'Herondas le mot Βαυβών par "toque en cuir". Et il a fallu ensuite révéler à l'Académie des Inscriptions qu'elle avait écouté gravement en séance solennelle la lecture d'une affreuse obscénité. Car ce mot Βαυβών est synonyme d'ἄλισβος, qu'on trouve dans *Lysistrata*, et qui est, il est vrai, un objet fait de cuir, mais non pas une "toque". Cependant les érudits d'Allemagne avaient scruté le texte, et n'y avaient pas vu clair. J'aimerais que cet exemple justement servît à justifier M. de Gourmont, si on l'accusait de quelque erreur. Car le latin mystique est plus indéchiffrable parfois que le dialecte le plus obscur de l'île de Cos.

Enfin M. Huysmans a voulu donner une idée des mérites du Latin au Moyen-Age. Et si on attribue à cette langue décadente une belle indépendance des mots et du coloris, une faculté d'abstraction et de formation d'entités avec des épithètes dont l'idiome vulgaire était alors privé, on ne courra guère le risque de se tromper. Mais si l'on nous affirme que planche vient de *plancha*, paillard de *paillardus*, ronfler de *ronflare*, autant vaudra nous soutenir que le nom de Ducange vient de *Cangius* ou que peut-être Schwarzerd est la traduction du vocable original Mélanchton. Il suffit de lire les sermons d'Olivier Maillard ou de Michel Menot pour y voir prendre droit de cité dans la nouvelle langue latine à des mots barbares et communs ; et il faudrait avoir peu de sens critique pour tenter de démontrer que ces excellents prédicateurs répandaient du haut de la chaire de nouveaux termes d'argot afin d'enrichir la conversation de leurs fidèles. Il sera plus prudent de penser qu'ils essayaient

de parler ecclésiastiquement le langage du bas peuple. Ce baroque latin n'était que du français latinisé. Supposer le contraire n'est qu'une charmante imagination d'écrivain. D'ailleurs, les poètes latins mystiques du Moyen-Age suivent une langue pure et traditionnelle, quant aux vocables ; leurs mots nouveaux sont toujours formés logiquement ; c'est toujours du latin et du latin parlé et vivant. Thomas à Kempis fit peut-être humblement la cuisine à ses frères moines, mais il serait mort plutôt que de proférer : *cuisinare*.

Je ne suivrai pas M. de Gourmont depuis Commodius de Gaza jusqu'au bréviaire de l'abbé Coffin. Mais j'aimerais discuter un peu le principe de son livre. Il y est dit que les mystiques chrétiens créèrent une nouvelle forme de poésie pour laquelle ils transformèrent la vieille langue latine. Et M. de Gourmont cite saint Ambroise :

*Veni redemptor gentium,
Ostende partum virginis:
Miretur omne seculum
Talis decet partus Deum.*

.
*Procedit a thalamo suo,
Pudoris aula regia
Geminae gigas substantiae
Alacris ut currat viam.*

et ailleurs :

*Vergenti mundi vespere
Uti sponsus de thalamo
Egressus honestissima
Virginis matris clausula*

Je J'avoue ne pas très bien saisir le progrès de forme de ces strophes sur les vers suivants :

*Excitusque hilari die
Nuptialia concinens
Voce carmina tinnula
Pelle humum pedibus, manu
Pineam quate taedam !*

ou :

*Jam licet venis, marite:
Uxor in thalamo tibi est,
Ore floridulo nitens
Alta parthenice vebut
Luteumve papaver
.
Torquatus volo parvulus
Matris e gremio suae
Porrigens teneras manus
Dulce rideat ad patrem
Semibiante labello*

Catulle les composa pour les noces de Vinia Aurunculcia avec Manlius Torquatus. Je voudrais citer aussi cet hymne à Diane :

*Dianae sumus in fide
Puellae et pueri integri
Dianam pueri integri
Puellaeque canamus
.
Montium domina ut fores
Silvarumque virentium
Saltuumque reconditorum
Omniumque sonantum*

Voilà une strophe dont la consonnance est bien semblable à ces vers de saint Hilaire :

*Jesus refulsit omnium
Pius redemptor gentium:
Totum genus fidelium
Laudes celebret dramatum.*

Il ne faut pas oublier que l'antiquité a emporté presque toutes ses hymnes, ses prières et ses séquences religieuses. Nous ne savons pas bien si les premiers mystiques chrétiens n'ont pas employé des formes de l'ancienne liturgie. La parodie d'une nénie, dans l'Apokolokyntose, montre que ces chants avaient un rythme et des assonances bien spéciales :

*“ Fundite fletus, edite planctus
Resonet tristi clamore forum
Cecidit pulchre cordatus homo
Quo non alius fuit un toto
Fortior orbe.”*

J'admettrais volontiers que les poètes mystiques ont agrandi, transformé et magnifiquement orné les hymnes et nénies du paganisme, et qu'ils ont recueilli avec délices d'exquises et naïves chansons que les petites femmes des provinces latines connaissent encore. Puis je ferais amende honorable en citant trois vers candides de saint Ambroise :

*Jesus corona virginum...
Qui pascis inter lilia
Septus choreis virginum.*

Avant d'arriver au *Livre des Gemmes* de Marbode, je dirai un de mes regrets. C'est que M. de Gourmont n'ait pas donné place dans son anthologie aux hymnes qui furent composées par les clercs mendiants d'Allemagne au ^x^e siècle. On les a publiées sous le nom de *Carmina Burana*. Les vagabonds des routes y chantent Jésus et la Vierge avec beaucoup de douceur et de fraîcheur. Quelques-unes de ces hymnes méritaient d'être recueillies.

Marbode est un poète savant. Son livre est rutilant d'escarboucles, de cornalines, de grenats et de rubis. Il sait les symboles de l'almandine rose rouge, et de l'aromatite qui a l'odeur de la myrrhe, et de l'hématite sanglante, et du jargon jaune, et du smaragdoprase dont la couleur est pareille à l'herbe roussie.

Dans le saphir Conrad de Haimbourg voit l'espérance, et l'émeraude lui révèle la pureté. " L'amour divin s'exprime par le chrysophrase, tacheté d'or et de pourpre

*Ecce nunc qui rubeas
Guttas facit aureas
Chrysoprasus. — ... "*

Voilà des symboles parfaitement mystiques. Ils sont beaux, mais il leur manque je ne sais quelle simplicité. Ce symbolisme des gemmes est un peu trop éclatant. Il pare la Vierge de sardes sanglantes et décore l'humilité avec des beryls clairs. Je suis plus touché de ceux qui voient dans les pauvres choses humbles de la vie. Et je vais traduire une page du petit livre de Christian Wagner de Warmbronn, qui est Allemand, mystique, et demeure inconnu, au milieu des forêts de la Souabe :

“Vingt-huitième dimanche.

Mais de nouveau l'esprit se lève et m'indique une pauvre terrestre image selon de grandioses concepts surhumains.

Une prairie vallonnée s'étend devant moi comme un morceau de l'espace étoilé au milieu des prés de la terre. Elle est pleine d'étincelles blanches, d'innombrables ombelles, pareilles aux taches nébuleuses des lointains du ciel. Cependant considère-les, ces ombelles, ces disques d'étoiles. Ne sont-elles point divisées en cercles, ou si tu le veux en quartiers ou formes de cinq côtés ? Et ces formes de cinq côtés ne se composent-elles point encore de cercles plus petits ? Et ces petits cercles ne sont-ils pas à leur tour harmoniquement limités et dénombrés en des infinis, oui des infinis de fleurettes isolées ne sont-elles pas les systèmes de soleils ? Et notre soleil avec ses planètes et ses lunes n'est-il point semblable à une de ces fleurettes dans les cercles intérieurs qui enveloppent le centre ?

Imagine-les agrandies à l'infini, ces ombelles de la prairie, ces disques d'étoiles, et imagine-toi placé sur une de leurs fleurettes ; et voici que la plaine où elles se dressent, voici que le disque de l'ombelle te paraîtra une ceinture de lumière étincelante, et voici qu'est résolu le mystère de la voie lactée. Mais écoute, ô fils des nouveaux temps, expert en la science des étoiles, ce que t'apprendra encore celui qui a vu ces choses dans le petit miroir des fleurs :

Voici qu'il parle : Au bord des circonférences de ce disque infini, vers l'extérieur, seront de toutes ces constellations les brillantes et les princières, vers le milieu les petites et faiblement lumineuses, et le

point central sera vide. Car la tige géante qui la porte, cette grande plaine étincelante infinie, tu ne la verras pas, car elle est obscure, et en vain tu épieras avec les instruments de ta vision le centre vide de lumière.

Insensé ! Apprends la science des étoiles dans les fleurs de ta prairie natale ! Regarde vers la terre au lieu de te tourner là-haut ! Vois, les mystères des cieux sont étendus devant toi ; réjouis-toi de leur solution ; elle n'est point difficile.

*O nul secret dans la loi des mondes
Nul mystère étendu devant nous
Qui ne soit résolu et sitôt expliqué
Par le simple regard, calme et pieux, d'un enfant "*

Je ne saurais (et je l'ai dit) suivre M. de Gourmont pas à pas, car il me faudrait tout admirer avec lui.

Mais je le remercierai d'avoir imprimé une litanie du XVII^e siècle, extraite d'un vieux bréviaire qui appartient à une sœur inconnue, sœur Marie de la Présentation. Car cette litanie est un des chefs-d'œuvre de la langue française et je ne résiste pas au plaisir de la reproduire :

*Litanies de grande consolation
Aux personnes qui sont en affliction.
Qui les dira dévotement,
En recevra soulagement.*

“ Jésus anéanti en votre soulagement, ayez pitié de nous.

Jésus de riche devenu pauvre,

Jésus mal logé, mal habillé, mal nourri,
 Jésus couchant sur la terre, sans lit, sans oreiller
 et sans couverture,
 Jésus réputé fol et endiablé,
 Jésus accablé de douleur au jardin sous la charge
 de nos péchés,
 Jésus dans l'ennui, dans la crainte et dans l'agonie,
 Jésus trahi et vendu à vil prix,
 Jésus traîné la corde au col,
 Jésus tombé dans le torrent de Cédron, tout
 mouillé et transi de froid.
 Jésus mocqué, bafoué, souffleté, traité de coups
 de pieds et de poings,
 Jésus dépouillé tout nud quatre fois avec igno-
 minie,
 Jésus fouetté jusqu'au sang et déchiré de coups,
 Jésus détaché de la colonne et tombé dans votre
 sang,
 Jésus couronné de poignantes épines,
 Jésus vêtu d'une méchante robe, et traité comme
 un roi de farce,
 Jésus chargé du lourd fardeau de la Croix sur vos
 épaules déchirées,
 Jésus cloué avec d'horribles douleurs à la Croix,
 Jésus tout en playes depuis la plante des pieds
 percé jusqu'à la tête couronnée d'épines,
 Jésus, l'homme de douleurs, ayez pitié de nous".

Je remercierai encore M. de Gourmont d'avoir
 traduit le *Stabat Mater*, qui est le plus merveilleux
 poème du latin mystique, et sur lequel on trouve
 une phrase " tramée ", dit M. Huysmans, " avec les
 fils en argent dédoré d'une vieille étole ". Et je
 ne saurais mieux terminer qu'en laissant parler cette

phrase splendide qui vaut bien d'autres poèmes du livre :

“ Quels signes de décadence reconnaître en ce poème œuvré par une main douloureuse, mais sûre, selon des lignes très nobles, des voiles raidis comme par des larmes de sang, en cette robe de deuil, mais frangée d'or vert, mais stellée d'améthystes ? ”

(*Le Mercure de France*, novembre 1892).

Proses Moroses

de REMY DE GOURMONT

De petites pages comme frottées de ciguë, entre lesquelles ont séché des brins d'ancolie, semées de mots suraigus et blêmes; des phrases aux contours rapides, semblables à de simples coups de pinceau qui suggèrent tous les gestes de la vie par une ligne grasse; des perversités promptes et acérées, et qui entrent en agonie dès qu'elles ont été conçues; un monde minuscule de drames brefs, haletants qui tournoient follement ainsi que des petites toupies dans leurs derniers circuits; des sentiments éphémères comme les renouveaux lassés des fins de passion.

A cent ans de distance, M. Remy de Gourmont a enclos dans ce livret oblong la science cruelle de l'âme et de la chair des Delaclos et des Sade (puisque par infortune ce mauvais écrivain est resté le meilleur

représentant de son tour d'esprit) ; mais la perversité des "proses moroses" est plus nuancée et plus variée. Certes, Primary est un digne descendant de M. de Valmont ; comme lui, il écrirait : " J'aime de passion les mines de lendemain. Vous n'avez pas l'idée de celle-ci, c'était un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, et si gros, et si battus ? cette figure si ronde s'était tant allongée ! Rien n'était si plaisant ".

Mais Primary a inventé d'autres teintes de plaisir, que Valmont ne connaissait point. Il ne se contenterait pas de tourmenter la naïve Cécile Volanges ou la belle présidente ; il trouve de la jouissance à donner un faux espoir à la pauvre veuve d'un bijoutier, ou à saluer avec respect et déférence les mendiants qui lui tendent leurs chapeaux troués. Auprès de Valmont, Primary est un gourmet raffiné.

Tout le livre de M. de Gourmont est plein de ce raffinement ; et ses histoires tuent avec ironie, tuent une seconde fois ce que le scepticisme athée du XVIII^e siècle avait tué déjà, tuent par un scepticisme religieux, comme l'opérateur des morts perce le cœur mort de l'aimée avec une épingle d'acier qui a la forme d'une croix.

(*Le Mercure de France*, juillet 1894).

Annabella et Giovanni

Mesdames, Messieurs, ⁴

Avant de vous parler d'Annabella et Giovanni, je voudrais vous rappeler un conte des *Mille et Une Nuits*.

C'est l'histoire du jeune homme qui arrive dans une île gouvernée par un vieux roi. Un soir le fils du roi l'emmène souper et lui fait boire des vins parfumés; puis il l'entraîne parmi la nuit dans la nécropole de l'île. Ils passent entre de grandes tombes blanches. Le prince s'arrête devant un caveau somptueux et dit : — O mon cousin, j'ai un grand service à te demander et je te prie de ne point m'arrêter en ce que je désire.

Puis il lui montre un vase plein d'eau, un sac de ciment et une truelle : — Je vais descendre dans cette tombe lui dit-il, et quand j'y serai entré, je te

prie de m'y murer afin que personne n'entende plus parler de moi.

Le jeune homme, dont la tête est échauffée par le vin, fait la promesse. Alors paraît une jeune fille voilée, couverte de bijoux; le prince la fait entrer dans la tombe et soulève une porte de fer qui s'ouvre au ras du sol, puis il se tourne vers la jeune fille :

— Viens, lui dit-il et fait ton choix. La jeune fille ne répond pas et n'hésite pas : elle entre dans la tombe et descend silencieusement par un escalier voûté. Le prince la suit aussitôt et le jeune homme égaré laisse retomber la porte de fer, et la scelle avec du ciment.

Le lendemain, il se souvient confusément de ce qu'il a fait et n'ose paraître devant le vieux roi. Il fuit le palais et va errer dans la nécropole, mais toutes les tombes sont semblables et ne retrouve pas la porte de fer. Sept jours et sept nuits, il erre inutilement par le cimetière. Le huitième jour il désespère et retourne au palais où il trouve le vieux roi en larmes, car — Mon fils et ma fille, lui dit le vieux roi, ont disparu depuis sept jours, personne ne sait où ils sont.

Le jeune homme se jette aux pieds du roi et lui avoue sa folie. Tous deux retournent dans la nécropole et cherchent la tombe scellée. Soudain, dans une lueur de reconnaissance le jeune homme retrouve le sépulcre; ils arrachent la porte de fer; ils descendent dans l'escalier voûté, ils descendent cinquante marches, et là ils sont arrêtés par une aveuglante fumée. Ils traversent cette vapeur et arrivent dans une grande salle éclairée par un lustre à sept branches. Le sol en est jonché de mets et de gâteaux, de graines et de farine, de provisions

amassés pour de longs jours; et au fond de la salle embrumée, sous la vague lueur du lustre, ils voient un lit splendide et bas, où sont étendus deux corps enlacés. Et l'horreur saisit le vieux roi et son compagnon, car les deux corps sont devenus noirs comme du bois carbonisé et il semble qu'ils aient été engloutis dans un puits de feu.

Alors le vieux roi s'approche et crache au visage de son fils et le soufflette avec sa pantoufle.

— O mon ami, s'écrie-t-il, ce jeune homme était, depuis son enfance, follement amoureux de sa sœur. Souvent et souvent je lui ai interdit de la voir — et je me disais : “ Ils sont encore si petits ! ” Cependant, quand ils grandirent, le péché vint entre eux : je pouvais à peine le croire. Je l'enfermai et le réprimandai et le menaçai des plus graves menaces, et les eunuques et serviteurs lui disaient : — Garde-toi d'une chose si hideuse que nul n'a faite avant toi et que nul après toi ne fera, et prends garde d'être déshonoré et disgrâcié parmi les rois du jour jusqu'à la fin des temps.

Et j'ajoutai :

— Un tel bruit se répandra au loin par les caravanes; garde-toi de leur donner cause de parler ou assurément je te maudirai et te mettrai à mort.

Ensuite, je les logeai séparément et j'enfermai ma fille. Mais la fille maudite l'aimait d'amour passionné, car Satan s'était emparé d'elle autant que de lui et par son illusion leur crime hideux semblait beau à leur vue. Or, quand mon fils vit que je les avais séparés, il fit bâtir secrètement ce souterrain et y transporta des richesses et des provisions, ainsi que tu vois; et tandis que j'étais à la chasse, il est venu ici se cacher loin de moi avec sa sœur, et le

juste jugement s'est appesanti sur eux deux et les a consumés par le feu du ciel; et en vérité le dernier jugement leur apportera des peines plus longues et plus durables.

.. Eh bien ! l'histoire du prince qui s'enfeme avec sa sœur dans la tombe de la nécropole ressemble étrangement à l'histoire d'Annabella et de Giovanni. Comme le prince du conte, Giovanni dit à sa sœur :

— Fais ton choix; aime-moi, ou tue-moi, ma sœur.

.. Et Annabella glorieuse lui rend son poignard et lui ordonne de vivre. Elle aussi, comme la princesse du conte, elle a aimé son frère longuement et silencieusement, et elle n'osait pas le lui dire.

.. Et ces deux enfants passionnés renoncent au monde pour s'enfermer dans leur amour, un amour secret comme la tombe, muet comme la tombe, terrestre et mortel. A partir du moment où Giovanni lui a murmuré :

.. — Qu'allons-nous faire, maintenant ?

.. Où Annabella lui a répondu :

— Ce que tu voudras...

ils s'aimeront dans le sommeil et dans les ténèbres, dans une atmosphère pesante et étouffée comme celle d'un souterrain, car ils se sont retranchés du monde — ils ont renoncé au ciel, à la terre — ils bravent l'enfer. Annabella n'a plus devant les yeux qu'un héros; Giovanni ne voit plus qu'une déesse.

.. — Tu es mon frère Giovanni ! s'écrie-t-elle, et il lui répond :

.. — Tu es ma sœur Annabella, je le sais.

.. Et ainsi, en pleine conscience, ils se choisissent l'un l'autre en dépit de tout. Ah ! s'ils avaient pu descendre dans la tombe de la nécropole pour s'y enfermer dans une nuit éternelle ! Peut-être que le

feu céleste les y eût frappés, mais la vie n'aurait pas continué à les enlacer dans son réseau inextricable. Ici la punition les atteint sous ses formes réelles : Annabella est forcée de se marier — son mari découvre inévitablement la faute — la mort est là, qui les guette tous deux avec ses apparences coutumières. Mais ici l'amour prend sa revanche, l'amour est plus fort que la mort; c'est Giovanni lui-même qui tuera Annabella.

— O mon frère, s'écrie Annabella, par ta main ! C'est ainsi qu'elle doit mourir, et Giovanni périt volontairement en héros.

Mesdames, Messieurs,

Nous n'avons pas le droit de juger l'amour d'Annabella et de Giovanni comme un amour ordinaire; il est trop grand et trop haut. Devant le lit d'Annabella, avant de la tuer, le poignard à la main, Giovanni dit à sa sœur :

— Embrasse-moi, si jamais les temps futurs apprennent l'histoire de nos affections étroitement enlacées, quoique peut-être les lois de la conscience et de l'usage puissent nous blâmer justement, pourtant quand on connaîtra notre amour, cet amour effacera l'infamie qui, en des incestes ordinaires, n'inspirerait que de l'horreur.

Toute expansion individuelle est belle dans son acte suprême. Giovanni a renoncé à la science : il ne croit ni au ciel, ni à l'enfer; il tiendrait le destin serré dans son poing et commanderait au cours du mouvement éternel du temps; il braverait la Mort menaçante avec ses armées de pestes terribles et ses troupes de danger ardents comme des étoiles.

flambantes ; c'est un héros, c'est un être glorieux supérieur aux hommes — c'est ainsi que le voit Annabella — nous n'avons pas le droit de le voir autrement.

Macbeth est un assassin, et cependant lorsqu'il s'écrie :

— Je commence à être las du soleil et je voudrais voir ruiné tout le cercle de l'univers ! lorsqu'il se couvre de son armure pour affronter la dernière lutte où il sait qu'il trouvera la mort, nous l'admirons et notre cœur est avec lui.

L'âge d'Elisabeth est l'âge des héros de drames, des plus nobles aventuriers de terre et de mer, qui conquièrent leurs droits par la fixité de leur intention et de leur courage, l'âge du capitaine John Smith, de Sir Walter Raleigh, de Sir James Phips, des chercheurs de trésors et de blessures. Ce sont ceux-là que nous retrouvons dans les théâtres du Globe, des Frères Noirs et du Taureau Rouge ; ce sont ceux-là qui affirment leurs droits dans la morale théorique comme les autres conquièrent les leur pratiquement parmi les hommes.

Deux autres poètes ont créé, après Shakespeare, de semblables héros, John Ford a imaginé Giovanni, Cyril Tourneur nous a montré Vindice, le héros de la vengeance, et Danville, le héros de l'athéisme, trois titans qui luttent contre le monde et les mœurs, qui sont condamnés à périr mais qui affirment leur individu en dépit de l'univers.

Avec Shakespeare nous voyons les personnages devenir héroïques sous nos yeux et se transformer à la fin du drame pour se faire surhumains.

C'est seulement dans l'agonie de l'action qu'une espèce de souffle épique parcourt la pièce, au moment

où Hamlet saute auprès de Laerte dans la tombe d'Ophélie, en s'écriant :

— C'est moi Hamlet le Danois ! Mais avant d'avoir été convulsé par le drame, Hamlet, Macbeth, Othello, Roméo étaient des hommes qui n'avaient guère que des qualités ordinaires.

Ce n'est pas ainsi que Ford et Tourneur nous présentent Giovanni, Vindice et Danville. Ils sont déterminés avant que nous les connaissions ; leur fatalité réside en eux-mêmes ; ils sont soumis au destin qu'ils se sont forgé, et si la responsabilité existe pour eux, ils sont responsables de tout.

Ce n'est pas qu'on ne puisse reconnaître nettement l'influence de Shakespeare dans le drame de John Ford. Sans aucun doute la pièce d'Annabella n'eût jamais existé si trente ans avant on n'eut représenté Roméo et Juliette. Vous retrouverez ici — avec de profondes modifications, il est vrai — le frère Laurence, le vieux Capulet, la nourrice de Juliette, Roméo et son amante ; mais il y a un pas de plus dans la puissance dramatique. Roméo et Juliette sont séparés par la haine de leurs familles ; Giovanni et Annabella sont unis par le sang ; Roméo et Juliette ont l'excuse de leur amour ; le péché de Giovanni et d'Annabella est leur amour même. Le drame n'est plus autour des personnages ; il se joue au plus profond de leurs cœurs.

Pour créer Roméo et Juliette, il avait suffi à Shakespeare de lire le conte de Bandello ou la nouvelle de Luigi da Porto ; il n'existe pas de chronique d'où Ford ait pu tirer son drame. L'idée put lui en être suggérée par les Histoires tragiques de notre temps, de Rosset, publiées en 1615, et où on lit l'aventure des "amours incestueuses d'un frère et

d'une sœur, et de leur fin malheureuse et tragique ", — mais cette aventure est entièrement différente de celle d'Annabella et de Giovanni. A l'encontre de Shakespeare, John Ford et Cyril Tourneur ont toujours inventé leurs sujets. Les femmes touchantes et infortunées qui traversent les pièces de Ford, Penthea, Calantha, Bianca, Annabella ont été imaginées par lui — ce sont véritablement ses filles.

Si John Ford a placé sa pièce en Italie, c'est que ce pays de poison et d'amour a toujours attiré les poètes de l'Angleterre depuis les grands constructeurs de drames de l'âge d'Elisabeth jusqu'à Shelley et à Browning, qui est de l'âge de Victoria. C'est dans Parme que John Ford vit le décor où devait se jouer la tragédie d'Annabella et de Giovanni : il ne l'y plaça pas pour suivre une nécessité historique.

Mesdames, Messieurs,

Voici le lieu, je crois, de vous exposer brièvement ce qu'on sait de l'auteur d'Annabella.

John Ford fut baptisé à Ilsington, dans le Devonshire, en l'année 1586, le 17 avril. Il était par sa mère, petit-fils d'un lord chef de la Justice. Il arriva à Londres de bonne heure et commença d'y étudier le droit. Son cousin et homonyme John Ford était établi déjà comme avocat à Gray's Inn; il dut aimer et aider le jeune homme; du moins nous jugeons de la reconnaissance de John Ford pour son cousin par les dédicaces de ses pièces qui sont pleines d'affection.

John Ford écrivit de très bonne heure. Il avait vingt ans — en 1606 — quand il publia son premier poème, une élégie sur la mort du duc de Devonshire.

Sept ans plus tard, il faisait jouer une comédie au théâtre de Cockpit. Nous ne l'avons plus. C'était trois ans avant la mort de Shakespeare. On ignore la date de la représentation d'*Annabella*. La pièce fut imprimée en 1633. La dernière tragi-comédie de Ford fut jouée au théâtre de Cockpit en 1638.

Les temps étaient troubles, le public commençait à fuir les théâtres; la prédication puritaine agissait fortement en Angleterre. En 1641, les comédiens publièrent une plainte où ils se lamentaient sur leur "condition triste et solitaire". Le Long Parlement avait été élu l'année d'avant. L'année suivante, en 1642, la guerre civile éclatait; on fermait le registre du Maître des Divertissements, et une ordonnance de la Chambre des Lords et des Communes déclarait "que tandis que ces tristes causes et occasions d'humiliation continuent, les spectacles publics du théâtre cesseront et seront interdits".

Ford avait passé près de quarante ans à Londres. On croit qu'il se retira alors dans sa contrée natale, le Devonshire. Une tradition obscure prétend qu'il s'y maria, qu'il eut des enfants et qu'il termina ses jours en paix. C'est au moins douteux; car Ilsington était au centre d'un district royaliste, et fut cruellement décimé par les armées parlementaires.

De Ford lui-même, de ses amis, de la manière dont il vivait, nous ne savons rien. Deux vers tirés d'un pamphlet, *Les Poètes du Temps*, ont été cités par Gifford. Parmi tous les poèmes dédicatoires qui ne nous apprennent aucun détail précis, ce sont les plus caractéristiques :

*En une profonde tristesse John Ford, seul, était plongé,
Les bras croisés, le chapeau mélancolique.*

Voilà le seul portrait que nous ayons de lui — un homme triste, le visage détourné, le regard volontaire et désespéré, avec son grand feutre enfoncé jusqu'aux yeux.

Mais il ne faut pas trop compter sur la vérité de ce tableau. La Mélancolie était la mode de ce temps. En 1621 avait paru le célèbre livre de Démocrite le jeune, Burton, *L'Anatomie de la Mélancolie*, extraordinaire mélange d'humour et d'érudition, inspiré de Lucien, de Rabelais et de Montaigne, où Lawrence Sterne devait plus tard puiser à pleine mains. Ce livre donna à John Ford l'idée de sa première pièce fameuse : *La Mélancolie de l'Amant*. Voilà pourquoi il est possible que les deux vers du pamphlet ne décrivent qu'une attitude littéraire.

Pourtant nous aimerions à nous représenter Ford tout enfoncé dans la tristesse passionnée qui lui suggéra les drames entrecoupés où les mots de douleur viennent expirer sur les livres comme les dernières ondulations lointaines d'une eau profondément troublée.

Nous savons bien que Ford connut Thomas Dekker, John Webster, Rowley, puisqu'il collabora avec eux ; nous savons aussi qu'il fut connu de Thomas Heywood l'auteur d'*Une femme tuée par la douceur*. Fletcher, Ben Jonson et Massinger moururent tandis qu'il était dans sa pleine carrière dramatique ; et quoique peut-être il eut débuté trop tard pour assister aux brillantes conversations du soir à la *Taverne de la Sirène*, il se mêla sans doute à la société des poètes qui vivaient comme lui sur le *Bankside*, et qui se réunissaient à la *Taverne du Faucon*. Là nous pouvons nous le figurer, détourné

à part sans sa rêverie morne, et, semblable au poète des Femmes damnées.

De la réalité, grand esprit contempteur.

Mesdames, Messieurs.

La pièce d'Annabella, telle qu'elle va être représentée devant vous a été débarrassée d'une action secondaire qui ne faisait qu'obscurcir l'action principale. " Pour la dégager de ce qui la souillait, dit M. Maurice Maeterlinck dans la préface de sa belle traduction, il a suffi de la cueillir dans ces broussailles sans qu'il ait fallu déplacer une réplique ou supprimer un vers. "

Annabella a pris désormais l'aspect d'une pièce grecque où rien ne vient interrompre la montée du drame. Ainsi se manifestera plus clairement à vos yeux la véritable signification de l'histoire de ce frère et de cette sœur. Et si je parle de tragédie grecque, ce n'est pas un rapprochement fortuit que je tente.

Il y a un drame que la pièce d'Annabella rappelle invinciblement : ce sont les *Choéphores* d'Eschyle. Là aussi passe une vieille nourrice qui excuse à sa manière familière les crimes qui vont venir. Annabella et Giovanni s'agenouillent l'un près de l'autre pour prononcer leur serment :

— Sur mes genoux, mon frère, et par les cendres de notre mère, je t'en conjure, ne me trahis pas à ta moquerie ou à ta haine — aime-moi ou tue-moi mon frère !

Ainsi Oreste et Electre s'agenouillent auprès du tombeau de leur père pour invoquer l'amour. Une

sorte d'ironie fatale plane au-dessus de ce serment. La mère d'Annabella, sur son lit de mort, lui a passé au doigt son anneau, en lui faisant jurer de ne le donner qu'à son époux : c'est à son frère qu'Annabella livre la bague sacrée, et elle appelle en témoignage de son action sa mère morte. C'est une tombe qui reçoit ce vœu d'amour, comme une tombe dans les *Choéphores* qui reçoit un vœu de haine. La mort n'est pas moins proche qu'Annabella et de Giovanni dans leur serment suprême que d'Electre et d'Oreste dans leur union vengeresse. Le même souffle de fatalité les entoure, le même destin les emporte, et la seule différence profonde qu'il y ait entre les deux situations dramatiques est le lieu où réside la fatalité.

Cette fatalité grecque est extérieure, et, si on peut dire, dominante : Oreste ni Electre ne sont libres — ils sont asservis à une hérédité de crimes. La fatalité dans les drames de Shakespeare, extérieure elle aussi, est comme accidentelle et contingente : elle se développe dans un terrain inculte comme si une graine y avait été semée par hasard qui pousse une tige gigantesque. L'ambition fatale de Macbeth, la jalousie fatale d'Othello ne sont pas déterminées d'avance par un destin qui gouverne les hommes ; mais elles naissent en eux grâce à de simples rencontres, et désormais elles entraînent dans leurs tourbillons.

La fatalité dans la pièce de Ford est intérieure. Ce sont les âmes de Giovanni et d'Annabella qui sont fatales. Nous n'avons pas entendu les balbutiements de leur passion. La première fois que nous voyons Giovanni, il est résolu et il le dit ; la première fois que nous voyons Annabella elle est résolue et n'ose

pas le dire. “ Ce n’est pas mon désir, dit Giovanni, mais mon destin qui me pousse désormais ”. Ce destin, c’est son amour même. “ Il serait plus facile, s’écrie-t-il, d’arrêter le flux et le reflux de l’Océan que de faire que je ne l’aime plus ”.

Et voilà pourquoi cet amour qui est né de lui-même doit s’anéantir lui-même ; il faut que ce soit Giovanni qui égorge Annabella ; leur destin s’élève entre leurs âmes et se termine entre leurs âmes ; ils l’ont créé ; ils le détruisent ; ils sont leurs maîtres.

L’idée d’un monde futur dans la pièce d’Annabella n’est qu’un ressort accessoire du drame : ce n’est pas une autorité décisive. A travers la dernière conversation d’Annabella et de Giovanni cet autre monde projette une espèce d’ombre livide ; mais elle ne sert qu’à détacher sur ses ténèbres des gestes tragiques. “ Un rêve, un rêve ! s’écrie Giovanni, sans cela dans cet autre monde nous nous connaîtrions l’un l’autre...” Et Annabella répond : “ Nous nous y connaissons ”. — Ils n’y seront point changés ; en quelque lieu qu’il aille, Giovanni espère fermement revoir le visage glorieux d’Annabella...

Mesdames Messieurs,

Ce n’est pas sans raison, vous le voyez, que j’ai commencé par vous conter l’histoire de ce frère et de cette sœur qui avaient caché leur inceste volontaire dans la noirceur d’une tombe. Le destin que se créent les individus est aussi fatal que le destin qui a pu le créer. Le serment prononcé au nom du tombeau de leur mère entraîne Annabella et Giovanni vers le tombeau. Cette pièce est tout entourée par la

mort : semblable à une île qui va être submergée par le flux inéluctable d'un océan obscur qui monte, et où s'étreignent encore un peu de temps deux figures passionnées.

(*Le Mercure de France*, décembre 1894).

Le Dynamiteur

par R.-L. STEVENSON.

Le public français connaît un peu Stevenson depuis qu'on a traduit *L'Ile au Trésor*, *Dr Jekyll et M. Hyde*, *le Master de Bellantrae*. Un article du *Temps* lui a appris même que M. Stevenson était à Samoa et qu'il s'y occupait des affaires indigènes, étant ennemi de l'influence allemande, avec une vivacité telle que le Foreign Office s'en est ému. Th. Bentzon lui a consacré quelques pages dans son étude sur le *Roman étrange en Angleterre* ; mais la jeune gloire de Rudyard Kipling a paru faire oublier, dans ces derniers temps, les beaux contes et les exquis romans de Robert Louis Stevenson.

Je voudrais donner quelques notes ici, dans ce pays que Stevenson aime, sur le magnifique écrivain, depuis l'époque déjà lointaine où les lecteurs du *Scot's Observer* s'étonnaient des contes modestes

ment signés R. L. S., depuis les cinq années pendant lesquelles Stevenson vagabonda par la forêt de Fontainebleau, jusqu'à son établissement dans l'île de Samoa, en pleine Océanie, où il est allé chercher la santé au soleil des mers australes.

“ Le ton de vos charmantes lettres, écrivait-il, me rend égoïste; vous me forcez à me prendre trop au sérieux. Comprenez que j'ai passé une partie de ma vie en France, que j'ai aimé votre pays et beaucoup de vos compatriotes; que pendant toutes ces années j'apprenais la leçon que votre pays enseigne, je respirais cette atmosphère d'art que là seulement on peut respirer; et pendant toutes ces années je savais — et j'enrageais de savoir — que dussé-je écrire avec la plume des anges ou des héros, pas un Français ne s'en douterait. Et voici que vous entrez sur la scène, que vous m'envoyez les plus aimables encouragements, que vous me lisez et me comprenez, que vous voulez bien aimer ce que je fais ”.

“ Quand je viendrai, disait-il encore, nous dînerons chez L..., si c'est encore un bon restaurant, nous regarderons couler la Seine verdissante, et nous parlerons de Villon. — Quoi que vous fassiez, ne négligez pas de me faire parvenir ce que vous publierez sur Villon : j'attends votre envoi avec le plus vif intérêt. Je n'ai pas ma photographie sous la main, mais je l'enverrai dès que je pourrai. Vous seriez charmant de faire un échange, car je ne vois pas beaucoup de chances pour que nous rencontrions en chair et en os; et un nom, et une écriture, et une adresse, et même un style !... J'en sais à peu près autant sur Tacite, davantage sur Horace : ce n'est pas suffisant entre contemporains, et nous le sommes encore ”.

Hélas ! je doute que nous puissions jamais ensemble regarder verdier la Seine sous le Petit-Pont, à l'endroit même où François Villon s'est appuyé si souvent ; car les dernières nouvelles de Stevenson ne faisaient pas prévoir son retour. Mais il m'a envoyé son double, le *Bleicher Doppelgaenger* dont parle Henri Heine : c'est un livre de contes océaniens, de légendes de Samoa, curieusement tressées de civilisation occidentale et de sauvagerie polynésienne ; il faut à toute force s'en contenter, puisque l'île d'Océanie tient encore son poète prisonnier.

En septembre 1886, un jeune voyageur français, M. Jules Desfontaines, se trouvait à Tahiti.

“ Parmi les visites que nous avons reçues, écrivait-il à cette date, il en est une que je ne peux passer sous silence ; c'est celle du grand littérateur anglais Robert Louis Stevenson. Sur un yacht, le *Gasco*, qu'il avait équipé de San Francisco à ses frais, il parcourait les îles de la Polynésie et venait de faire un séjour aux Marquises. En débarquant à Tautira, il avait cru mourir ; il vomissait le sang à pleine bouche ; et cet étranger au visage si pâle, si doux, si évangélique, encadré dans sa longue chevelure, arrivant ainsi des pays lointains comme pour mourir à Tahiti, avait tellement ému les indigènes de Tautira qu'ils ne savaient comment lui exprimer leur sympathie. Tous, les uns après les autres, lui rendaient visite, et, pour lui être agréables, lui apportaient qui de la volaille, qui un petit cochon. Il avait reçu des fruits en telle quantité qu'il aurait pu en remplir toute une chambre ”.

C'était l'arrivée de Stevenson en Océanie. Il passa de Tahiti à Samoa, où il est resté. “ Nous vivons ici

dans un merveilleux pays, m'écrit-il, parmi d'admirables gens, et qui m'intéressent. La vie est encore très dure; ma femme et moi nous demeurons dans un cottage à deux chambres élevé d'environ 3.650 pieds au-dessus du niveau de la mer; nous avons dû nous frayer un chemin pour y atteindre; nos approvisionnements sont très imparfaits; dans le temps doux de cette saison (saison des tempêtes), nous avons beaucoup d'inconforts; une nuit, le vent soufflait si outrageusement contre notre petite maison que nous avons dû rester dans l'obscurité; et comme le fracas de la pluie sur le toit étouffait tout son de voix, vous pouvez vous imaginer que la soirée nous parut longue. Toutes ces choses, pourtant, me charment. Vous me dites que c'est "l'artiste inconscient" en moi qui m'a poussé au voyage; la division n'est pas exacte. J'ai en moi 0,6 d'artiste, 0,4 de chercheur d'aventures. D'abord, je suppose, viennent les lettres, puis l'aventure; et depuis que je me suis livré à cette seconde partie, je crois que la formule commence à changer : 0,55 d'artiste, 0,45 de chercheur d'aventures serait plus près de la vérité. Et n'avait été mon peu de forces, j'aurais pu être un homme différent en toutes choses".

Ce contraste frappant pénètre toute l'œuvre de Stevenson. Elle est un extraordinaire mélange d'essais délicats et littéraires, et d'aventures de pirates et de chercheurs d'or. A travers les vingt-quatre volumes qu'il a publiés depuis 1876, on peut distinguer une double personnalité qui le fait pencher tantôt vers John Knox le prédicateur, tantôt vers Barbe Noire le flibustier. Son admiration est la plus grande là où il rencontre une haute culture littéraire jointe à une vie flexible et changeante, et il aime également le

poète voleur François Villon et l'individualiste solitaire dans les forêts du Maine, Henri David Thoreau. Dès son enfance, il eut un goût très vif pour les petits livres de colportage où de hideuses gravures en couleurs accompagnaient le simple récit des exploits d'un John Sheppard, d'un capitaine Kidd ou d'un Jonathan Wild. Il lut avec avidité *L'Histoire des Flibustiers* d'Oexmelin et *Les Vies des Voleurs, Brigands et Pirates*, du capitaine Johnson, singulier Plutarque des malfaiteurs, qui réunit leurs biographies dans un livre somptueux publié en 1742.

C'est à cette affection instinctive qu'il faut rattacher la conception de *L'Ile au Trésor* et du drame qui lui fait suite, *L'Amiral Guinée*, écrit en collaboration avec le poète William Henley. Voilà aussi pourquoi Stevenson imagina la série des *Nouvelles Mille et une Nuits*, dont fait partie *Le Dynamiteur*. Là, il laisse pleine carrière à sa passion de la violence pittoresque.

Mais en même temps ce délicat étudiait John Heats, et les essayistes les plus fins du XVIII^e siècle. A côté des *chap-books*, de ces petits livres à *two pence* pendus à des ficelles aux étalages en plein vent des libraires, il lisait passionnément les œuvres encore inconnues de Georges Meredith. Il fut l'un des premiers à proclamer l'excellence de l'admirable roman *Rhoda Fleming*; et parmi les cinq ou six livres qu'il déclare relire souvent, il place ce chef-d'œuvre d'analyse psychologique *The Egoist*.

Ainsi on pourrait appliquer métaphoriquement à Stevenson lui-même la dualité qu'il a donnée au docteur Jekyll; il a une âme de "pirate" et une âme de sermonnaire raffiné. Son imagination a les audaces les plus subites et sa raison les plus logiques subtilités. S'il nous mène parmi les meurtriers, il

décrit un assassinat avec autant d'horreur qu'il met de finesse à démêler les ténuités de nuances spéciales à différents types de causeurs dans un essai sur la conversation; c'est un brutal et un *dilettante*.

Voilà par où Robert-Louis Stevenson est unique dans la littérature de tous les temps.

Robert-Louis Stevenson est Ecossais. Il débuta à la revue du *Scot's Observer*, où il devint l'ami de William Henley. D'une santé délicate, il dut passer cinq années d'abord dans la forêt de Fontainebleau, où il vagabonda avec son cousin et avec le baronnet sir W. Simson. On se souvient encore de ce charmant visiteur chez Siron, à Barbizon. La publication de *L'Ile au Trésor* le rendit brusquement célèbre. Il séjourna en Ecosse, où il composa un livre de terroir, *Kidnapped* (dont il vient d'écrire la suite, *Catriona*). Puis sa santé l'obligea de nouveau à s'expatrier. Il partit avec M^{me} Stevenson. D'abord il demeura dans le Silverado; puis cherchant un ciel plus doux, il gagna les îles Sandwich. Tahiti, enfin Samoa, où il s'est fixé depuis six ans.

Le Dynamiteur a été écrit en 1886, avec la collaboration de M^{me} Fanny Stevenson. Ce petit livre, d'une grâce aventureuse, fut suggéré à Stevenson par les attentats à la dynamite des anarchistes *fenians*. Avec sa puissante fantaisie créatrice, Stevenson a réussi à envelopper de contes et de féerie l'œuvre destructive de la bande de malfaiteurs qui tenta dès lors de désorganiser la société. Voici *Le Dynamiteur* redevenu d'actualité. Vous reconnaîtrez dans le mystérieux zéro un chef semblable à l'étrange baron Sternberg, dont l'attentat de Liège vient de nous révéler l'existence; et la catastrophe du *Dynamiteur*

vous rappellera invinciblement la sinistre mort de Martial Bourdin dans le parc de Greenwich. Tant il est vrai que les grands poètes construisent à l'avance les réalités futures !

(R.-L. STEVENSON. — *Le Dynamiteur*, traduit de l'anglais par G. Art.,).

199

199

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999 1999

Le Démon de l'absurde

par RACHILDE

*Credibile est quia ineptum
est... certum est quia impossibile.
Tertullianis.*

DE CARNE CHRISTI, 5.

“ Il y a à parier, dit Chamfort, cité par Edgar Poe, que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre ”.

Je ne voudrais pas définir autrement l'absurde. Entre l'avis d'un homme seul et l'opinion de la multitude, on ne saurait hésiter. On lit dans l'évangile de saint Luc que les démons qui s'appelaient *Légion* prièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans le corps des pourceaux errants sur la montagne. Jésus le leur permit, et les pourceaux possédés se ruèrent au précipice. Ainsi le démon de l'absurde

est entré dans le corps de la légion; et la multitude se rue vers son précipice en confectionnant ses lois et en obéissant à ses conventions, car tels sont les commandements du sot démon.

Ce n'est donc pas dans ce livre que vous trouverez le démon de l'absurde; mais exerçant sa puissance de terreur, il erre tout autour, comme le rôdeur autour de la maison. Gardez-vous de fuir dans la campagne noire, car le démon rôdeur vous saisira. Mais laissez dans la cuisine de la maison la chandelle qui continue à brûler, ressemblant à un cierge funéraire; et asseyez-vous là, dans l'enclos. Ne sortez pas des pages de ce livre, car vous serez harcelés par les pourceaux possédés de sottise, et au dehors rôde le démon dans son royaume d'obscurité absurde.

Il n'y a d'autre réalité que les choses inventées par une imagination inimitable. Tout le reste est sottise ou erreur. "L'homme vraiment fort est l'homme qui est seul". Si Rachilde est seule à s'effrayer des miroirs, à contempler dans la gloire du couchant le château hermétique où jamais elle n'entrera, à éprouver les affres de la mort pour une dent arrachée, c'est qu'elle voit plus loin que nous. Le maître de l'absurde est entré dans nos corps, selon la permission de Jésus, et notre vue s'est obscurcie. Si les contes de Rachilde paraissent absurdes au démon nommé *Légion*, nous serons certains qu'ils contiennent une part d'inappréciable vérité.

Toutes choses ont entre elles des rapports. Quand nous saisissons leurs rapports de position, nous les classons suivant la cause et l'effet. Quand nous les concevons selon leurs relations de ressemblance et de grandeur, nous les classons suivant les idées logiques de notre esprit. Ces notions étant communes

à tous les philosophes, il y a fort à parier qu'elles ne suffisent pas à la vérité. On peut imaginer que les choses ont entre elles d'autres rapports que le rapport scientifique et le rapport logique. Elles peuvent se rapporter l'une à l'autre en tant qu'elles sont des signes, car les signes n'ont quantité ni qualité absolue. Et il est possible que les signes étant très différents, les choses signifiées soient très voisines. De ces choses signifiées les sens ni l'intelligence ne peuvent rien savoir. Mais les chiens qui hurlent à la mort ne savent pas qu'elle viendra. Ainsi Rachilde quand elle crie d'épouvante ressemble à Cassandra hurlant à la mort devant le porche noir des Atrides. Cassandra ne sait pas ce qui va la terrifier. Rachilde ignore le rapport tragique des choses qui la hantent. Mais elle le pressent et une trépidation sacrée la saisit.

Voyez la petite femme qui a perdu une dent. " Oh, elle a bien senti, quand est tombé cela entre les morceaux du croquet, comme un petit cœur froid qui s'échappait d'elle. Elle vient d'expirer toute entière dans un minuscule détail de sa personne ".

Et les deux vieilles femmes que Rachilde a connues, et qui sont mortes en disant : " Nous ne sommes pas " chez nous ici ! " Ce n'est pas ici que nous devrions mourir ".

Sauriez-vous déduire l'effet de la cause, formuler la majeure du raisonnement qui donne cette conclusion ? Pourtant il y a une liaison profonde entre la dent perdue et la corruption totale ; et les vieilles moribondes pressentent plus que le langage ne pourrait exprimer. C'est la même puissance obscure d'union qui amène la mort au bout de la volupté, qui évoque l'obscénité des petites mains grasses, qui

estompe de tristesse le paysage de printemps avec ses branches d'amandiers en fleur. Partout Cassandra frémit et pressent l'inexplicable. Car il lui a été donné d'éprouver les rapports mystérieux des signes. On a dit que les femmes ont des antennes au cœur. Rachilde a des antennes au cerveau. Pour avoir deviné à vingt ans, en écrivant *La Scie*, l'irréremédiable médiocrité de la vie et son inutilité, il faut une hyperesthésie intellectuelle que la seule sensibilité féminine n'explique pas. Avec ces délicats filaments qui prolongent son intelligence, elle flaire la mort à travers l'amour, l'obscène à travers la santé, la terreur à travers le calme et le silence. Comme une chatte aux écoutes, elle dresse l'oreille; et elle entend la petite souris de mort qui ronge, ronge les murailles, les idées, la chair. Et elle allonge voluptueusement la patte pour jouer avec la petite souris mortelle.

(RACHILDE, *Le Démon de l'Absurde*, Paris, 1894).

La Chambre blanche

par HENRY BATAILLE

Voici un petit livre tout blanc, tout tremblant, tout balbutiant. Il a l'odeur assoupie des chambres paisibles où l'on se souvient d'avoir joué, enfant, pendant les longues après-midi d'été. Toutes les petites filles y sont coloriées comme dans les livres d'images, et elles ont des noms semblables à des sanglots puérils. Toutes les petites maisons y sont de vieilles petites maisons de village, où de bonnes lampes brûlent la nuit; et toutes leurs petites chambres sont des cellules de souvenir que traversent des poupées lasses, souriantes et fanées; et on y entend le crépitement de la pluie sur le toit; et au-dessus des croisillons des fenêtres on voit fuir les canards gris; et le matin, au cri du coq, on est saisi par l'haleine des roses. Doux petit livre qui s'attarde ! Ses paroles sont murmurées ou minaudées, ses

phrases emmaillotées par d'anciennes mains tendres de nourrices, ses poèmes étendus dans des lits frais et bordés où ils sommeillent à demi, rêvant de pastilles, de princesses, de nattes blondes et de tartines au miel.

Déjà M. Francis Jammes nous avait montré des maisons pleines de roses et de guêpes, et des raisins couleur de pierre transparente, et nous avons entendu sonner les cloches des coteaux verts qui sonnent le dimanche. Mais le petit livre de M. Henry Bataille n'a pas été influencé par celui de M. Jammes; les dates de ses poèmes le prouvent. Ce sont deux âmes sœurs, pareillement sensibles, et qui tressaillent aux mêmes attouchements. Je sais l'histoire d'une dame qui passe pour folle, parce qu'elle s' imagine que les choses souffrent d'être immobiles et de ne pouvoir se rapprocher ni s'aimer. De sorte qu'elle les caresse et qu'elle leur aide, qu'elle leur chante, et qu'elle les berce, et qu'elle pleure de leur peine de n'avoir pas des gestes pour nous dire ce qu'elles éprouvent. Peut-être la dame est-elle folle; peut-être aussi que les choses ont une vie profonde et obscure, de petits cœurs dont nous n'entendons pas le battement étouffé, des yeux pleins de tristesse où nous ne nous regarderons jamais. Ces poètes dont je parle sont les poètes des choses inanimées et des bêtes muettes. Et *Les Pleureuses* de M. Henri Barbusse ont aussi versé des larmes sur elles.

D'où nous arrive cette sensibilité nouvelle? Il semble qu'on entende les vagissements d'une douleur qui vient à peine de naître, la rumeur d'un peuple de tristesses encore liées dans les limbes. Comme dans un ciel d'été encore vaguement éclairé on voit se lever une petite tache clignotante et pâle, puis

deux, puis trois; et quand la nuit se fait, une grappe d'étoiles troubles que nous n'avions jamais remarquées sollicite et inquiète nos yeux.

(HENRY BATAILLE, *La Chambre blanche*, 1895).

Hiésous

par PIERRE NAHOR

Le messie des religions de l'Inde a été Bouddha. Le messie des religions de la Syrie a été Jésus. La mission de Bouddha nous a révélé l'anéantissement; la mission de Jésus nous a révélé la résurrection. Et voici un livre où il est montré que Jésus a été initié aux mêmes dogmes que Bouddha, mais que seul il a su les comprendre et accomplir la mission divine. Il n'y a point d'autre Messie que le Messie vivant.

J'ai éprouvé la puissance du Nirvâna de Bouddha et de la résurrection de Jésus sur la croyance des hommes.

C'était un dimanche de novembre, dans l'île de Ceylan⁶. J'étais allé visiter un de ces temples rustiques, creusés dans le rocher, qu'on appelle Gal-Vihâra. Le ciel pur était entouré à l'horizon par des

nuages gros de pluie; il était neuf heures du matin, et l'air était encore frais sous le soleil. La route, qui part de Kandy, dévale au flanc de la montagne, parmi les bananiers, les palmiers royaux et les palmiers à vin. Après le hameau de Talwatti, le chemin décrit des lacets lents; à l'horizon, au delà des gradins de rizières noyées, les collines s'élèvent, chargées d'arbres vert-sombre, et au fond de la vallée règne une forêt de cocotiers dont les troncs diversement inclinés dessinent des ténèbres géométriques et désolées. Les palmes roussies jonchent le sol. Le sentier se fait plus rude et rocheux jusqu'à la rive escarpée du Mahâ-Vili Gangâ. Je l'avais quitté au jardin de Perademiya, qu'il entoure d'une ceinture sanglante; je le retrouvais ici, roulant son torrent rouge et épais d'ocre et de boue; parfois, après les pluies, il enfle ses eaux sanguinolentes jusqu'à la petite boutique du péage. Et là, nous attendait un bac fait d'une large passerelle flottante. A l'arrière, un Cinghalais manœuvrait une rame fixe qui sert de gouvernail; deux Tamouls, assis à chaque bord de la passerelle, tenaient de gros avirons. Des pauvres passagers étaient accroupis çà et là, avec leurs haillons de cotonnade rouge et jaune, portant des paniers tressés de feuilles de palme et pleins de cocos décortiqués. Sur l'autre rive, le sentier rocheux s'enlace à la montagne. A mesure qu'on s'élève, l'horizon développe les amphithéâtres verts des rizières. Et plus haut, voici que monta de la vallée un son de flûte doux et perçant, si frais et si pur dans le calme de la colline, qu'il me mit les larmes aux yeux. C'était un enfant invisible qui soufflait dans sa mâtalla, sa flûte de bambou. Et le chemin s'escarpe toujours jusqu'à la coupole de rocher qui surplombe

le Thagal-Thoruva Vihâra. Un bloc blanchi à la chaux, flanqué de deux pavillons et surmonté d'une ampoule ajourée d'où pend une cloche; sous les piliers de bois qui soutiennent le linteau de la porte une dalle de granit où sont sculptées la grande fleur de lotus entre deux petites : puis une salle d'entrée nue et blanchie à la chaux; trois marches jusqu'à un petit porche obscur d'où retentit une mélodie; et je pénétrai dans une longue cave basse où brûlait une chandelle menue.

Jamais je n'ai éprouvé d'horreur religieuse plus profonde. Dans la nuit de cette cave étaient prosternés une demi-douzaine d'hommes et de femmes. Au fond, à gauche, debout, nu, tête rase et drapé seulement d'un long voile jaune, un vieux prêtre officiait. Sa mélodie rythmée s'élevait dans les ténèbres, basse, aiguë, un peu nasillarde; et les croyants, par intervalles, chantaient les répons. Et la petite chandelle éclairait un grand Bouddha, long de huit mètres, qui dort, étendu, la tête appuyée sur son bras. Cave et Bouddha sont taillés dans le même roc de granit; le Bouddha, en fort haut relief, a été patiemment poli et peint; sa figure, son bras, ses mains et ses pieds sont couleur de chair; sa robe est pourpre et striée de grandes cotes; la plante de ses pieds est semée de lotus rouges, tandis que le plafond de la cave est peint de lotus blancs. Et là dort le grand Bouddha au visage de granit impénétrable mais qui semble cacher un sourire; il est entré dans le Nirvâna. Devant lui une table d'offrande, faite de granit, porte deux plateaux jonchés de pousses de riz et de la fleur de Bouddha, une fleur dure, jaunâtre, à cinq pétales imbriqués et dont la tige porte cinq fleurs comme les cinq doigts de la

main. Je causai avec le vieux prêtre. Depuis cinquante ans, il garde dans le rocher le Bouddha qui dort. Depuis cinquante ans, trois fois par jour, il chante le long office et renouvelle les fleurs dans cette cave de Thagal-Thoru. Là viennent seulement les pauvres gens de la campagne d'alentour. Dans cette cave ancienne a été taillée il y a cent ans, deux cents ans (il ne savait plus), l'image du Bouddha dormant. Par une étroite corniche il me mena vers une petite cour taillée dans le granit. Un abreuvoir carré sans bords est plein d'eau de pluie; dans le flanc du rocher un trou marque l'entrée de l'ancienne cellule du prêtre. Là, couchent maintenant les cobras sacrées, les cobras sauvages de la jungle qui viennent s'enrouler, venimeuses et innocentes, au cœur du rocher de Bouddha dormant. Et puis l'office reprit. Une longue heure je demeurai sous le porche de cette cave. Bouddha était ténébreux; la petite chandelle éclairait fumeusement son visage; l'ombre de son grand bras flottait selon la flamme; les voix chantaient dans la nuit; la litanie du prêtre sonnait comme un refrain trillé, rythmé par l'écho de la crypte comme de rappels de tambours et de roulements de timbales; Bouddha, immense et mystérieux, dormait appuyé sur son coude, et souriait intérieurement. Et le pauvre peuple de Lanka, loin des oppresseurs, loin des insultes et des coups, espérait le repos du grand Bouddha et tendait vers lui ses mains. La flamme vacillante, si petite, si bleuâtre, si fumeuse, jetait sur le prodigieux visage muet le sourire obscur du feu, et la vieille voix aiguë, roulante du rappel de timbales, chantait avec confiance la joie de l'anéantissement. S'il y a un Nirvâna, le grand Bouddha de Thagal-Thorua-Vihâra l'a trouvé

dans son sommeil de pierre, et les cobras venimeuses qui sortent de la brousse pour dormir avec lui l'ont trouvé dans le même tombeau de songe.

Je partis lentement; tout était solitaire au haut de la colline; un petit pâtre noir m'attendait, sa nâtalla à la main. C'est un morceau de bambou, percé de cinq trous, et demi fermé à son embouchure par de la gomme végétale. Devant le temple, l'enfant souffla dans sa nâtalla, et longtemps après que j'étais descendu par la route escarpée jusqu'à la Gangâ de boue rouge, j'entendis le son limpide monter dans l'air pur, au haut du roc sacré, comme une fumée d'encens musical.

Et l'autre fois, c'était la veille de Noël, sous la hutte d'une île de l'océan austral. Le chef samoan, Seamann, dormait sur le dos, la nuque posée sur l'oreiller de bambou. Les femmes et les jeunes filles achevaient à l'écart les restes de notre repas. Le prince royal Safolu tournait dans ses mains une racine de kava. Les tulafala et les tusitala du clan, les orateurs et les écrivains s'étaient réunis pour m'interroger, autour de la lumière d'une lampe à pétrole. Il y avait là de vieux matelots de pirogue qui font le cabotage du copra aux îles voisines de Sawai'i, de Manono et d'Apolina; il y avait de vieux guerriers, comme Foë, au visage de bronze ridé, qui avait coupé la tête au fils du roi prétendant, Mata'afa; il y avait Sitione, aujourd'hui Amitua-Ugal, qui eut la clavicule brisée par une balle allemande, et dont la femme venait de le quitter avec ses malles et ses enfants, après vingt ans d'union, parce qu'on lui avait dit que son mari gardait dans la brousse la fille du juge Suatele; il y avait Fatu, chef

de Manono, récemment libéré de la geôle impériale, et le jeune Atoa, beau comme une statue patinée, qui venait, à vingt-trois ans, de répudier sa cinquième femme. Et tous ceux-là étaient catholiques romains, anglicans, wesleyens, mormons, Seventh Day Adventists, de l'Eglise basse et de l'Eglise haute, et ils allaient tous, dans leurs Bibles différentes, lire un texte différent quand sonnerait minuit. Foë venait de nous dire comment, à grand-peine, il avait tranché la tête du prince ennemi pour l'apporter à son chef, ainsi qu'un fruit sanglant de l'arbre à pain (utu); Safolu s'était écrié, sortant de la torpeur du kava : " Mais c'est moi qui l'avais tué d'un coup de feu tiré de la brousse ! " Il y eut un silence. C'était l'heure qui précédait le miracle de Noël. Et Atoa ouvrit O le Tusi, la Bible, et me dit :

" Nous voulons tous te demander. Voilà ce que nous ne pouvons pas comprendre : lis.

— Et l'ange leur dit : " N'ayez point de crainte. Je sais que vous cherchez Jésus. Il n'est plus ici. Il a resurgi d'entre les morts ".

Atoa me regarda et me dit : " Nous ne pouvons pas comprendre. Quand un homme meurt, et qu'on le met dans la terre, il ne peut pas se relever après trois jours ".

Et les Mormons, et les Anglicans, et les Catholiques, et les Adventistes m'entouraient et disaient :

— Explique-nous. Quand un homme est mort, il ne peut pas se relever après trois jours. Ce n'est pas vrai.

Minuit allait sonner. Je fermai le livre et dis :

— Croyez-vous en Jésus ?

Et ils me répondirent tous qu'ils croyaient.

Et je leur dis :

— Il faut donc croire qu'il s'est relevé d'entre les morts, et si vous ne le croyez pas, vous ne croyez pas en Jésus.

Et les hommes de Samoa courbèrent la tête en silence.

Alors minuit sonna ; et le chef Seamann s'assit, les jambes croisées ; il ajusta son pagne, tira ses lunettes de leur étui ; et tous les hommes de Samoa, assis en cercle sous sa hutte, commencèrent à chanter avec lui les prières de Noël.

Toute croyance au Messie repose sur la croyance à la résurrection. Le peuple de Lanka comprend facilement que la mort dans le Nirvâna est le repos dans l'anéantissement. Le peuple de Samoa ne peut s'imaginer que la mort est le commencement d'une vie nouvelle. Jésus, s'il a uni, comme l'expose l'auteur de ce livre, la révélation indoue à la révélation syrienne, a dépassé infiniment le Messie de l'Inde.

La puissance religieuse se mesure à la difficulté de la croyance. Et voilà pourquoi l'objet final de Hiésoûs est de nous expliquer la résurrection. Il faut accueillir cette explication avec respect. Le dernier mot n'est pas dit sur le grand mystère. Songez que nous avons été tout près de retrouver les Paroles de Jésus, le petit livret dont s'est servi saint Mathieu, au dire de Papias. Nous en avons un feuillet unique, en papyrus, découvert par M. Grenfell, d'Oxford, parmi les débris d'un tas d'immondices au milieu des ruines d'Oxyrhynchus, à la limite du désert de la Lybie. Et n'oubliez pas qu'on y lit ces deux "paroles".

"Jésus dit : Un prophète n'est point reçu dans

sa propre patrie et un médecin ne fait point de guérison sur ceux qui le connaissent.

“ Jésus dit : Là où sont deux hommes, je suis aussi ; là où un homme est seul, je suis avec lui. Lève la pierre et tu m’y trouveras ; fends le bois, et là je suis ”.

Ces paroles ne sont point dans nos Evangiles. Qui sait si le livre tout entier ne resurgira pas d’un tombeau d’Egypte ? Et que deviendrait alors la stricte autorité du dogme ?

Ecoutons donc les leçons de l’Histoire et lisons le livre d’Hiésous avec le respect qui convient aux œuvres de “ bonne volonté ”.

Qui est l’auteur de Hiésous ? Une femme, une tragédienne, que ses admirateurs connaissent sous les traits de Jocaste, d’Agrippine, de lady Macbeth, de Cléopâtre, d’Athalie. Celle qui a incarné parmi nous les grandes reines de la légende et de l’histoire a voulu faire revivre sur le papier, non plus sur la scène, la plus haute figure de l’humanité. Pour cela elle a dépensé, depuis des années, toutes les heures que son art ne réclamait pas, à lire et à méditer les livres de Strauss, de Havet, de Renan, de Jules Soury, les travaux de l’école de Tubingue, l’Archiv für Kirchengeschichte, la Bhagavadgitâ, l’Introduction au Bouddhisme de Burnouf, Plotin et Jamblique et Josèphe..., que sais-je ? Mais par-dessus tout elle a lu les Evangiles et elle a réussi à se faire une conviction. Et comme la méthode de composition du théâtre ne doit rien laisser d’indécis, ni de trouble ; comme il avait fallu, pour interpréter Sophocle et Racine et Shakespeare, se décider, et choisir ; comme elle possède la science et l’art de

représenter des créatures vivantes, de chair et de sang, qui souffrent et qui pleurent et qui crient, Jésus lui est apparu dans son esprit avec une réalité humaine aussi intense qu'il apparut jadis dans ses hallucinations aux yeux de Catherine Emmerich. Pas plus que le magnifique récit de la Passion dicté par Catherine Emmerich à Brentano, *Hiésous* n'est un livre de discussion ; c'est le livre d'une croyante qui s'est fait elle-même sa foi. Voilà, je crois, comme il faut le lire ; voilà comme il faut l'entendre ; et répéter, avec Montaigne : " C'est icy un livre de bonne foi, lecteur ".

(Préface à PIERRE NAHOR, 1903,
Hiésous, Paris, Paul Ollendorff.

EMILIE LEROUX, de la Comédie Française).

Lettres à Valmont⁷

I

LA MARQUISE DE MERTEUIL
AU VICOMTE DE VALMONT

Je suis certaine, cher ami, que vous n'éprouverez nulle surprise en reconnaissant sur ce papier les pattes de guêpe qui jadis avaient su vous plaire. Notre siècle est en faveur ; hâtons-nous d'en profiter : soyons, vous et moi, aussi " dix-huitième " qu'il est possible. Vous jugez si j'ai hâte d'effacer le souvenir des affreuses lettres que ce grimaud me vola pour les imprimer dans son roman des Liaisons dangereuses. Un homme avoir osé me défigurer ! Ah ! Valmont, je vous en voudrais de ne m'avoir pas défendue, si je pouvais en vouloir au traître qui me charme toujours et à qui je vais dévoiler

encore ma raison et mon cœur. Mais je vous punirai en ne vous disant rien de moi.

Vous saurez donc, mon ami, qu'on fait venir des sauvages d'Amérique pour imaginer les nouvelles modes de nos robes, que nous danserons pour le Carnaval une manière de "pas de la galette" qui a fait rage au Missisipi, que les perles vous coûteront les yeux de la tête tout cet hiver, et que pendant la saison nous tiendrons en formelle disgrâce Nietztche et Schopenhauer : nous n'écouterons plus que Wolff et que Capus.

Valmont, vous n'allez pas me croire, hélas ! — votre chère marquise raffole d'optimisme. Elle est devenue bonne, — mais bonne à jeter aux chiens tout ce qui lui plaira à Paris. Comment résister à tant de larmes sincères qu'on verse dans les couloirs de théâtre ? Vous souvenez-vous combien M. de Boulaine se montra sensible après le premier acte de la naïve Catherine ? " Ah ! disait-il, que cela fait du bien de voir et d'entendre enfin les honnêtes gens ! Il me semble que ma mère vient de me débarbouiller l'âme... " Après la Châtelaine, l'Abbé de Montrose jura de continuer à se vouer au bien des autres. Mais le Secret de Polichinelle a fait encore de plus miraculeuses conversions. Thérèse, qui ne pouvait se résigner à sa cellule, vient d'y éprouver l'adoucissement dont parle l'*Imitation* ; elle a pu y dormir ; sa patronne lui est apparue en songe et lui a ordonné de repartir pour l'Espagne et de s'y réfugier cette fois au Carmel. Aussitôt, Thérèse a mandé ses juges : " *Le secret de Polichinelle*, leur a-t-elle dit, c'est le mien. Je vous le donne pour ce qu'il vaut : on m'assure qu'il me rapportera pas moins de cent millions. En échange, accordez-moi une

faveur : la censure se montrera indulgente, et la prise de voile de la nouvelle carmélite pourra être publique. Voici le moment des bals masqués, M. de Lerst, pour y assister, aura la liberté de mettre un faux nez. ” Là-dessus, la bonne Thérèse a versé un torrent de larmes, et elle a refusé avec beaucoup d’humilité la main que lui tendait l’inquisiteur.

Les temps sont bien changés. Aurions-nous jamais cru, jadis, perfide de mon cœur, que “ tout s’arrange dans la vie ” comme dit le philosophe de la Veine ? Vous le voyez, c’est Pangloss qui avait raison. Toute marquée de l’horrible petite vérole que le calomniateur m’infligea, je dois le reconnaître avec Candide à la fin de sa vie : “ Nous ne sommes pas en Eldorado, mais tout ne va pas trop mal ”. Les châtelaines pauvres épousent de riches philanthropes, les prudes bourgeoises tendent les bras aux grisettes à qui leurs fils ont fait un enfant, les princesses font paître les moutons en Suisse avec des précepteurs, et l’on m’assure qu’une chanteuse d’opéra va prendre pour mari un magc.

Que dis-je ? Les plus inexorables se font tendres, et il y a encore du mouton là dedans. Vous savez, Valmont, qu’il restait encore en France un tribunal sévère. La Cour de cassation a pu faillir, le Conseil d’Etat faire voir de l’humanité, mais là, jusqu’à ce jour, nulle pitié ne pouvait prévaloir. Ces sombres juges règnent, à la Comédie-Française. C’est le Conseil des Six. Je vous les nommerai quelque jour par le menu : d’autant qu’on vient de raffermir leur affreux pouvoir. Ce noir conseil, qui siège mystérieusement au hasard des tournées, avait jugé la pauvre M^{lle} Brandon, convaincue d’avoir eu du succès. La victime eut la force d’en appeler. Tout

Paris trembla : on craignait, sinon pour sa vie, du moins pour sa fortune. Le tribunal (chose merveilleuse), s'est laissé prendre aux rôles qui réussissent maintenant : il a riposté du tac au tac, et il va révoquer sa sentence. Pourtant, comme il ne faut jamais, ainsi qu'on dit à Pékin, " perdre la face ", le Conseil des Six fera enfermer sous les plombs l'haleine d'un ami de la Maison.

Ainsi s'arrange une harmonie qui n'était pas aussi préétablie que celles de M. Vincent d'Indy. Il y manquait encore pour " mieux faire chanter la symphonie du rose ", disaient nos bons peintres, un petit " rappel de rouge ". Le secrétaire des beaux-arts a eu la bonté d'y songer. Il a donné un joli ruban de cette couleur au chérubin du Conseil, en s'excusant de ne pouvoir encore lui offrir la cravate. Tout est donc pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles. On avait regretté de ne pouvoir donner son joujou du jour de l'An à la plus précoce de nos comédiennes ; mais le destin, optimiste lui aussi, a cassé le joujou pour le remplacer par un Polichinelle.

Ne murmurons pas, mon cher Valmont, contre le charmant concert de toutes ces aimables monades. C'est Diderot qui avait raison contre le vilain pessimisme de M. de Voltaire ; nous aurons beau flétrir, brûler ou violer dans notre vieux monde : rien ne résiste à l'honnêteté que l'on enseigne au théâtre. Si la fantaisie vous prend d'écrire une pièce, qu'elle soit imitée du Père de Famille. On avait dit trop de mal des Comédiens. A leur tour, ils réforment les mœurs : voilà le véritable paradoxe.

Je vous vois sourire d'ici, traître que vous êtes, et je suis persuadée que vous n'allez pas croire à ma

conversion. N'en doutez pas, Valmont : je suis résolue à être indulgente. C'est le nouveau plaisir : essayez-en, — et vous éprouverez la véritable joie du pécheur toutes les fois que vous vous sentirez infidèle à la religion que je vous aurai imposée.

De Paris, ce 10 janvier 1903,

MARQUISE DE MERTEUIL.

(L'Echo de Paris, 12 janvier 1903)

II

LA MARQUISE DE MERTEUIL AU VICOMTE DE VALMONT

On reprend le Misanthrope, à la Comédie. C'est un spectacle que je ne vois jamais sans plaindre Célimène de se laisser ainsi déconcerter. Triste coup d'éventail que celui de la fin ! Si le ciel avait fait de moi une Célimène plus perfide, et de vous, mon cher Valmont, ne vous en déplaise un Alceste plus voluptueux, je suis bien sûre que je trouverais le mot de la fin. A propos (et ce propos n'est pas tellement interrompu) vous me témoignez de l'inquiétude pour la jambe de notre charmante coquette. Rassurez-vous, mon ami ; ce n'est qu'un petit bleu. Il est vrai que ce bleu va depuis de genou jusqu'à l'entre-lacis de lettres où on peut lire un nom célèbre au treillis de soie noire moulé sur la plus jolie jambe qui se puisse voir en France depuis celle qui ensor-

cela le roi Charles VII. Mais notre coquette ne joue point les Agnès, ni dans Dumas ni dans Molière. Ce n'est pas un portrait que je veux vous faire — quoique la mode y soit fort : on a pu lire l'autre jour celui d'un jeune soiriste, peint par lui-même.

Pourtant, puisque j'ai parlé du Misanthrope, en voici un. Voyons si vous reconnaîtrez :

“ Je ne remarquai d'abord en lui qu'une obésité énorme qui gênait assez ses mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'éloquence dont on retrouvait des traces dans l'ensemble de ses manières et de son langage. Ses yeux fatigués conservaient cependant je ne sais quoi de brillant et de fin qui s'y ranimait de temps à autre comme une étincelle expirante sur un charbon éteint. Ce n'était pas un conspirateur et personne ne pouvait l'accuser d'avoir pris part aux affaires politiques... Je me souviens qu'il était poli jusqu'à l'obséquiosité, affable jusqu'à l'onction, et qu'il parlait respectueusement de tout ce que l'on respecte ”.

Allons ! devinez. — Est-ce Oscar Wilde, après la cellule de *Reading Gaol* — Vous n'y êtes pas. — Quelque très jeune critique, déjà las de rouerie ? — Nullement. Donnez votre langue aux chiens, mon cher Valmont : vous êtes impardonnable de n'avoir pas reconnu. C'est tout simplement le divin marquis, le marquis de Sade, tel qu'on le voyait à la prison du Temple.

Soyez plus ingénieux pour celui-ci :

“ Il a pris tout au nom de Molière, fors une lettre, et il joue *L'Avare* beaucoup mieux à la ville qu'au théâtre. L'acteur l'Avare est, de tous les avares, l'avare le plus avare, l'acteur de tous les acteurs le plus sec et le plus inhumain. Avare de ses paroles,

dont il connaît le prix dans les monologues, le silence lui est d'or dans les délibérations. S'il faut à force qu'il parle, il fait *une gueule*, desserre à regret les cordons de sa bouche, *prend un temps*, lâche un mot — et perd son effet : dans la salle du Conseil il n'y a pas de claque. Il aime ses portraits à la folie et en a mis partout : il ne se fâchera point d'accrocher celui-ci dans sa galerie sans bourse délier. ”

Pour le coup vous y voilà. Nous l'entendrons chanter avant un mois dans ce nouvel opéra qu'on va donner rue de la Faisanderie. Vous serez peu surpris d'apprendre qu'il va jouer le rôle d'un bouffon ; mais il s'afflige de je ne sais quel costume dont il doit s'affubler, et qui est “ mi-partie ” : l'Avare préfère la part entière.

Il n'est pas le seul de son goût au Conseil des Six, que l'un des auteurs fêtés de la maison appelle (mais le mot n'est pas de lui) “ les sociétaires à poire entière ”. Ils sont Turcs là-dessus, mais d'une turquerie à faire le désert dans le sérail, pour se partager un quart de douzième. Déjà l'un d'eux, qui, l'autre jour, dans la *Critique*, ouvrit un large bec pour ne pas faire entendre sa voix (le public bâillait, mais non pas d'aise), calcule ce qui lui reviendra sur le départ de M^{lle} Brandon, et rêve la mort de Laplace, dont le dernier mot fut le *carré de douze*.

Car Brandon s'en va, mon cher Valmont, et si elle ne l'a pas encore fait savoir avec assez d'éclat, c'est que le ministre, pour répondre à tout le monde, jusqu'ici a négligé de lui répondre. Beaucoup d'hypocrites affectent de la plaindre : j'ose ne pas la croire en péril. Elle sait où on l'attend et où on ne lui fera pas attendre deux années le raccroc d'un succès sur une pièce éventée. Cependant on lui fera un procès,

qu'elle perdra, comme il convient. Jadis, l'aréopage où siège Gêronte le Tragique fit grâce de l'amende à deux grands coupables. M^{lle} Brandon ne connaîtra pas cette Clémence auprès de juges qui convoitent tous une belle reprise : la *Question d'Argent*.

Vous voyez, Valmont, que Plutus gouverne toujours le monde et que nous nous laissons mener par l'or, hélas ! plutôt que par la volupté. Une de nos gentilles filles à la mode, pour l'heure, ne se partage qu'à trois : et deux sont banquiers. Le valet de cœur est aussi valet de comédie. " Cela lui fait un tel, disait une amie en faisant le compte, celui-ci et l'autre : tous trois c...s et contents. — Oui ! reprit une méchante ; cela se joue : c'est le *Tricorne enchanté*. "

Certaines pourtant, et de nos jours, n'ont pas tant fait fi de l'esprit, et du plus mordant, même quand il n'avait pas de rentes : mais jusqu'où allait leur tendresse ? Un vendeur de livres anciens faisait savoir avant-hier qu'il possédait un des très rares exemplaires, sur papier de Hollande, des *Corbeaux*, par Henry Becque, et que l'auteur avait inscrit sur le titre de sa plus belle main : " A la charmante Valtesse, le plus maltraité de ses adorateurs ". Fut-il mieux traité plus tard ? Le livre n'en dit pas plus avant. Hier matin, l'un de nos académiciens, qui fit voir plus de tendresse pour la *Parisienne*, que Becque n'en montra pour lui, a fait courir, dès l'aube, chez ce vendeur de livres pour enlever bien vite un si précieux souvenir.

On reprend, vous disais-je le *Misanthrope* sur le théâtre : vous voyez, Valmont, qu'on l'avait repris dans l'existence, il y a vingt ans, comme on le reprendra toujours. C'est Henry Becque qui " faisait "

Alceste. Je ne crois pas que la lecture des *Corbeaux* ait donné de l'indulgence à Célimène.

De Paris, ce 19 janvier 1903.

MARQUISE DE MERTEUIL.

(*L'Echo de Paris*, 20 janvier 1903).

III

LA MARQUISE DE MERTEUIL AU VICOMTE DE VALMONT

Figurez-vous, mon cher Valmont, qu'on a encore voulu me défigurer dans les conversations aussi bien que dans les gazettes. Les gens ne peuvent se décider à croire que je vous écris de l'autre côté du siècle et on veut se persuader que la marquise de Mertreuil n'est qu'un prête-nom. Certains affirment que j'ai passé à l'autre sexe, et que j'invente pour l'ordinaire de fort jolis mémoires du temps du grand roi. D'autres avaient reconnu en moi une célèbre frondeuse ; d'autres encore, deux comédiennes, dont l'une au moins a le nez trop fin pour le risquer sous un masque. Enfin, le croiriez-vous ? on tient même pour coupable un homme important qui dirige les destinées littéraires d'un recueil à la mode : mais tout son temps se passe à souffler son esprit

dans sa barbe, tandis qu'il annote, annote ; annote ce que les autres lui apportent à imprimer.

Peut-on rien contre la sotte malice du monde, sinon jouer son personnage au naturel, et laisser dire ? Je n'ai point besoin, Valmont, de vous prouver que je suis toujours celle qui jadis fut l'arbitre des *Liaisons dangereuses*, et je me mêle encore de les juger. Voici donc la dernière qu'on me rapporte. Chérubin s'est enfui près des rives qui regardent l'Italie, avec une belle étrangère dont la voix lui valut, chez nous, des diamants : mais il ne lui en reste pas un. L'ensorceleuse a enfin bu de son propre philtre, et elle sèche, elle brûle, dans les feux, dans les larmes, sous le cruel ciel bleu. Cependant une beauté qui se montre dans un théâtre de la rive gauche a ébloui le plus délicat de nos écrivains : tant l'éclat de son nom se répand sur toute sa personne ! *Liaisons dangereuses*, en vérité, pour la tête et pour les sens : vous savez assez, Valmont, combien une longue pruderie échauffe nos passions. On aime de tout le temps qu'on regrette de n'avoir pas aimé.

Certaine histoire qui, si je ne me trompe, est grecque, dit qu'un homme, ayant juré de mener une vie pure et austère sans jamais toucher à une femme, devint enfin octogénaire pour n'avoir pas connu l'amour. Le malheur fit qu'il tomba malade et la Faculté assemblée n'imagina point d'autre remède pour le défendre de la mort que de lui prescrire, selon la formule, la prise d'un jeune corps. Le vieillard eut peur de la tombe et céda. On lui amena, vers la brune, quelque complaisante qui, avant l'aube, très furtivement, se glissa hors de la prude maison. Le jour d'après, les amis du convalescent

vinrent le voir et le trouvèrent qui pleurait à chaudes larmes : ‘ Hélas ! lui dirent-ils, nous savons bien ce qui vous afflige ; mais nécessité n’a pas de loi. Vous n’avez point enfreint votre vœu par volonté : c’est un péché qui est pardonné avant que d’avoir été commis. — Bons voisins, dit le vieillard en sanglotant, que vous vous trompez sur la cause de ma douleur ! Croyez-vous donc que c’est la suave médecine de cette nuit passée que je déplore ? Non, non : je m’afflige et me tourmente d’avoir vécu quatre-vingts ans et plus, y ayant sur terre une telle volupté, et de ne l’avoir éprouvée que si tard ! ”

Je vous ai marqué cette histoire parce qu’elle vient de Grèce et que sans doute vous ne la connaissiez pas. Car j’imagine, mon cher Valmont, que vous ne savez de grec que ce qu’il en faut pour faire le voyage de Cythère ; et même, puisque le ciel fit de vous un homme, quoique bien pervers, l’entrée de Lesbos vous est interdite à jamais. Pour moi, plus instruite sur les Hellènes, j’ai eu le bonheur d’être initiée à de graves mystères : ce ne sont pas les rites sacrés d’Eleusis, mais il n’en sont pas moins tenus dans le plus horrible des secrets, et je tremble un peu en vous les révélant.

Il y a parmi nous une société ignorée de vingt personnes qui se donnent le nom de *sphénopôgônes*, nom très barbare s’il n’était trop athénien. Cela veut dire : “ Ceux qui ont la barbe cunéiforme ”. N’allez point y penser de mal. Rien n’est plus difficile que d’être reçu parmi eux ; d’affreuses épreuves attendent le candidat. Des juges au visage couvert de masques monstrueux lui imposent les plus extraordinaires obligations au son d’instruments discordants. Les réunions ont lieu le lundi, une fois par mois, dans le

salon réservé d'un cabaret fameux. Que s'y passe-t-il ? Personne, mon cher Valmont, ne saurait vous le dire : mais que se passait-il après les petits soupers de feu M. le Duc ? Ce mauvais singe de cardinal lui-même, n'aurait pu vous l'apprendre ; il avait perdu tout son jugement ; car il n'éprouvait d'autres plaisirs, disait son secrétaire qui s'en était enquis, que ceux d'un homme dont tout le corps serait paralysé, à l'exception de la tête.

Tous les initiés ont des surnoms et se traitent avec la plus vulgaire des familiarités. En voici quelques-uns, mais je ne vous assure pas que ce soient les véritables : le père Polychrome, M. Constantin Cardinal, M. Themidor Rabagas, M. de la Clarté, l'Ange Gabriel, Petit Nom de Dieu et le Roi des Truands. Sachez qu'il y a là un grand sculpteur, des auteurs dramatiques, un journaliste, un musicien, un dessinateur et un poète ; ajoutez quelques hommes politiques et des docteurs ; assaisonnez le tout largement d'Académie, et vous aurez fait le compte. L'un d'eux amena, jadis, sur ses instances, une femme du monde qui ne voulut pas quitter son masque. Les *sphénopôgônes* furent terribles, et on dit que la curieuse regretta son indiscretion. L'égalité complète est un article des statuts : et le *sphénopôgône* dépouille à son initiation tout respect social à l'égard de ses associés.

Du côté de la barbe est la toute puissance.

C'était, mon cher Valmont, un vers prophétique. Paris est gouverné par ces vingt barbes cunéiformes ; et comme il n'y a pas de règle sans exception, le plus influent n'a pas plus de barbe que moi.

Mais, me direz-vous, n'allez-vous rien m'écrire sur la Comédie ! — Je n'aurais garde, Valmont, d'oublier un procès qui va occuper toute la ville. Les hypocrites, depuis quelques jours, ont changé leurs batteries. Il était de mode par les compagnies de blâmer M^{lle} Brandon, et maintenant le bon ton est de la louer. Même la Comédie ne serait point fâchée de jouer en cette occurrence une autre comédie de cet Anglais, dont M. Ducis raffole : *Tout est bien qui finit bien*. L'autre jour, paraît-il, M^{lle} Brandon fut à souper avec Tartufe, parmi cent autres personnes. Il vint à elle et lui dit de sa voix onctueuse et chantante, qui va du fausset à la basse nasale : “ Voyons, combien avez-vous de fonds sociaux ? — Dix-sept mille francs, répondit Brandon, péniblement amassés pendant les dix ans que vous m'avez emprisonnée : c'est toute ma fortune. — Dix-sept mille francs ? reprit Tartufe, c'est épatant ; ce n'est rien. Eh bien ! alors ? Qu'est-ce que cela vous fait ? Vous n'avez qu'à nous les abandonner et tout sera dit ”.

Qu'en pensez-vous, mon cher Valmont, et ne croyez-vous pas que, parmi les *Liaisons dangereuses*, celle du décret de Moscou est encore la plus dangereuse des liaisons ?

De Paris, ce 25 janvier 1903.

MARQUISE DE MERTEUIL.

(*L'Echo de Paris*, 29 janvier 1903).

IV

LA MARQUISE DE MERTEUIL AU VICOMTE DE VALMONT

Vous me dites, mon cher Valmont, que les *sphéropôgônes* cherchent avec anxiété quel traître a dérobé leur secret, que le Maître des Cérémonies s'afflige, que le reste des initiés se concerte. Croyez-vous qu'on viendra me saisir sur la minuit pour me faire paraître devant une Vehme masquée, dans quelque geôle souterraine ? Non, mon ami, la révélation de cette petite intrigue de Paris ne mérite pas une si excessive rigueur. Les "Barbes Pointues" gouvernement, en effet, les Académies et parfois la politique, grâce à leur ténébreuse camaraderie ; mais les autres mystères de leurs réunions sont très innocents, je vous l'assure. L'un des plus jeunes candidats doit revêtir une robe et des ailes d'ange, le jour de sa

réception : ce n'est guère plus fâcheux que l'habit vert qu'on lui fera mettre sous la coupole.

Il est vrai que ce nom de *sphénopôgônes* a je ne sais quoi de terrible qui causa un soir beaucoup d'anxiété à feu notre président Félix Faure. L'une des plus noires et des plus acérées de ces barbes, aiguë et tranchante comme un bistouri, avait eu l'ambition de se faire élire à la chambre Haute. La chose réussit à souhait. Tout aussitôt, ses camarades lui adressèrent une dépêche pour le féliciter ; ils avaient signé : Les *sphénopôgônes*. Le Bureau Central s'émut, et un commis officieux courut chez le Lieutenant de Police. Le Lieutenant opina qu'un complot menaçait le Chef de l'Etat. Félix Faure reçut le coup sans ébranler, et fit mander courageusement le nouvel élu. — " Je sais tout, lui dit-il, vous êtes *sphénopôgône* ! Nommez vos complices ! " Il fallut, hélas ! avouer que ce nom, d'une si suspecte sonorité, ne cachait que des dîneurs, et qui dînaient sans Félix Faure.

Dites, à ces vingt barbes qu'elles ne me tiennent pas rancune et qu'elles n'aillent pas imiter les colères d'une femme aux yeux verts, qui vient d'assigner devant les juges notre ami M. de Bougreton, qu'elle accuse d'avoir fait d'elle un portrait trop ressemblant. Voilà qui est d'un funeste exemple ; y a-t-il rien de commun entre les magistrats de la cour et les beaux esprits qui se mêlent d'écrire ? J'aurais eu plus grand sujet, pour ma part, de faire traîner en prison M. Choderlos de Laclos, qui non seulement me représenta au vif sous de vénéneuses couleurs, mais eut encore la barbarie de cribler mon portrait de petits trous à la fin de son livre. Faudra-t-il donc ne plus parler des personnes du monde dans les gazettes et dans les compagnies ? Les petits

marquis, avec Alceste, enverront-ils du papier timbré à la belle Célimène, qui, je pense, ne s'en effaroucherait guère, et n'aurait garde de s'envoler de la Comédie où elle s'est posée comme un Flameng rose ?

Je m'ennuierais fort, pour ma part, mon cher Valmont, de ne plus vous confier librement ce qu'on dit tout haut à Paris, et même dans les villes de la province. Une de mes amies, qui fit relai à Soissons, pendant son voyage de Picardie, me mande qu'on y rit bien fort d'une naïve méprise. Vous connaissez cet ancien ministre qui croit sentir revivre en lui tantôt l'âme d'une robe rouge, tantôt celle d'une robe de bure ? Il se couche grand cardinal et se réveille grand romancier. Le reste du temps, il prétend enseigner l'énergie aux commis-voyageurs. Sa fantaisie le mène parfois dîner chez une amie, où on lui rend grand honneur. " Il y est reçu, disait son cousin avec orgueil, comme les plus grands souverains : la vaisselle est à son chiffre. J'ai remarqué seulement qu'elle était écornée ". Je vous donnerai mon ami, la clef du mystère : cette vaisselle, marquée G. H., vient du Grand-Hôtel, où un parent cède à la dame les services dépareillés. Nous ne pouvons imaginer comment cette aventure s'est répandue dans la province : il est certain qu'on s'en amuse beaucoup dans tout le Soissonnais, sur les bords de l'Aisne.

Bien des élégances de nos roués ont ainsi des ressorts cachés que j'ai plaisir à vous découvrir. L'autre jour, le comédien qui passe à Paris pour s'habiller du meilleur ton, devait jouer, pour une fête de charité, le rôle du Poète dans *Une Nuit*. On lui offrit, comme aux comédiennes, une loge pour s'habiller. " Non ! dit-il ; c'est inutile ; une glace

me suffit ” ; et, passant derrière un portant : “ Je n’ai qu’à changer de cravate ”.

... Tout cela, mon cher Valmont, vous fait sourire. Croyez que votre marquise ne se plaît pas qu’à ces futilités. Elle a voulu voir la nouvelle Hermione. Vous et moi, nous mettons quelque prétention à aimer Racine, et nous nous piquons de le comprendre parfois à l’encontre de la façon dont on a coutume de le jouer. Il m’avait toujours paru que l’âme de Phèdre, que la *fureur* de ces deux âmes est celle qui troubla notre cher poète Verlaine, la “ *fureur d’aimer* ” ; que les cris de cette fureur ne doivent point sonner comme des imprécations de mégères ; que Phèdre et Hermione sont amoureuses, et que les amoureuses ne sont lassantes et insupportables que dans certaine comédie moderne ; que la princesse Hermione, enfin, mon ami, c’est Phèdre vierge. La détestable flatterie d’Œnone ne trahit pas moins la passion de l’une que l’aveugle obéissance d’Oreste ne trompe l’amour de l’autre, et les deux victimes d’Aphrodite meurent d’avoir, par cruauté d’amour, tué l’idole de leur amour.

Ah ! Valmont, si vous aviez entendu la grande tragédienne lorsqu’elle fit enfin revivre Hermione telle que Racine l’imagina, et tendre, et insinuante, et menteuse, et se mentant à elle-même, et enfantine dans sa joie d’amoureuse, et ironique dans sa cruauté de femme, et parlant tous les vers quand ils sont du langage, et point des vers ! M^{lle} du Minil en frissonnait dans une avant-scène, sous son étole d’hermine, à côté de madame sa mère, et un *protestant* des galeries supérieures, qui, n’entendant point aboyer, crut qu’on lui volait son argent, hurla au pendu dans un sifflet.

Revenez bien vite, mon cher Valmont ; vous arriverez à temps si vous ne tardez pas au delà de cette semaine : dans huit jours, nous entendrons *Andromaque* à la Comédie.

De Paris, ce 6 février 1903.

MARQUISE DE MERTEUIL.

(*L'Echo de Paris*, 10 février 1903).

V

LA MARQUISE DE MERTEUIL AU VICOMTE DE VALMONT

Vous souvenez-vous, mon cher Valmont, de cet après-midi de juillet où, sous les poutrelles d'une maison rustique de l'Engadine, au-dessus des aigues vertes, fondues et troubles du lac de Saint-Moritz, une voix amie pleura l'élégie de Félicité Valmore :

*Prends mon deuil — un pavot, une feuille d'absinthe.
Quelques lilas d'avril dont j'aimais tant la fleur...*

Là étaient le prince Pio de Savoie, la duchesse Grazioli, au visage ardent et triste, M^{me} Isnaga, qui venait de quitter la duchesse de Manchester, sa sœur, la duchesse de Rohan-Chabot et la comtesse de Pallavicini. Et le comte de Montesquiou fit appor-

ter, vers l'heure où le soleil incendie le glacier virginal du Palü, une admirable chaîne de cyclamens violets et roses.

Nous avions franchi les horreurs glacées du Julier, faites de roches noires et de neiges désertes et livides, où votre marquise eut si froid : et soudain, à un détour abrupt, nous vîmes jaillir des profondeurs ces plaines d'émeraude vivante et de saphir fluide serties au cercle de dix lances candides de givre qui frémissent jusque dans le ciel.

Là, sur la route que suivit jadis Benvenuto Cellini, quand il monta, suivi de ses caisses chargées de bijoux, de Maloja jusque vers les mornes chapes de l'Albula, nous nous arrê tâmes dans le soleil implacable de l'azur épuré pour redire les vers de Félicité :

Contente de bruler dans l'air choisi par toi.

Et le comte de Montesquiou, non par miracle certes, mais par son goût qui sait choisir, nous pria de nous souvenir, sous ce ciel élu, d'un poème bien-aimé.

Voilà ce qu'éveille dans ma mémoire une lettre venue d'Amérique, où je ne lis pas les mêmes noms, mais d'autres que vous connaissez bien ; ceux des princes Soupieha et Troubetzkoï, de M^{me} Astor, Barbey, Whitelaw Reid, Clarence Mackay et Cornelius Vanderbilt, de Lady Bache Cunard et d'artistes que nous aimons, Aman Jean, Francis Marion Crawford et Richard Le Gallienne. Ils étaient venus à Sherry's pour entendre M. de Montesquiou leur parler des beautés mortes de notre terre de France, de Versailles et de Trianon, de Marie-Antoinette, de M^{me} Récamier et de M^{me} de Castiglione ; du

mystère des voyages vers les pays brûlants ou limpides qu'éprouve la comtesse de Noailles; de la magie de ces chimères nocturnes au pelage doux, qui volent silencieusement comme des troupes ailés de cauchemars; peut-être de cette unique sardoine que posséda le comte, où roule encore une goutte d'eau emprisonnée dans la pierre avant que les pierres fussent créées pierres; peut-être de ce lacrymatoire luté et irisé, ressurgi d'une tombe pompéienne mi-emplie de l'eau amère des larmes translucides, — de tout ce que peut rêver la lune quand elle fait rêver ceux qui l'aiment. La lumière de la lune et le feu de l'amour !

*I long to talk with some old lover's ghost
Who died, before the God of love was born...*

“ J'ai soif de parler à l'âme d'un amant très ancien et mort avant que naquit le dieu de l'amour... ”

... Hélas ! Valmont, voilà l'impossible, et je doute que Béatrice même ait pu montrer cette âme à Dante, au plus mystique degré du paradis.

Mais Béatrice était là, le soir où M. de Montesquiou parla du “ Mystère ”; du moins, Miss Eva Palmer, qui sera la Béatrice du Dante, de M. Victorien Sardou. Les Italiens, d'avance, ont juré de ne point aimer ce *Dante*. N'allez pas jurer de ne point aimer Béatrice. Une figure si frêle et si chaste, aux yeux profonds comme des violettes, sous la masse roulante de cheveux qui s'écroule comme un incendie; il faudrait, pour la peindre, l'eau et le ciel de Venise, si Venise est telle que nous l'assure notre galant ami M. de Seingalt. La voix de cette Béatrice

italo-saxonne soupire et implore par les vers de Miss Grace Constant Lounsberry :

I loved shee, Astis, long ago...

Si le Dante de M. Sardou est en péril, sa Béatrice doit le sauver.

Notre cher Paris demeure toujours, vous le voyez, Valmont, malgré ses caprices pour les danses nègres, l'éternelle patrie de la Beauté. Tous ses enfants errants viennent enfin à elle, comme à une mère indulgente aux pires excès de l'art. Ce sont parfois des enfants terribles qu'elle adopte, terribles et charmants, comme miss Barney qui adore à la fois les dieux de la Grèce et le dieu inconnu de l'Anarchie, ou miss Hamah Lynch, qui déconcerta fort M. Bergeret, le mois passé, en lui parlant de ses livres avec une franchise un peu irlandaise.

C'est à Paris que les chercheurs d'infini trouvent leur refuge. N'est-ce point ici que vient d'arriver Aleister Crowley, ce poète anglais au sang celte, qui a chanté la gloire de Rodin en redescendant d'une audacieuse ascension à sept mille mètres sur le pic K^r de l'Himalaya ? Aleister Crowley semble un frère blond de Maurice Maeterlinck, pâle, mince et ferme comme une hampe de flèche ; ses poèmes sont une métaphysique sensuelle qui s'exalte vers les cimes de la Terre et de l'Art ; et, après avoir songé parmi nous à quelque nouveau drame, il repartira pour l'Inde, à la conquête du Gaurisankâr.

Je m'aperçois, mon cher Valmont, que je vous donne les nouvelles du monde, et non de la ville. Retournons au théâtre puisque aussi bien la ruche de la Comédie est toujours en rumeur. On dit que

le plus élégant et le plus futile de ses sociétaires est tout près d'essaimer. Savez-vous au juste pourquoi ? Difficile question : ses nuances d'âme sont aussi changeantes que les couleurs de ses écharpes de soie. Toutefois, on prétend qu'il s'était pris de passion pour le titre de cette nouvelle pièce : *Les Affaires sont les affaires*, et qu'il désirait le justifier en la mettant lui-même en scène. Mais il a souffert de la compétition de ses camarades qui veulent justifier la beauté de ce titre avec tout autant d'ardeur que lui.

De Paris, ce vendredi 13 mars 1903,

MARQUISE DE MERTEUIL.

(*L'Echo de Paris*, 16 mars 1903).

Notes

(1) Ce texte est à rapprocher d'*Instantanées* dans *Cœur Double*.

(2) Nous avons publié dans les *Mélanges* le début de cette étude qui se trouve ici datée. Ce n'est plus sur ce ton, encore romantique, que Marcel Schwob parlera bientôt de Villon.

(3) Première forme du récit : Pocahontas princesse, des *Vies Imaginaires*.

(4) Conférence faite par Marcel Schwob au Théâtre de l'Œuvre, le 6 novembre 1894.

(5) Quelques développements sont empruntés à l'étude sur R.-L. Stevenson publiée par Marcel Schwob dans *Spicilège*.

(6) Marcel Schwob a utilisé ici une lettre écrite durant son voyage à Samoa.

(7) Marcel Schwob, qui aimait à se divertir des potins du monde parisien, ville et théâtre, comme Tallemant des Réaux, s'est plu à écrire secrètement quelques articles adressés à *L'Echo de Paris*, où la mystification se mêlait à la malice. Il affirme aussi l'admiration qu'il avait pour Choderlos de Laclos dans le choix des noms des correspondants dont il

porte le masque. Ces notules sont bien de lui, en dépit de ce que l'on put croire lors de leur publication.

M^{lle} Brandon désigne M^{lle} Brandès; le Conseil des Six, le Comité d'administration de la Comédie-Française; le chérubin du Conseil, M. Le Bargy, qui venait de recevoir la croix; la belle Agnès, la belle Célimène, M^{lle} Sorel; Géronte le tragique, ou Tartufe, M. Silvain; les Spénopogônes, une société d'amis, hommes de lettres, peintres, médecins, portant en général la barbe pointue (Claretie, Clairin, Richepin, Sardou, etc.), le père Polychrôme, Gérôme; Thémidore Rabagas, Sardou; le roi des truands, Richepin; M. de la Clarté, Clairin; la barbe acérée, Pozzi; la nouvelle Hermione, Sarah Bernhardt; M. Bergeret, Anatole France, etc.





Table des Matières

Anatole France	7
Ferdinand Brunetière	13
Paul Bourget	21
Buffalo Bill	27
Un ami de Littré	33
La Belle Gabrielle	39
Le Plébiscite Jonquières	47
Les Assassins	53
L'Exécution	59
Gustave Merlet	65
Jean Richepin	73
Théodore de Banville	79
Paul Verlaine	85

Barnum	91
Rabelais	97
Catulle Mendès	107
François Villon	111
Essai sur le Parapluie	117
Le Géant Egoïste	123
Luscignole	131
Blanches-Mains	137
Les " Rouges " à Bâle	143
Nidau	149
La Main de gloire	155
Rampsinit	159
L'Origine	165
Matoaka	171
La Maison close	175
En Lorraine	179
Psychologie du Bonneteau	183
Le Latin mystique	189
Proses Moroses	201
Annabella et Giovanni	203
Le Dynamiteur	217
Le Démon de l'absurde	225
La Chambre blanche	229
Hiésous	233
Lettres à Valmont	243

Achevé
de typographeur
et d'imprimer
dans les ateliers de
FRANÇOIS BERNOUARD
le vingt-cinquième jour d'octobre
mil-neuf-cent-vingt-huit
10, Rue Lebel
Vincennes

